

Le piment rouge masque
de l'assistance ce n'avait pour effet que de les a
railleries, ce qui chassait, car personne avant
comportement était impensable et entre sauts
la plus maladroite des trois tumeurs s'em
qui frémissait d'impatience. Ce légume venait
établi. Le gros navet, qui venait de perdre sa p
qu'il occupait cette place, derrière l'oignon, m
per le coude en glissant sur le comptoir de ma
tant ? Les légumes se tournèrent alors vers le
ans les cas délicats, chacun y allait de son con
issant afin de l'interpeller. Le vieux sage, amer
dire, jamais telle situation n'avait eu lieu aup
ade ? Les avocats, d'habitude si loquaces, fais
gine, avec son cœur d'artichaut qu'on lui con
ac. Toute cette déconfiture exhortait le citron
n limier il était. D'autres, au contraire, s'amusa
me une mayonnaise. C'est le cas du céleri, q
ses acolytes, avec ses flexions comm
sèches ! Plus il y a de f
converge

Ma plus belle histoire




FSE Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)
Enseignant - Institut de l'Éducation - A.S.Z.



Ma plus
belle
histoire

2009

 **Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**
Enseigner, c'est s'engager de A à Z.

Centrale des syndicats
du Québec



Ma plus belle histoire

Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement
et la Centrale des syndicats du Québec
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7

Coordination du projet

Alec Larose

Réalisation graphique de l'intérieur

Centre Multimédia

Réalisation de la couverture

Centre Multimédia

Comité de sélection

Luc Allaire, Johanne Auclair, Gaston Beaugard, Nathaly Castonguay, Lise Gravel,
Lucie Hallé, Pauline Ladouceur, Laure Lapierre, Claudette Minville, Marie Rancourt,
Élaine Thibodeau, Jacques Tondreau, Lyne Vallée, Daniel Verreault, *avec des remerciements
tout particuliers à Michèle Beaumont, Madeleine Collin, Alec Larose, Sylvie Lemieux,
Manon Ouellet, Josée Scalabrini, Marc Séguin et Denis St-Hilaire pour leur temps et leur
énergie, ainsi qu'à toute l'équipe de volontaires de l'AREQ (CSQ), Association des retraitées
et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec qui s'y sont investis :*
Jacques Boucher, Claire Guay, Paulyne Laplante, Rita Lapointe, Line Lesage, Claire L'Italien,
Lucille Pettigrew, Cécile Richard, Orpha Robert, Marcelle Sauvageau,
Robert St-Denis et Annette Villeneuve.

Secrétariat

Madeleine Collin, Guylaine Guèvremont, Claire L'Heureux,
Claudette Minville, Élisabeth Savard

Relecture

Andrée Bérubé

Diffusion

Alec Larose

Impression

A G M V Marquis

Tirage

5 000 exemplaires

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 978-2-89061-103-0

FSE, CSQ, 2009

Mot de l'équipe

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur près de 330... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés ! Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, douces et amères et, surtout, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour mettre ces mots sur papier et les partager avec nous sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits aussi séduisants les uns que les autres.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les 100 textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une troisième phase a ensuite permis d'attribuer les mentions spéciales et le Coup de cœur. Merci de tout cœur à chaque participante et à chaque participant, aux enseignantes et aux enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué à la sélection des textes.



C'est avec fierté que nous vous présentons le recueil de nouvelles *Ma plus belle histoire*. Méritée par toutes les personnes ayant participé à ce concours, notre admiration tient à leur courage et à leur détermination à aller jusqu'au bout de l'exigeant exercice qu'est l'écriture.

La plupart du temps, ces belles histoires naissent d'un besoin intérieur de raconter, de partager, de témoigner du caractère unique des situations que nous avons vécues, qui nous ont marqués, qui ont façonné notre vie. Arrive le jour où elles demandent à être libérées pour vivre.

Les textes que nous vous offrons dans ce recueil sont un témoignage de la maturité, de la sincérité et de tout l'espoir qui caractérisent souvent les personnes inscrites à l'éducation des adultes. En parcourant les pages de ce livre, vous trouverez autant de visages et de vies que les mots qui les décrivent si habilement.

Saluons avec respect ces adultes en formation et en transformation, et rendons hommage aux enseignantes et aux enseignants engagés qui les guident dans leur parcours. Leurs belles histoires vivent maintenant parmi nous.

Manon Bernard, présidente
Fédération des syndicats
de l'enseignement (FSE-CSQ)

Réjean Parent, président
Centrale des syndicats
du Québec (CSQ)



Quelle histoire ! Avec notre cinquième édition, nous avons atteint des sommets. Avec la sixième, nous allons encore plus haut et plus loin. Cette année, le nombre de textes a explosé : 329. Un nombre record de 30 syndicats ont participé à cette incroyable aventure et les élèves de 24 de ces syndicats voient leurs textes publiés dans notre recueil.

C'est la première fois, dans ma courte carrière de vice-présidente de la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ), que j'ai à présenter cette activité que nous avons lancée et coordonnée, en collaboration avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ), dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation. Il y a tant à dire. Par où commencer ? Écrire n'est jamais facile. Le syndrome de la page blanche peut atteindre tout le monde comme moi en ce moment, mais les enseignantes et les enseignants de l'éducation des adultes et leurs élèves, eux, ne s'y sont pas trompés. Bien avant le plaisir d'une éventuelle récompense, le besoin de s'exprimer, le sentiment d'être lu, écouté et reconnu prime.

La parution de cet ouvrage devient donc l'occasion parfaite pour démontrer encore une fois le travail extraordinaire du personnel enseignant qui œuvre dans les centres et le talent ainsi que la ténacité de tous les participants qui ont osé. Réalité ou fiction, tous les textes résultent de leur envie de communiquer, de faire partie du monde dans lequel ils évoluent à part entière. Réalité ou fiction, tous ont tenu à dire, par le biais de leurs écrits débordants de vérité,

d'émotion, de création, d'imagination, les difficultés qu'ils ont eues à traverser, les efforts accomplis, les échecs assumés, les réussites secrètes, souvent modestes, parfois grandioses, leurs passions, leurs rêves et quelquefois leurs fantasmes.

Grâce à un processus de sélection remanié, fondé sur l'équité, les juges ont eu à tenir compte du fait que des élèves inscrits en alphabétisation comme en 5^e secondaire ont produit des textes, afin de permettre à toutes et à tous de trouver leur place. Il sera toujours important de soutenir ces adultes qui ont choisi de raccrocher, peu importe la raison, pour cheminer vers un monde qu'on leur souhaite meilleur. La publication de ce recueil n'en est que le modeste reflet.

Que votre lecture soit des plus agréables. Soyez touchés, émus, amusés, révoltés, intrigués, mais ne perdez jamais de vue que, pour ces écrivains en herbe, de même que pour tous ceux dont les textes n'ont pu paraître faute d'espace, raconter leur propre histoire ou en inventer une nouvelle a représenté tout un défi et c'est bien cette histoire-là qui est la plus belle. Je les remercie de faire un tel cadeau à la vie.



Josée Scalabrini, vice-présidente

Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ)



Ce qui ne s'exprime pas s'imprime !

Je suis fasciné par le fait qu'il n'y ait rien sur quoi on puisse poser les yeux qui n'ait son histoire. Toute chose, toute personne a son histoire. Chaque fois que vous arrivez au coin d'une rue par exemple et que vous marchez sur un trottoir qui s'abaisse pour faciliter le passage des gens en fauteuils roulants, cette dénivellation a une histoire. Des gens se sont battus pour obliger les municipalités à inclure ce changement de niveau dans leurs plans. Même le plus petit morceau de décor, le plus petit élément, le plus petit être a son histoire. La chaise ou le fauteuil sur lequel vous êtes assis pour lire ce texte a une histoire. Vous êtes debout ? Alors le plancher sur lequel vous vous tenez a une histoire. Chacune des lettres de chacun des mots qui composent ce texte a son histoire. Je trouve celle des voyelles encore plus intéressante que celle des consonnes, mais c'est personnel.

Je projette d'emmener ma mère en voyage à Québec, sa ville natale. J'apporterais un petit enregistreur pour qu'elle me raconte l'histoire de sa vie. On pourrait faire un film avec son récit, j'en suis certain. Orpheline à cinq ans, elle s'est retrouvée en institution religieuse, prise en charge par des bonnes sœurs qui n'ont pas toujours été très bonnes pour elle finalement. Ceinturée à la hauteur du buste pour que ça ne pousse pas, mise au cachot avec les rats pour avoir ri trop fort, on lui a déjà rasé ses longs cheveux bouclés parce qu'elle avait osé faire un sourire à un garçon de l'autre côté de la clôture du couvent.

À l'adolescence, question de goûter à un peu de liberté et de faire des sous, on l'a envoyée faire du ménage dans des familles peu scrupuleuses qui ne rataient jamais une occasion de lui rappeler son statut d'inférieure, privée de dessert ou enfermée dans sa chambre parce que pas assez bien habillée pour la visite. De quoi souhaiter la fin de l'été et avoir hâte de retourner chez les sœurs. Lorsqu'elle a eu 18 ans, elle a continué à faire des ménages quelques années avant de tomber sur l'homme qu'elle allait marier six mois plus tard. Un alcoolique violent qui s'est mis à la battre à peine deux semaines après leur mariage. Elle lui a quand même donné sept enfants. Jusqu'à sa mort, il y a plus de dix ans, mon père ne lui a pas rendu la vie facile.

Moi qui suis aîné de cette famille, je peux vous assurer que je n'ai commencé à bien vivre qu'à partir du moment où j'ai mis les pieds sur scène pour raconter mes expériences de vie. Merci à Robert Hamel de l'École Curé-Antoine-Labelle pour m'avoir fait découvrir le théâtre. J'ai fini par raconter mes histoires avec humour certes, mais comme disait l'autre, un comique n'est jamais rien d'autre qu'un tragique vu de dos ! Je ne pourrai jamais vous dire combien le fait de se raconter fait du bien. Racontez-la votre histoire, trouvez les mots pour faire entendre vos joies ou vos douleurs, chante-la ta chanson ! Celui qui a dit que le silence est d'or nous a menti ! Se taire, garder tout ça en dedans, c'est trop souvent se rendre malade ! C'est une rescapée du cancer qui me l'a confirmé : « Ce qui ne s'exprime pas s'imprime ! » Sachant cela, imaginez tout le bien qu'on peut faire rien qu'en écoutant les autres... j'ai bien hâte d'emmenner ma mère à Québec !

Jici Lauzon

Les premiers récipiendaires du prix Coup de pouce

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce nouveau prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au prix Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000 \$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales au chapitre de la promotion, de l'organisation, de la célébration et de la valorisation dans le cadre de ce concours. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons donc l'immense fierté de souligner, pour la toute première fois, le dynamisme et le travail exceptionnel accompli dans le cadre du concours d'écriture *Ma plus belle histoire* par :

***Les enseignantes et les enseignants du Centre L'Escalé
(C.S. des Appalaches), à Thetford Mines, avec le soutien du Syndicat
de l'enseignement de l'Amiante (CSQ)***

Parmi leurs initiatives, alors qu'aucun élève ne participait l'an dernier, mentionnons : diffusion des affiches, formulaires et anciens recueils dans le cadre d'activités d'apprentissage dans les classes, sélection locale des textes gagnants, cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence des autres personnels de la commission scolaire et de la Caisse populaire, articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires, activités pédagogiques et de lecture individuelle des textes dans le cadre de la Semaine du français et édition d'un recueil de nouvelles local.

***Les enseignantes et les enseignants du Centre La Relance
(C.S. des Hautes-Rivières), à Saint-Jean-sur-Richelieu,
avec le soutien du Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu***

Parmi leurs initiatives, qui vont croissant depuis six ans, mentionnons : communiqué promotionnel à tout le personnel enseignant, tournée de classes, lecture des anciens recueils, affichage de publicités, rappels périodiques à l'interphone, édition d'un recueil de textes local (avec dessins) et d'un CD des textes lus par un enseignant « conteur », cérémonie de dévoilement des recueils locaux et nationaux ainsi que du CD et lecture publique.

***Les enseignantes et les enseignants du Centre Christ-Roi
(C.S. Pierre-Neveu), à Mont-Laurier, avec le soutien du Syndicat du
personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières (SPEHR)***

Parmi leurs initiatives, qui ont permis la participation d'une quarantaine d'élèves du présecondaire au 2^e cycle du secondaire, mentionnons : tournée de promotion dans les classes, cérémonie de remise de prix et de lecture publique en présence des autres personnels de la commission scolaire, articles dans les journaux locaux, scolaires, syndicaux et sur Internet, bonification des prix, mention au Conseil des commissaires, présentation et lecture publique à la télévision locale, remise de plaques commémoratives lors de la Semaine du français, diffusion d'une bande passante dans la salle de regroupement du centre, conférence de presse à l'occasion de la Semaine québécoise des adultes en formation et souper syndical avec l'équipe enseignante et les élèves.

***Les enseignantes et les enseignants du Centre Sainte-Thérèse
(C.S. des Chênes), à Drummondville, avec le soutien du Syndicat de
l'enseignement de la région de Drummondville***

Parmi les initiatives des dix membres de cette équipe, qui ont engendré 32 textes d'élèves inscrits dans quatre services d'enseignement, mentionnons : mécanisme rapide, ciblé et persistant d'information et de promotion, diffusion des outils de promotion en grand nombre, tournées d'explication dans les classes, célébration avec tous les élèves en présence des autres personnels de la commission scolaire, remise de certificats locaux et de prix aux élèves participants en collaboration avec la direction et le Syndicat, activités de lecture publique, prise de photos, articles dans les journaux locaux, scolaires et syndicaux, information au Conseil des commissaires et à l'Assemblée des personnes déléguées.

Votre engagement, gage du succès de ce concours, est une véritable source d'inspiration.

Au nom de tous vos pairs, enseignantes et enseignants, félicitations !

Remerciements

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires :



Renaud-Bray

Nous tenons également à souligner la collaboration de l'AREQ (CSQ) Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



Sommaire

-
- 1. Le piment rouge masqué**
Francisco Ales Gonzalez
15
-
- 2. Peur bleue**
Cécile Gaudreau
17
-
- 3. Le cadeau des dieux**
Marta Luz Anderson
19
-
- 4. Rencontre**
Thérèse Fortier
22
-
- 5. Tout Rond**
Ghislaine Poitras
24
-
- 6. Les jambes, l'espoir**
Nancy Martinez
27
-
- 7. À cinq minutes d'une vie**
Kim Danis
30
-
- 8. « Retour à l'école »**
Patricia Poulin
32
-
- 9. Ma plus belle histoire... ma vie**
Patrice Noël Sévigny
34
-
- 10. Souvenir d'enfance**
Karine Dubé
37
-
- 11. L'espace d'une vie**
Valérie Yargeau
38
-
- 12. L'épreuve de mes 11 ans**
Marie-Christine Lapointe
40
-
- 13. Maman**
Vicky Vaillancourt
42
-
- 14. Apprendre :
toute une chance**
Mary Buiting
44
-
- 15. Les obstacles de la vie**
Mabel Guaca Pamba
47
-
- 16. N'abandonne jamais !**
Judy Loubert-Sarrasin
49
-
- 17. Gabrielle**
Danny Blanchet
51
-
- 18. En noir et blanc**
Éric Thibault
54
-

19. J'étais trop jeune...

Jimmy Poulin

56

20. La malédiction du prince

Patrick Richer

58

21. La lutte d'une petite fille

Lynn Robitaille

62

22. C'est sans cinquante maux

Sébastien Bélanger

64

**23. Le souvenir de ma mère
en 756 mots**

Raymond Dufour

66

24. Une famille en cadeau

Simon-Gabriel Spénard

69

25. Qui suis-je ?

Réjean Sauvé

70

26. Chutant libre

T. Lee Wright

72

**27. Ma plus belle histoire :
ma deuxième naissance**

Steve Grenier Bourgeois

75

28. Notre maison

Yvette Bélanger

77

29. À mon fils

Nicoll Durand

80

30. Arriver à s'en sortir...

Véronique Chamberland-Coutu

82

**31. Quand la mort
vient nous chercher...**

Sandra Veilleux

85

32. Confession

Dimitri Guénette

89

33. Le rêve brisé de Cendrillon

Noëlla Migneault

92

34. La Reine des mots

Céline Lessard

94

35. Peur inoubliable

Julie Harvey

96

36. Bartazus

Chantal Paquet

98

37. Pénombre

Marilyne McNeil

102

38. Loboloba

Prêle Lamontagne

104

39. Ma plus belle histoire

Sandy Simard-Szigeth

107

40. Ma mère d'amour

Yanick Larochette

109

41A. Maudite misère...

Mélanie Charrette

113

41B. L'homme de sang

Mélanie Charrette

115

**42. L'histoire inoubliable
d'une vie perdue**

Kéo Sopheap

117

43. Un amour impossible

Jean-Christophe Dagenais

119

**44. Qui n'a jamais rêvé
de voler ?**

Audrey Brochu

122

45. Voyage dans un rêve

Anne-Marie Ouellet

124

46. La plume sacrée

Marie Duquette

126

47. Chère sœur

Suzanne Bouchard

128

48. Maladie voleuse

Marie-Pier Denis

132

49. Ma réussite : la réussite
Stéphanie Beaudry-Bouchard

134

**50. La saveur de la vie
devant l'immortalité**

Alexandra LeBeau

136

51. La fée sourire

Guylaine Bergeron

138

52. Ma cour d'école

Julie Aubin

140

1. Le piment rouge masqué

À ma louve

Avec tout mon amour

Le secret de la réussite consiste à bien choisir ses ingrédients. Le respect de la recette est primordial. Les quantités et le temps de cuisson ont une incidence directe sur le résultat final. Les épices sont les notes de musique qui viendront ponctuer la partition de saveurs qui composent votre plat. Tous les « GRANDS CHEFS » vous le diront : l'ordre et la discipline font partie des règles de base dans toutes « les cuisines » dignes de ce nom et c'est ainsi tous les jours. Mais il arrive parfois que...

Il faisait assez beau ce jour-là, une journée ensoleillée suffisamment fraîche pour ne pas avoir à ouvrir la fenêtre. C'était bien avant l'heure du repas, la maison était encore calme comme chaque avant-midi. Tout laissait penser que le jour s'écoulerait tranquillement dans cette « pratico-pratique » cuisine suédoise assemblée... Qui aurait pu imaginer qu'un drame culinaire allait mettre son nez dans la farine ? Personne... Non, pas même les ingrédients présents qui s'apprêtaient à vivre un méli-mélo digne d'un plat de nouilles asiatiques. Tous étaient arrivés dans le calme le plus complet et en ordre devant le chaudron. Tous, à part peut-être trois jeunes patates qui ne respectaient pas la file d'attente. Leur jeu allait, malgré elles, être l'instigateur de cette funeste aventure. Le fait que ce soient des pommes de terre « nouvelles » n'allait pas excuser leur sottise.

Le regard réprobateur de l'assistance n'avait pour effet que de les amuser davantage et venir nourrir leurs railleries, ce qui choquait, car personne avant n'avait osé sortir du moule. Un tel comportement était impensable et, entre sauts et bousculades, l'inévitable survint : la plus maladroite des trois tubercules s'emmêla les germes et tomba dans l'huile qui frémissait d'impatience. Ce légume venait, par accident, de bouleverser l'ordre établi. Le gros navet, qui venait de perdre sa place, protesta. Cela faisait des années qu'il occupait cette place,

derrière l'oignon, mais devant la carotte qui venait de se râper le coude en glissant sur le comptoir de marbre noir. Qu'allait-il se passer maintenant ?

Les légumes se tournèrent alors vers le chou-fleur qui faisait office de juge dans les cas délicats, chacun y allait de son commentaire dans un brouhaha grandissant afin de l'interpeller. Le vieux sage, amer comme du chocolat noir, ne sut que dire, jamais telle situation n'avait eu lieu auparavant. Comment se sortir de cette salade ? Les avocats, d'habitude si loquaces, faisaient une face de fruits confits. L'aubergine, avec son cœur d'artichaut qu'on lui connaît, avait des papillotes dans l'estomac. Toute cette déconfiture exhortait le citron vert, il était pressé de montrer quel fin limier il était. D'autres, au contraire, s'amusaient de voir cette affaire prendre comme une mayonnaise. C'est le cas du céleri, qui se payait une bonne tranche de rire avec ses acolytes, avec ses réflexions comme : « Battez-vous, ça fera une macédoine ! Les carottes sont cuites ! Plus il y a de fous, moins il y a de riz ! Dessers le cerf et sers le dessert ! » Les lentilles convergeaient vers l'endroit d'où provenait toute cette agitation.

L'opinion des pignons ne comptait pour personne ; la tomate, saupoudrée de doutes et inquiète, mijotait dans son jus en se demandant pourquoi on en faisait tout un fromage. La citrouille, bonne pâte, mais pas vieille croûte pour autant, voyait que ça tournait au vinaigre. « Ras-le-bol ! » se dit-elle.

C'est alors que l'extraordinaire survint, venu de nulle part, pour ajouter son grain de sel, le piment rouge masqué apparut comme un cheveu sur la soupe. Nos amis vitaminés qui cuisaient de trouver une solution, poussèrent un fumet de soulagement, celui dont la robe ensoleillait nos ratatouilles avait-il la solution ?

– Mes frères ! Inutile de vous brouiller ou de vous battre comme des œufs, dit-il avec assurance. Que ceux dont la chair est ferme y aillent en premier afin qu'ils cuisent plus longuement, les autres suivront quelques minutes après.

– Assurément, dit la crème, sûre d'elle.

– Pourquoi n’y avons-nous pas pensé avant ? s’indigna un grand nombre.

– Ça sentait le roussi ! s’exclama un autre.

C’est alors que reprit la tambouille, aucun ne manqua de saluer le héros de ce plat, il n’avait pas fait chou blanc et, grâce à lui, tout finit à point.

*Francisco Ales Gonzalez, 2e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignant : David Leduc, Centre L’Avenir*

2. Peur bleue

Nous sommes en 1950. J’habite à la ferme de mes parents. Celle-ci est la dernière au bout d’un rang. De notre balcon, nous apercevons une seule habitation à bonne distance de chez nous.

À perte de vue, nous pouvons admirer les forêts avoisinantes et les terres agricoles en culture. Notre maison est coquette, protégée par deux peupliers centenaires. Un massif de roses indigènes souhaite la bienvenue aux rares visiteurs. Le Ruisseau Sauvage coule sur nos terres. C’est là que je passe la plus grande partie de mon temps.

Aujourd’hui, notre voisine, accompagnée de ses deux jeunes enfants, est venue nous visiter. Elle est à la recherche de quelqu’un pour garder ses petits à l’heure de la traite.

Chez nous, tous les enfants ont des responsabilités bien précises, excepté moi. Ma sœur aînée qui a pris la relève à la mort de notre mère, est bien embêtée... Finalement, elle me propose. La dame me regarde, hésitante. Elle espérait quelqu’un de plus âgé. Ma sœur l’assure que, malgré mes huit ans, je suis très capable de surveiller les enfants.

Octobre est déjà à nos portes. Les jours commencent à raccourcir. Ni l'électricité ni le téléphone ne desservent notre rang. C'est le noir total à la tombée de la nuit. Nous ne disposons que de deux lanternes à l'huile indispensables à l'étable.

Pour me rendre chez la voisine, je dois me résoudre à marcher dans la pénombre. À l'aller, ça va très bien. Mes trois heures de garde passent très vite. Les enfants semblent m'apprécier. La dame me remercie et se dit bien contente de mes services.

Il est huit heures du soir, cette fois, c'est la grande noirceur ! Un frisson me parcourt des pieds à la tête. Je prends mon élan et je cours à toutes jambes. Mon cœur bat la chamade. Arrivée au pont, j'entends des bruits de pas dans l'herbe humide. Je relève la tête et aperçois des dizaines de paires d'yeux fixés sur moi.

Je tremble de tous mes membres. Que faire ? Retourner sur mes pas, attendre ou foncer ? Rien ne bouge. Tout à coup, je réalise que, normalement, notre chien devrait aboyer. Le pire des scénarios prend forme dans ma tête : « Et si c'était des loups ? Des loups qui auraient étranglé Fido ? »

J'ai la tête qui tourne, le sang se glace dans mes veines. Je suis sur le point de m'évanouir lorsqu'un bêlement familier me sort de ma torpeur. Stupéfaite et soulagée, je reconnais les moutons de mon père.

De cette expérience, j'ai retenu une grande leçon : « Peu importe les épreuves à traverser, on ne doit jamais laisser la peur nous paralyser. Retourner sur ses pas est rarement la bonne solution. Attendre peut se justifier en certaines circonstances. Foncer avec prudence s'avère souvent être la clef du succès »

Cécile Gaudreau, Alphabétisation
Enseignante : Gilberte Le Blanc, Mitis/Neigette

3. Le cadeau des dieux

Un calme jour d'été, dans cette petite localité de l'Amérique du Sud, vient d'arriver un événement que personne n'attendait et c'est de cela que je vais vous parler.

À midi, tous les paysans réalisaient leurs activités quotidiennes : les femmes travaillaient dans les cuisines en faisant des fromages, des hommes travaillaient dans les champs avec le bétail et les enfants jouaient dans la cour. Tout à coup, on a entendu une musique douce qui touchait le cœur de chacun.

C'est alors que tout le monde s'arrêta un instant en faisant un silence de mort. Les adultes lâchèrent les outils et les enfants, les jouets pour aller ensemble à la colline Nysa où on pouvait voir une pluie dorée qui semblait être l'endroit d'où provenait la musique.

Seule Cibèles, la petite fille de Tomas, malgré son âge, comprit immédiatement que cela était un cadeau du ciel, parce que jamais dans sa courte existence elle n'avait vu de pareilles couleurs, n'avait écouté cette musique et n'avait senti cet arôme. Ainsi, la fille lança un cri de joie qui enleva la peur et la perplexité de tous et chacun et permit à la folie de faire en sorte que, du plus petit au plus grand, on commence à danser et à chanter, pendant que du ciel tombaient des fleurs blanches !

Ainsi, pendant que tous chantaient, dansaient, jouaient de la musique et surtout buvaient du vin, la petite Cibèles descendit la colline et chercha l'endroit d'où jaillissait la musique qui, à chaque pas qu'elle faisait, l'envahissait. Alors, elle résolut d'arriver vite et c'est alors qu'elle put voir une autre fête, plus forte et moins nombreuse où dansaient un homme vraiment laid, trois jeunes filles et un beau garçon qui était peut-être un prince. Les filles avaient les cheveux ornés de fleurs et portaient des tuniques en soie de couleurs claires, la plus grande jouait de la lyre, la plus belle jouait de la flûte et la plus joyeuse, de la viole tout en dansant.

Quand Cibèles fut très proche d'eux, elle grimpa sur un arbre dont les branches s'étendaient sur les étrangers pour les écouter. Heureusement, tous étaient tellement occupés avec leurs divertissements que personne ne s'informa s'il y avait une nouvelle invitée et ainsi elle pût entendre les projets qu'ils avaient pour les gens de sa petite ville.

C'est alors qu'au début Cibèles écouta l'homme laid, appelé Silène, demander au garçon s'il pensait continuer avec son projet de faire de Nysa l'endroit où les divinités iraient prendre un repos. Mais, avant qu'il puisse répondre, les filles chantant et dansant lui répondirent que cela avait été l'idée au début, mais plus tard, après avoir analysé leurs sentiments, leurs valeurs et leur capacité de travailler, ils prirent la décision de faire de Nysa un endroit non seulement splendide, mais aussi avec les hommes les plus heureux de la planète et, pour cet objectif, ils leur offrirent de la fantaisie, de la poésie, de la musique, de la danse et de l'architecture.

Après un silence, Silène parla ainsi au garçon qui paraissait un prince : « Dionysos, fils de Zeus et de la mortelle Sémélé, toi qui es le dieu de la vigne, du vin et de ses excès, as-tu pensé à la réaction des autres divinités devant tous ces cadeaux ? » Et, en plus, il se dirigea vers les filles en disant : « Érato, Euterpe et Terpsichore, filles de Zeus et Mnémosyne, déesse de la mémoire, avez-vous pensé aussi à la réaction des autres divinités ? » Mais Dionysos lui coupa la parole avec un tel ton que les filles arrêtaient de jouer des instruments en disant les paroles ; « oui, tout est froidement pensé et en plus nous avons déjà parlé à Zeus et à Apollon et ils nous ont laissé libre voie. »

Comme réaction, tous éclatèrent de rire et Cibèles tomba de l'arbre en frappant Dionysos qui, au moment où il la vit, lui demanda pourquoi elle avait écouté leur conversation, mais en voyant son bas âge, il se calma et attendit sa réponse.

C'est alors que Silène lui donna la tranquillité et elle put leur exprimer ses craintes, ses espoirs et les difficultés qu'elle avait par rapport au projet, se montrant une petite personne sereine, mûre, intelligente qui se préoccupait de ses semblables. Quand elle eût fini

de parler, les divinités sentirent pour elle un respect qu'ils n'avaient jamais éprouvé pour un autre être humain et ils prirent la décision de lui donner la petite tâche que les humains devaient mener à bien. Après ça, Cibèles rentra chez elle en portant le message des dieux.

Quand ses parents la virent arriver, ils pleurèrent de joie et la serrèrent dans leurs bras. Ce fut à ce moment qu'elle leur exposa les idées des dieux et leur dit qu'il fallait semer les graines des fleurs qui tombaient du ciel sur la colline Nysa. Tous les paysans virent comment, pendant les quinze jours suivants, des graines jaillirent des arbustes avec des fleurs blanches très aromatisées et de petits fruits rouges. Quand les fruits furent mûrs, ils firent le procédé indiqué par la fille jusqu'à obtenir le liquide magique annoncé par les dieux.

Avec le liquide, ils préparèrent une infusion qui donna à tous ceux qui osaient la boire la possibilité d'éloigner pour un temps la sensation de fatigue, de lassitude, d'épuisement, de froid, entre autres, et qui permettait aussi de recharger l'énergie, et encore plus important pour les dieux, d'ouvrir l'esprit à l'imagination permettant de créer des œuvres artistiques magnifiques. Avec le temps, les hommes apprirent différentes façons de préparer ce cadeau des dieux et, pour cela aujourd'hui, nous pouvons trouver des crèmes glacées, des liqueurs, des infusions, des biscuits et des gâteaux. Il est aussi utilisé comme ingrédient secret pour préparer des recettes de viande et de volaille et aussi des boissons gazeuses.

Une fois découvert ce que le cadeau contenait, les hommes commencèrent à exporter les produits et la ville commença la période la plus prospère de toute son histoire et, de cette façon, le mont Nysa devint une succursale du ciel.

C'est comme ça que le café eut son origine et c'est pour cela que tous les matins quand nous en buvons une tasse, nous devrions remercier les dieux, principalement Dionysos, Silène et les muses de la poésie, de la musique et de la danse pour ce cadeau si spécial.

*Marta Luz Anderson, Francisation
Enseignant : Marc Lavertu, Centre Phénix*

4. Rencontre

Avant-propos

C'est en 1963 que je fis la rencontre extraordinaire d'une des figures internationales les plus marquantes : le docteur Albert Schweitzer (1875-1965). Il créa en 1913 un hôpital à Lambaréné. Un peu au sud de l'équateur, Lambaréné est sis au bord de l'Ogooué, le plus grand fleuve du Gabon. Ce village, de quelques centaines de cases à l'époque, était entouré d'une forêt grouillante de dangers : insectes vecteurs de maladies, fauves, etc. Le tout baignant dans une chaleur humide et parfois étouffante.

L'Ogooué n'était plus ce soir-là qu'un long serpent endormi. Des rayons de lune, que filtraient les hauts palmiers, se brisaient en écailles dans le sillon de quelques rares pirogues. Des milliers de chauves-souris se mouvaient en ombres chinoises au-dessus des arbres. Le coassement des grenouilles se mêlait aux ululements des oiseaux de la nuit. C'est dans ce décor équatorial africain que j'attendais impatiemment la traversée qui nous mènerait le lendemain à ce personnage célèbre qu'était le docteur Schweitzer.

En cette décennie, celle des indépendances, la mentalité « colonisatrice » était encore omniprésente. Arrivée depuis peu, je buvais à grandes gorgées à la liberté que j'étais venue chercher, sans toutefois avoir pris pied sur cette terre étrange. Je n'avais pas encore laissé le cynisme des « blancs » entamer mon enthousiasme. N'étant mue ni par l'idéologie missionnaire ni par la pitié, variantes du paternalisme, je voulais apporter une contribution à l'amélioration des soins de santé.

L'embarcadère était presque situé dans la cour de l'hôpital. Difficile de décrire de mémoire ce grand ensemble qu'était l'hôpital Schweitzer. Un long pavillon central, entouré de quelque 45 cases, pouvant accueillir environ 350 malades et leurs accompagnants. Des chaudrons qui fument devant les cases, des régimes de bananes et des tubercules de manioc au milieu de la cour, des volailles et les

chèvres qui circulent librement. Le tout prenait l'air d'un village africain.

C'est dans ce décor que nous accueillit le seigneur et maître des lieux : Albert Schweitzer. Cet homme, un peu voûté, était à 87 ans encore très grand dans sa tenue légendaire : casque colonial et costume blanc. Grand ami d'Albert Einstein, il en avait la tête et surtout la moustache. Appuyé sur sa canne, il nous conduisit sur sa véranda pour les rafraîchissements de bienvenue. De quoi fut-il question ? Bien sûr de l'organisation de son hôpital, des problèmes de ravitaillement et de main-d'œuvre. Mais ce qu'il n'a peut-être pas abordé, à cause de mon escorte, ce sont les relations entre Occidentaux et Africains. Si vous lisez son autobiographie¹, il dit de ce problème « qu'il ne peut recevoir une solution définitive que si nous arrivons, par l'estime que nous témoignons réciproquement et par la façon dont nous nous comportons les uns envers les autres, à établir de vrais rapports spirituels entre les groupes ».

Schweitzer était à ce moment-là une légende vivante et Lambaréné l'endroit où il fallait être vu !... *Il est minuit docteur Schweitzer* (1952), film dans lequel il est incarné par Pierre Fresnay, était paru sur nos écrans. Prix Nobel de la paix, le docteur Schweitzer était de plus un écrivain éclectique : expériences personnelles, philosophie, musique, lutte contre le nucléaire. Il fut l'invité d'honneur des plus célèbres universités, surtout américaines.

Quoique complaisant vis-à-vis de son œuvre, sa célébrité lui pesait. Lambaréné était pour lui un îlot de résistance au monde extérieur. Devant les difficultés d'approvisionnement, il fit de son village-hôpital un milieu de vie autosuffisant. Le domaine était vaste et, le climat aidant, les produits maraîchers et fruitiers y poussaient en abondance. Les animaux contribuaient, pour le reste, à l'équilibre alimentaire. Ne voulant pas que la maladie brise le mode de vie africain, les familles étaient mises à contribution pour la garde et les soins à leurs malades.

¹ À l'orée de la forêt vierge, 2^e édition, Albin Michel, 1963.

Pour ne pas s'être suffisamment modernisé, surtout au goût américain, on lui a accolé les épithètes de raciste et de paternaliste, ce qui voile encore aujourd'hui le chef-d'œuvre que fut sa vie. Ses détracteurs en ont fait le bouc émissaire d'une épopée coloniale peu reluisante. Si l'on regarde au-delà, on reconnaîtra que le respect de la vie est le fondement de toute sa pensée. Il dira : « **Le respect de la vie me fournit le principe fondamental de la morale.** » Pour avoir projeté l'Occident dans un mouvement humanitaire irréversible et m'y avoir entraînée, merci docteur Schweitzer !

*Thérèse Fortier, Intégration sociale
Enseignante : Caroline Berger, Centre Louis-Jolliet*

5. Tout Rond

... et le vent gonflait les voiles, les vagues déferlaient et battaient la coque de ce superbe navire en provenance de Shanghai. Brave de son élégance, voguant sur cette vaste mer qui ne demandait qu'à le porter jusque en Amérique.

L'Amérique, en cette année de grâce 1873, offrait l'étendue et la force qui permettaient d'entrevoir la réalisation des rêves les plus fous et les inatteignables.

Le voilier portait dans ses flancs une cargaison variée et les caisses prometteuses de surprises étaient empilées les unes sur les autres, cachant dans l'obscurité de la cale un cœur qui battait.

Son cœur battait et il reluisait de toutes ses forces, respirant à fond l'air marin de ses quatre petits trous bien symétriques dont il avait été doté, reconnaissant son existence à un génie. C'était un petit bouton fraîchement frappé et fier de l'être. Tout Rond n'était pas le genre à se perdre dans la foule. Il se disait, dans sa petite tête bien garnie, qu'il avait, à coup sûr, un bel avenir devant lui.

On accosta, suivit un débarquement rapide et il se retrouva au beau milieu d'un grand magasin. Il n'était pas sorti de son étonnement lorsqu'il fut choisi, parmi les quelques élus, pour occuper une position stratégique. Mission presque politique.

Attention ! ! ! Sa bonne étoile le plaça en haut de la braguette d'un pantalon destiné au premier ministre. Place de choix, enviable, correspondant à son aspiration la plus secrète. Ce qu'il était heureux ! Tout Rond, bien campé, tout à fait d'attaque sur cette braguette.

Fort de son rôle, il était sollicité plusieurs fois par jour, car l'illustre personnage se soulageait autant qu'il trinquait, et Dieu sait qu'à force de faire cul-sec, on se retrouve plus que désiré d'avoir le cul trempé.

Tout Rond possédait cette personnalité au courage infailible qui lui permettait de passer avec noblesse de la Chambre des communes au cabinet sans éprouver de difficulté aucune. En somme, il était fier de son poste et assumait toutes les facettes de sa tâche.

Mais, car il y a toujours un mais, ce ministre avait tout du célèbre Casanova et multipliait les exercices de déboutonnage en fragilisant ainsi sa position. Tant et si bien qu'un jour, une maîtresse sans scrupule et sans vergogne, ayant la main plus rude que le cœur, le fit basculer d'un mouvement brusque. Il tomba face contre terre sur son parquet peu accueillant.

Jamais, de mémoire d'homme, un petit bouton n'a été plus triste. Il tomba de haut, connut l'oubli, l'indifférence, l'obscurité, la solitude et les longues journées d'abandon. Il s'en fallut de peu pour que le brave petit bouton verse dans la dépression. Il réalisait son infortune, mais il se dit que la chance se doit d'avoir de nombreux visages.

Il recommença à reluire de toutes ses forces et, comptant sur l'aide d'un rayon de soleil pour le sortir de l'ombre, il attendit que les événements lui soient favorables.

C'est alors qu'une main lui redonna le goût de vivre. Cette dame qui faisait tout bonnement de l'ordre le ramassa en se disant qu'il présentait un certain intérêt et c'est ainsi qu'il quitta son ennui fatal pour atterrir dans une corbeille à couture.

Cet endroit lui était familier ; il se réhabilita rapidement en faisant la rencontre d'une foule de boutons sympathiques, aux allures différentes. Certains de couleur, d'autres aux contours irréguliers. Mais tous n'avaient que deux trous et franchement, Tout Rond en tirait une certaine supériorité.

Un matin comme les autres, alors que sa vie frôlait la banalité, il entendit une fillette en pleurs. La tristesse de la fillette aux longues nattes était incommensurable. Elle regardait sa poupée et sa poupée ne la voyait plus. Le drame de réaliser l'épreuve de l'être cher et l'incapacité d'y remédier. L'enfant semblait inconsolable et Tout Rond, du fond de sa corbeille, aurait donné sa vie pour sécher ses pleurs.

Il avait souvenance... (et peu de gens peuvent croire à quel point un bouton, si petit soit-il, peut avoir de la mémoire).

Il se souvenait du parquet froid, des nuits passées dans la solitude, nuits parsemées de cauchemars, journées inhabitées imprégnées de mélancolie, suite d'idées noires qu'il avait connues et surmontées.

Toutes ces expériences ajoutaient à son bagage de vie une sensibilité, une compréhension de l'autre et faisaient de lui un être au cœur facile à fendre.

Soudain, il se sentit soulevé, choisi, et, de fil en aiguille, il glissa sur le visage de la poupée de coton ; point de croix pour le solidifier.

On mit fin à ce drame et Pétronille recouvra la vue. Il n'était pas tout seul, près de lui, un copain de voyage, identique et bon

complice. À deux, ils redonnèrent à Pétronille l'air coquin arboré par une poupée de coton qui voit tout sans avoir l'air de rien.

Les beaux yeux de Pétronille invitaient à la caresse et Tout Rond apprit, à travers ce regard, ce que sont la tendresse, l'amour, la peine et tant d'autres secrets qu'il garde au plus profond de lui-même.

Ghislaine Poitras, Intégration sociale
Enseignante : Lyne Boissonneault, Centre L'Horizon

6. Les jambes, l'espoir

À l'époque, Victoria était une femme dans la quarantaine. Elle travaillait comme préposée, de longues journées de dix heures, trois fois par semaine, pour offrir des conditions acceptables à ses deux enfants. Un soir, elle faisait le ménage comme d'habitude, après le souper, puis la mère appela doucement sa petite fille : « Ici, tout est installé pour toi. Fais la vaisselle ma chère. » Malgré son dévouement, la mère ne ramassait pas encore l'argent suffisant pour acheter un nouveau lave-vaisselle. De fait, son vieux était brisé depuis sept mois.

Maria venait d'avoir dix ans, la fillette aidait assidûment sa mère à la maison, mais ce soir-là, le mardi 15 août, était spécial pour la petite famille. Le lendemain serait enfin le grand jour.

Aussi, la jeune attachait ses longues tresses brunes en dégageant son visage pâle. Elle commença à verser le savon dans un vieil évier tout égratigné, rempli d'eau, d'assiettes, d'ustensiles, de tasses et de verres sales. Ses yeux chocolat avaient un regard fulgurant et sa fragilité contrastait avec le courage qu'elle montrait toujours. Lorsque l'eau tiède coulait entre ses doigts protégés par de grands gants de caoutchouc qui rendaient ses mains maladroites, elle chantait. Elle chantait la même chanson que sa mère lui fredonnait

quand elle était bébé, la chanson de toujours, la chanson d'amour. Joliment, Maria l'entonnait pour son frère de deux ans qui attendait le bain chaud et relaxant que sa mère lui préparait. Le garçon avait ses petits yeux presque fermés et s'amusait avec son petit ours de peluche tout décoloré, celui que sa mère avait cousu plusieurs fois.

Maria avait peur d'échapper la vaisselle à cause de la maladresse dans ses mains et plouf ! un verre est tombé en coupant la mousse blanche parfumée. De celle-ci ont sauté plusieurs bulles multicolores qui réfléchissaient l'humble cuisine du quatre et demi du centre-ville. Ensuite, une grande bulle attira l'attention de la petite, une bulle très, très spéciale, diamantine et élastique comme une gomme. La fille, innocente, la toucha avec son doigt, mais elle n'exploda pas ! Curieuse, elle retira le gant et essaya de nouveau. Cette fois-là, la bulle s'ouvrit et grandit à la taille de Maria. Elle entra dans la bulle, peureuse, mais ensorcelée par l'agréable parfum. Celle-ci reprit alors sa forme originale. Son frère allongea sa petite main, mais ne réussit pas à l'attraper.

Maria se sentait très confortable à l'intérieur de la bulle brillante et, immédiatement, la capsule transparente et lisse sortit par la fenêtre. De là, la gamine commença à regarder les cours voisines, le parc, tout... Youppie ! Elle pouvait se déplacer, courir, voler ! La bulle traversa la forêt où les hirondelles faisaient chœur avec Maria. Tout à coup, la bulle arrêta et permit à Maria de sortir. L'enfant s'allongea prudemment, retira ses cheveux pour mieux voir, sortit, sentit sur ses joues une brise fraîche et se mit dans un tourbillon qui la fit tourner et tourner follement. Cela était hallucinant ! L'aventurière s'amusait sur le fort tourbillon multicolore qui lui offrait son œil dansant, alors elle glissa, descendit jusqu'à un lac tranquille, surprenant et sombre où les étoiles se réfléchissaient, scintillantes.

À ce moment, la nuit d'été devint calme. Maria traversa une petite plage et toucha l'eau avec ses orteils. Alors, elle se laissa tomber sur le sable humide en jouissant des câlins des vagues qui venaient et reculaient, poussées par le vent chaud. La fille, étendue dos sur le sable, regardait le ciel bleu en cherchant avidement les

constellations dont elle avait entendu parler, quand la main tendre de sa mère sur son épaule et sa douce voix la ramenèrent au monde réel.

« Maria, que fais-tu ? Tu es trempée, jusqu'aux os, toute mouillée. Tu n'as pas fait que jouer dans l'eau », lui dit sa mère. Maria s'est dépêchée de finir.

La fille, honteuse, sortit de son beau rêve et pensa : « Finalement, j'aurai les prothèses de mes jambes demain. » Aussi, elle se souvenait de ses jambes, les jambes qui lui avaient manqué depuis les terribles moments de l'attaque à son petit village d'origine, l'attaque qui avait changé sa vie et celle de sa famille bien-aimée, l'attaque qui lui avait arraché son père. Elle se souvenait de ses jambes, celles-là qui lui avaient permis de courir dans les champs verts de son pays natal, celles qu'elle avait perdues lorsqu'elle avait sauvé son petit frère, les mêmes qu'elle avait perdues par l'injuste guerre, insensée guerre d'ambition de pouvoir, illogique guerre sans raison, guerre stupide.

Dans ces conditions, la mère fatiguée serra dans ses bras sa petite avec résignation et la plaça sur le lit, elle l'aida à se sécher et à s'habiller en disant : « Mon amour, tu dois bien dormir tranquillement. Demain sera un grand jour ! »

La fille s'accrocha à la poupée de chiffon que sœur Pauline lui avait donnée lorsque la petite famille était arrivée à Sherbrooke, en lui disant : « Maria, on va prier pour notre famille qui est loin, et on va remercier parce que nous habitons au Canada maintenant. »

En fin de compte, Maria dort. Elle avait continué ses rêves d'espoir, ses rêves de fille illusionnée, de fille qui pourra marcher et vivre heureuse, de fille qui pourra semer l'amour partout.

*Nancy Martinez, 1^{er} cycle
Enseignant : François Faucher, Centre St-Michel*

7. À cinq minutes d'une vie

Cinq minutes, il y a cinq minutes, toute l'ampleur du piège dans lequel je me trouve m'a frappée de plein fouet. Je l'ai ressenti au plus profond de moi-même avec cette vivacité d'esprit que nous avons lors de ces moments qui chamboulent notre existence. Déconcertante, la douleur me coupe le souffle.

Les cinq minutes sont écoulées. Voilà que je sens la vague, telle une marée montante, qui m'apporte une nouvelle contraction. Je l'accueille avec joie, même si elle me « scie en deux », car par le fait même, elle me rapproche de ma délivrance. J'appréhende en même temps sa venue, à chaque contraction, l'heure de ma rencontre avec ce petit être dont je ne connais rien, ce bébé qui squatte mon ventre depuis neuf mois se fait de plus en plus imminent.

Pendant que je souffle comme un petit chien, imitant l'infirmière qui m'y encourage, mon esprit s'évade pour oublier la douleur. J'imagine ses cheveux de couleur imprécise au-dessus d'un visage encore inconnu. Je vois déjà ses petites mains qui se tendent vers moi, vers la maman que je ne suis pas encore.

La marée monte de nouveau. Je ne m'étais pas rendu compte que la contraction précédente était terminée jusqu'à ce qu'une autre prenne sa place, seulement quatre petites minutes plus tard. Mon esprit se rebelle de devoir endurer si stoïquement ces assauts répétés. Déjà, à la dernière contraction, je ne pensais sincèrement pas pouvoir en supporter une de plus. Je me rends à l'évidence que mon corps s'adapte traîtreusement à la situation, rendant inutile toute tentative d'esquive.

Une césarienne ! J'en suis presque à supplier l'infirmière qui est avec moi depuis quoi, deux heures ? Douze heures ? Je ne sais plus. Je vis en dehors de la réalité, les aiguilles ne tournent plus pour moi. Je suis dans un monde plein d'incompréhension et de douleur, mais aussi d'espoir et d'amour. « Trop tard pour la césarienne, le bébé est engagé », me dit-on. Parfait, je fais alors la seule chose qui me

semble logique ; je prends deux bonnes respirations et j'attends vaillamment. Ai-je d'autres choix que cet abandon total de contrôle ?

Je n'attends pas longtemps, je suis une fois de plus propulsée hors de moi, vers cet univers imaginaire où mon esprit s'emballe sans tenir compte de la lame de douleur qui prend possession de mon ventre. Moi, une maman ! N'est-ce pas la chose la plus naturelle et merveilleuse et, à la fois, la plus terrifiante et inquiétante du monde ? Serai-je à la hauteur de ce petit bout de personne qui sera sans nul doute un être exceptionnel ? Une à une les appréhensions me quittent pour laisser place à une bienfaisante chaleur. Je suis prête.

Le médecin m'annonce ce que mon corps sait déjà, il est temps de puiser dans ce qui me reste d'énergie et de pousser. Dans cette position qui, normalement, devrait être inconfortable, mais qui me semble à cet instant la seule possible, je laisse le tourbillon de sensations m'emporter, toute pudeur envolée. Je sens mon enveloppe de jeune femme qui s'ouvre et se déchire pour laisser naître une mère et son enfant. Je ne dis pas adieu à celle que j'étais, j'ouvre mon cœur à cette maman qui naît en moi et l'intègre avec bonheur à ma personne.

Je pousse et sens soudain une masse qui descend. Je suis fébrile, mon cœur bat encore plus fort. Mon être tout entier est maintenant tourné vers cette vie qui veut commencer son existence propre hors de l'abri sécurisant de mon ventre.

Des cheveux ! Je peux d'ores et déjà dire que mon enfant a tout plein de cheveux ! Une ou deux poussées encore et je le tiendrai contre moi. À cet instant où je devrais me tordre de douleur, écartelée comme je le suis, je ne suis qu'impatience. Je pousse encore et puis, le vide ! Je suis seule dans mon corps. Je tends les bras vers cet enfant que je découvre être ma fille. Elle pleure et je pleure aussi ce moment de totale intimité qu'est notre première rencontre. À son contact, je reviens à la réalité. Réalité qui est maintenant personnifiée par ma fille. Elle qui a su raviver mon cœur par sa simple venue au monde.

Mon cœur gonflé d'amour, tel un ballon gonflé d'air chaud, s'envole vers des contrées encore jamais explorées. Nouvelle présence dans ma vie, elle a fait de moi l'heureuse maman de ce petit rayon de soleil tout emmaillotté de rose. La naissance de ma fille a été un moment extraordinaire. Une symphonie parfaite orchestrée d'émotions et de sensations des plus uniques.

*Kim Danis, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Céline Sirois, Centre Notre-Dame-du-Désert*

8. « Retour à l'école »

L'histoire que je vous raconte aujourd'hui est vraie. Une très bonne amie à moi l'a vécue. Son courage et sa détermination m'ont donné le goût de partager son histoire avec vous, afin de donner la chance à tous de croire qu'il n'y a rien d'impossible dans la vie.

À l'époque, elle était une jeune étudiante du secondaire et l'école était la chose la plus désagréable existant à ses yeux. Toutes les raisons étaient bonnes pour ne pas y aller. Inévitablement, ses résultats étaient très faibles : plus ils étaient mauvais et plus elle détestait les études, donc, elle avait une très mauvaise estime d'elle-même. Elle décida alors d'interrompre ses études à seize ans pour aller sur le marché du travail. À cette époque, elle ne pouvait se douter des problèmes que son manque de scolarité pourrait engendrer ! Au travail, elle rencontra un homme séduisant et elle en tomba follement amoureuse. Ils s'achetèrent une maison et construisirent une agréable vie à deux. De cet amour, un beau petit garçon fut conçu afin d'unir cette nouvelle famille. Avec le temps, travailler ensemble devenait plus compliqué, car être toujours avec la même personne apporte inmanquablement certains conflits. Comme son conjoint avait un poste plus important au sein de l'entreprise, elle prit la décision de changer d'emploi dans l'espoir de sauver son couple. Comme elle n'avait pas d'études à son actif, elle ouvrit une garderie à la maison. À ce moment-là, elle savait bien qu'elle aurait mieux fait de retourner

à l'école afin d'avoir une belle carrière dont elle serait fière, mais elle avait trop en tête qu'elle n'était pas assez douée pour réussir des études avec succès. Puis, un autre petit garçon arriva quelques années plus tard et malgré la joie que lui apportaient ses deux fils, Tommy et Jessy, elle était triste, car son couple connaissait le même sort que bien d'autres. Sous le poids des tâches et des obligations quotidiennes, les conflits et la discorde étaient de plus en plus présents dans leur vie et l'inévitable se produisit : leur couple éclata. Désormais, elle était une mère monoparentale et, sans études, on ne peut avoir d'emploi très payant. Retourner à l'école semblait être la seule option, mais devoir affronter sa plus vieille peur était, le croyait-elle, au-dessus de ses forces.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, sa grand-mère, une femme merveilleuse, se retrouva atteinte d'un cancer et elle dut se résoudre à perdre celle qui avait toujours été là pour elle. Avant de mourir, elle lui dit : « Je t'aime et tu mérites vraiment d'être heureuse à nouveau. Bientôt, je serai là-haut et tu auras ton ange pour toi, pour te donner le courage de prendre ta vie en main et d'affronter tes peurs. L'amour d'une grand-mère est plus fort que tout et le mien t'aidera à retrouver confiance en toi. J'ai toujours été fière de toi, mais la personne qui doit l'être avant tout c'est toi. » Deux jours plus tard, elle glissa dans un sommeil éternel avec la dignité et la douceur dont elle avait fait preuve toute sa vie. Un an exactement après la mise en terre de cette femme d'exception, mon amie a trouvé le courage de reprendre ses études malgré toutes ses craintes.

Je voudrais remercier ma grand-mère, car, comme vous l'avez sûrement deviné, cette histoire est la mienne. Grand-maman, merci de ta confiance. Ton amour ainsi que ton énergie positive m'ont donné le courage de retourner à l'école. Les personnes qui me connaissent savent à quel point le défi était énorme pour moi. Malgré les obstacles qui se dresseront sur ma route, je suis persuadée qu'avec ta présence angélique à mes côtés, je vaincrai mes peurs ainsi que mon manque de confiance en moi. Je suis consciente d'avoir encore beaucoup d'efforts et de sacrifices à faire avant de terminer mes études, mais je n'ai pas l'intention de te décevoir. J'ai besoin de me prouver qu'avec de la persévérance, moi aussi, je peux accomplir de belles

choses pour lesquelles tu seras fière. Même si les obstacles à venir m’effraient, je les affronterai bravement, car les difficultés nous font grandir et font de nous les êtres exceptionnels que nous sommes.

Lorsque viendra, pour moi, l’heure de faire le grand voyage, je n’aurai pas peur, car ton merveilleux sourire sera là pour m’apaiser et m’accueillir dans cet univers inconnu afin d’être réunies pour l’éternité. On se revoit bientôt, mais pas avant d’avoir eu la chance de vivre la belle vie qui nous attend, ma famille et moi. J’entreprends la suite de cette belle aventure, qu’est « mon retour à l’école » avec confiance, car ton amour, ton courage et ta sagesse m’accompagneront toujours.

Je t’aime grand-maman !

Ta petite-fille Patricia

*Patricia Poulin, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Hélaine Bédard, Centre L’Escale*

9. Ma plus belle histoire... ma vie

Les plus belles histoires qu’un homme peut raconter ce sont celles de sa vie. Qui n’aime pas les récits interminables et un peu farfelus que grand-père raconte sur sa vie d’il y a de cela de nombreuses années ?

Maintenant, à mon tour, je dépéris et je vois la fin se rapprocher à grands pas. Par chance, mon fils et sa femme m’ont fait deux beaux petits-fils, Gabriel et Nathan, qui vivent à leur tour de magnifiques péripéties. Mais, pour l’instant, l’histoire que je leur raconterai sera la première et probablement la dernière... Je regrette de ne pas avoir eu le courage de leur dire comment je les aime. J’espère leur laisser un bon souvenir de moi avec cette histoire.

Pour commencer, à la suite de la mort de mon père et de ma mère, j'ai été élevé par une vieille tante qui vivait à Sandford, en Angleterre. Ce village n'était pas le plus beau, il n'était pas plus intéressant, mais il y vivait la plus belle jeune fille du pays. Peu après mon arrivée chez ma tante, je la remarquai. Elle était belle, grande et blonde, Marie-Anne qu'elle s'appelait, mais elle était d'une famille riche, si riche qu'elle ne se déplaçait même pas pour aller à l'école. Ce sont ses professeurs qui le faisaient. Je l'aimai durant de nombreuses années sans qu'elle n'en ait jamais connaissance.

À maturité, je partis pour la guerre en laissant tout derrière moi. Je n'avais qu'un ami à Sandford et malheureusement il me suivit en Allemagne. Il en mourut... À la suite de la guerre, plus rien ne me fit rire, plus rien ne me plut : la nourriture, la musique, l'alcool et même les femmes ne me faisaient plus le moindre effet.

Plus rien ne m'importait. Je pris mon sac et je fis le tour de l'Asie. Je vis les choses les plus incroyables qu'on puisse voir sur terre : des paysages dignes d'un paradis, d'énormes ours blanc et noir qui tueraient l'homme le plus fort de la terre d'un seul coup de patte et des coutumes si étranges que même l'inquiétant poète Charles Baudelaire trouverait bizarres. J'y rencontrai là les plus grands maîtres en arts martiaux d'Asie ainsi que les plus vieux moines. Je passai dix longues années en compagnie de moines dans un temple sur le sommet d'une montagne du Tibet. Ils m'enseignèrent tout leur savoir spirituel et me libérèrent de tous mes démons dus aux atrocités de la guerre de 1939.

Ensuite, je partis vers les Amériques en quête d'aventure. Cette contrée ou continent fut pour moi un enfer total. Vivant à Chicago, je n'eus d'autre choix que de me battre dans les clubs de boxe pour gagner un peu d'argent. Les années passèrent et moi, pendant ce temps, je méritai un combat contre le plus grand boxeur de tous les temps, Muhammad Ali. Lors de ce combat, je perdis mon œil droit, mais j'y gagnai quarante mille beaux dollars. Je fis de très belles connaissances en Amérique, dont une qui est devenue ma femme. Je passai deux années avec elle, puis elle me quitta pour son professeur de tennis.

Après mon divorce, je repris l'avion pour l'Angleterre. Le retour fut triste et nostalgique, le village ne me semblait plus le même. Les rues, les maisons, les habitants et même les paysages n'étaient plus les mêmes. Mais une chose était restée la même : c'était la grande maison de Marie-Anne. Restait-elle toujours là ? Était-elle là ? Plusieurs questions me trottèrent dans la tête, je ne savais trop quoi faire, alors je continuai mon chemin. Le temps passa, j'achetai une belle maison et une grande terre pour y travailler. Deux ou trois ans passèrent, puis je reçus une lettre d'Amérique qui m'annonçait que j'avais un fils... Je déchirai la lettre puis je n'y repensai plus.

Après trop d'années, de la fenêtre de ma chambre, je vis Marie-Anne sortir de chez elle sur une civière avec de petits tuyaux dans les narines... Toutes ces années écoulées, si près d'elle. J'avais passé ma vie à avoir peur de sa réaction, à avoir peur qu'elle ne m'aime pas et maintenant il était trop tard. Puis mon fils que je n'avais jamais vu avait-il une femme ? Avait-il des enfants ? Il n'était pas trop tard pour le voir. Je pris un billet pour les Amériques afin de le retrouver. Quand je le rencontrai, je fis aussi la connaissance de la plus belle femme qu'un homme puisse espérer avoir et aussi des deux plus beaux petits garçons. Je crois que je n'ai pas toujours fait les bons choix dans la vie.

Voilà mon Histoire. Elle est la plus triste, mais la plus belle des histoires que je puisse maintenant raconter.

*Patrice Noël Sévigny, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Nathalie Fecteau, Centre Marius-Ouellet (Disraéli)*

10. Souvenir d'enfance

Être en alerte permanente
En attendant des pas
Avoir peur tout le temps
En étant chez soi

Dès qu'il franchit
La porte d'entrée
Me faire toute petite
Devenir pâle et me cacher

Devoir endurer ses colères
Les punitions et les coups
Parfois pour des nuits entières
Avoir mal de bout en bout

Essayer de ne pas pleurer
Quand le mal me torture
Essayer de m'effacer
Et me fondre avec le mur

Vouloir se jeter par la fenêtre
À chaque heure de la nuit
Terminer enfin d'être
Enfuié dans un puits

Et quand vient une opportunité
De pouvoir m'évader
Avoir peur de m'en aller
Pour ne pas blesser des êtres aimés

Me dire que c'est de ma faute
Que tout ce qui m'arrive, je l'ai cherché
Je me suis sans doute mal comportée
Je devrais faire un effort et rester

Mais malgré les promesses
Cela recommence plus fort
Je m'enfoncé dans la détresse
Et m'attribue tous les torts

Une deuxième opportunité se présenta
Même avec hésitation je la pris dans mes bras
Sentant enfin une brise de liberté

*Karine Dubé, 1^{er} cycle
Enseignante : Maude Martineau, CEA Ste-Ursule*

11. L'espace d'une vie

Assise dans son salon, elle observe autour d'elle. Elle admire ses enfants qui jouent, elle regarde la neige qui tombe et son chien faire le beau. Depuis quelque temps, elle réfléchit à son avenir, à celui de ses petits. Le passé refait surface, il est intense. La tristesse l'envahit lorsqu'elle ne trouve personne pour la reconforter. Depuis longtemps, il n'y a plus personne qui la borde le soir, plus personne qui lui souffle des mots doux à l'oreille ou qui lui caresse le visage en lui disant à quel point elle est belle.

Ses enfants l'appellent, elle ordonne à ses pensées de fuir et retourne auprès d'eux jouer son rôle de mère. Mère, un rôle qu'elle adore, qui la fait sourire et la reconforte. Un projet de vie lui a été offert quelques années plus tôt et elle l'a attrapé au vol. Depuis ce jour-là, elle est heureuse de l'avoir accepté même si la tâche lui semble parfois irréalisable seule. Pourtant, elle retrouse ses manches et fait ce qui doit être fait et même plus. Il y a maintenant deux enfants, un chien et deux chats qui partagent sa vie, sans compter l'école, les tâches et les obligations. Le projet d'une vie lui est venu en tête : une famille, une ferme, un bon emploi. Pourquoi pas davantage si la vie le lui permet ?

Les enfants sont maintenant couchés, le chien mordille son jouet favori. Il est temps pour elle de replonger au creux de sa tristesse. Cela lui semble une lutte à gagner afin de ne pas rester sous l'eau. Elle aurait besoin de... peut-être d'affection, songe-t-elle. Peut-être n'aurait-elle besoin que de support ? Ou d'amis à qui se confier ? Elle ne sait plus, tout ce qu'elle sait, c'est que Noël approche et qu'elle en rêve.

Noël aussi lui rappelle des souvenirs plutôt tristes. Elle se souvient de plusieurs Noël, presque seule, une mère pauvre et remplies de chagrin. Une mère voulant offrir le meilleur, mais... Les années ont passé, le temps a changé. Les enfants jouent dans la neige, le chien court et elle, elle supporte le froid pour la joie de tous. Un autre rêve la hante maintenant : la douce chaleur du printemps.

La neige fond, le soleil réchauffe, les arbres bourgeonnent, mais surtout la joie populaire revient. Le printemps est la saison des amours. Ce printemps sera peut-être porteur de joie pour elle. Retrouvera-t-elle l'amour ? Les enfants grandissent, ils embellissent chaque jour. Le temps lui apprend à vivre « seule » et à apprécier les trésors de la vie. Plusieurs projets se réalisent, la famille, bientôt la maison de campagne et l'emploi. Examens par-dessus examens, les résultats s'empilent, tous meilleurs les uns que les autres.

Les relations autour d'elle s'améliorent, son cercle d'amis s'agrandit, ses parents se réjouissent. Ils la voient grandir elle aussi, elle s'épanouit comme une fleur de printemps. Elle a compris, elle doit avancer au lieu d'espérer. Tout ce qu'elle désire viendra un jour, le temps venu. Courir après le bonheur ne fera que l'essouffler et l'empêchera de se réaliser.

Depuis ce temps, le jour se lève et se couche. Il lui apporte la joie et l'espoir d'un avenir meilleur. Sa nouvelle maison, un cadeau du ciel, lui demande aussi de l'énergie, mais cette fatigue est si douce. Chaque soir, dans un bain chaud, elle savoure cette fatigue comme un morceau de chocolat qui fond dans la bouche. Elle jardine, elle s'occupe des animaux et admire ses enfants qui courent

dans les champs. Ce retour à la terre est la meilleure chose qui lui soit arrivée depuis six ans.

Une seule chose la préoccupe toujours. Pourquoi l'amour d'un homme est-il si important ? Peut-on vivre pleinement avant de l'avoir trouvé ? Peut-être bien, seul le temps pourra lui répondre. Le temps a passé et ne lui a toujours pas répondu lorsque sans plus l'attendre, le bonheur cogna à sa porte. Il lui rapportait une brebis égarée, prit un café qui dura finalement une éternité.

*Valérie Yargeau, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignant : Pierre Lavigne, Centre Sainte-Thérèse*

12. L'épreuve de mes 11 ans

Il y a bien des années, à l'âge de onze ans, à ma rentrée au secondaire, une étrangère s'est glissée dans ma vie. À ce moment, je n'y voyais aucun mal. Cette toute petite voix qui se faisait entendre dans ma tête était douce, rassurante et semblait vouloir mon bien. Comme une amie, je l'ai donc accueillie. Je croyais qu'elle pourrait jouer le rôle de ma conscience, qu'elle était digne de confiance, mais je m'étais trompée sur son compte.

Dès le premier contact, je l'ai trouvée plutôt attentionnée, sécurisante même. Elle se disait mon alliée, qu'elle était là pour m'aider. Usant de son charme, elle me donnait des conseils pour embellir mon apparence. Venant d'entrer au secondaire, je voulais plaire aux garçons. À ce moment de ma vie, l'image que je projetais était très importante à mes yeux.

Puis, avec le temps, ma copine, plus familière, prenait un ton de dictatrice. À certains moments, elle semblait perdre toute logique dans les propos qu'elle tenait. Cette manipulatrice me lançait des remarques telles que des couteaux venant piquer mon orgueil : « Ne mange pas ça, c'est engraisant ! Calcule le nombre de calories,

tu ne voudrais pas être grosse, hein ? » Moi, soumise, je me pliais à ses exigences.

Au fil du temps, la sournoise prenait le contrôle de mon existence. De longs calculs inépuisables martelaient sans cesse mes pensées, et ce, durant toute la journée : les calories, les protéines, les glucides, absolument tout devait être compté. J'étais en pleine guerre et mon ennemie était la nourriture. Je devais l'éliminer. Mes chiens, de très bons complices, faisaient disparaître cette dernière : ils la dévoiraient ! Ma caporale me félicitait, car je suivais au pied de la lettre les règles qu'elle avait établies. Elle me disait ensuite d'aller constater les bienfaits de ce dur entraînement. Je me regardais dans le miroir, celui qui projetait une image beaucoup plus grosse qu'elle ne l'était en réalité, mais insatisfaite la voix m'ordonnait de perdre encore et encore du poids.

Quelque temps après, je ne me reconnaissais plus : dans le miroir se trouvait une jeune fille cadavérique, sans couleurs, le visage creux et rongé par la fatigue, qui avait peine à se tenir debout. La maîtresse ne me laissait plus rien manger, à l'exception d'une seule pomme verte par jour. Voulait-elle me voir disparaître complètement ? En fait, c'était moi qui voulais ne plus exister, car un mal de vivre me rongeaient de l'intérieur. Épuisée, je tentais de reprendre des forces en me nourrissant, mais il n'y avait plus rien à faire. Mon estomac refusait toute nourriture, j'étais impuissante. Ne sachant plus quoi faire, mes parents désespérés, n'ayant plus le choix, devaient me faire hospitaliser.

À l'hôpital, les médecins constatèrent avec stupéfaction l'ampleur de la situation : cette inconnue dévastatrice était en train de me tuer. Je pouvais enfin mettre un nom à cette voix, elle se nommait : Anorexie. J'en avais déjà entendu parler, mais je ne croyais pas qu'elle pourrait s'emparer de ma vie à ce point. J'ai dû affronter cette dernière pendant de longs mois en réfléchissant au pourquoi j'en étais venue à vouloir disparaître.

Une bonne journée, j'ai reçu une lettre des membres de ma famille, ils me disaient à quel point ils m'aimaient et combien je leur

manquais. Je me sentais bien. Pour une fois, depuis je ne sais plus combien de temps, une lueur d'espoir reprit vie en moi. Je venais de comprendre : la beauté n'était pas ma seule priorité dans la vie, mais l'amour, la famille, les amis et les bons moments passés avec ceux que j'aime étaient maintenant le plus important à mes yeux. Je voyais plus loin que la beauté extérieure, je recommençais enfin à vivre ! J'avais repris les rênes de ma vie et j'avais fait taire cette démonsse acharnée. Peu de temps après, j'ai retrouvé mes proches et chaque moment passé avec eux était merveilleux !

En surmontant cette épreuve, j'ai gagné le plus gros combat de ma vie. Aujourd'hui, j'apprécie davantage celle-ci et je mords dedans à pleines dents ! Je sais maintenant qu'avec la détermination et le courage, tout est possible. C'est ce qui me permet de foncer vers une vie meilleure pour réaliser mes buts et mes rêves les plus chers !

*Marie-Christine Lapointe, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Claudette Grenier, Centre des Bateliers*

13. Maman

Bonjour maman,

Si je t'écris aujourd'hui, c'est pour t'exprimer ce que je ressens vis-à-vis du comportement que tu as eu envers mes sœurs, mon frère et moi. Depuis le jour où tu as déménagé à Montréal, tu as beaucoup changé. La drogue t'a changée !

À l'âge de sept ans, dans ma petite tête d'enfant, j'ai compris que ce que tu faisais n'était pas bien pour toi, mais aussi pour moi. J'ai donc décidé de retourner vivre avec papa au Saguenay. Pendant les sept années qui ont suivi, j'espérais seulement retourner habiter avec toi, mais papa ne voulait pas. Aujourd'hui, avec le recul et l'expérience que j'ai accumulée du haut de mes vingt et un ans, je comprends pourquoi il ne voulait pas me revoir chez toi.

À quatorze ans, j'ai fait une fugue pour aller demeurer avec toi. Je croyais commencer une nouvelle vie, mais je me suis trompée. C'était toujours pareil, rien n'avait changé, c'était même pire. Tu consommais du cannabis, mais également de la cocaïne, de la mescaline et du *speed*. La drogue passait avant tout, même avant les choses essentielles comme le logement, la nourriture, etc. C'était toujours le « party » à la maison. Des déménagements, on en a vécus !

À quinze ans, j'ai rencontré mon premier grand amour. J'ai flotté sur un nuage avec lui pendant un an et demi. Il me faisait oublier la tristesse qu'il y avait à la maison, il m'écoutait. Cependant, tu as tout gâché. Au lieu de jouer ton rôle de mère, tu as préféré te venger de ce que j'avais dit à grand-maman à propos de toi. Tu n'as pas accepté que je lui dise la vérité, que tu prenais l'argent de mes gardages pour te « geler la face » et que c'est moi qui allais acheter des fruits et des légumes avec mon argent parce que sinon, moi et les enfants n'en aurions pas mangés. Au lieu de faire comme toute bonne mère aurait fait, toi tu as décidé d'aller dire à mon chum que j'étais avec lui seulement pour son argent et que j'avais embrassé quelqu'un d'autre. J'avais l'intention de lui dire que quelqu'un m'avait embrassé, que je m'étais questionnée pendant quelque temps et que j'avais choisi de rester avec lui parce que je l'aimais comme une folle, mais tu m'as devancée et tu lui as tout raconté. Ce qui a donné comme résultat qu'il m'a laissée sans même que je puisse lui expliquer quoi que ce soit.

Le jour où grand-maman s'est confrontée avec toi, tu m'as mise à la porte. Comme on dit : « La vérité choque ! »

Par la suite, je suis retournée vivre au Saguenay avec papa et j'ai moi aussi commencé à prendre de la drogue. Cependant, j'ai compris très vite que je devais arrêter avant de devenir comme toi, ce que je ne voulais pas du tout. En novembre 2004, j'ai arrêté de prendre du *speed* et en mai 2005, du pot. Pendant ce temps, toi, tu continuais de consommer. J'ai lâché l'école à plusieurs reprises.

Dans le temps des fêtes 2007, je suis allée chez toi avec ma fille qui avait seulement un an. Comme toujours, tu étais partie sur

une galère. J'ai donc décidé après trois ou quatre jours de retourner chez moi parce que je trouvais que ce n'était pas un environnement pour ma puce et pour moi non plus d'ailleurs. On s'est chicanées parce que tu ne voulais pas admettre que tu étais sous l'effet de la drogue.

Dernièrement, je t'ai demandé de venir chez moi passer une semaine pour me donner un coup de main. Je me suis dit en moi-même que tu avais la chance de me prouver que tu pouvais encore avoir un rôle de mère à mes yeux. Vendredi dernier, tu es arrivée chez moi et déjà une heure après, on se chicanait. Tu ne comprends pas pourquoi je ne veux pas que tu fumes dans la maison et tu m'as « pété » une crise pour fumer à l'intérieur. Tu ne changeras jamais, il va bien falloir que je m'y fasse. Tu m'as encore une fois déçue. Et tu me décevras probablement toujours.

Une chose est sûre, moi, je ne ferai jamais vivre ce que tu m'as fait vivre à ma fille. Je m'en suis bien sortie malgré tout, mais j'aurais facilement pu finir comme toi. J'ai, comparativement à toi, pris les bonnes décisions. Je suis très fière de la femme que je suis devenue.

*Vicky Vaillancourt, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Catherine Jammes, Centre De La Jonquière*

14. Apprendre : toute une chance !

Ce qui m'a amenée à l'éducation des adultes, entre autres, c'était un grand désir d'améliorer la qualité de vie de ma famille. Je me présente : mon nom est Mary, et je suis mère de sept enfants. Immigrée au Québec quand je n'avais que 18 ans, j'ai été rapidement confrontée à plusieurs obstacles, notamment au fait que je ne parlais pas un seul mot de français ! Aussi, la chose qui m'a toujours déçue le plus, c'est que je n'ai jamais pu finir mes études. Malgré tout cela, j'ai réussi à comprendre et à parler le français. Je suis chanceuse, car

j'ai une mémoire photographique qui me permet de mémoriser, ainsi que de reconnaître plusieurs de mes erreurs aisément. (Pas toutes, malheureusement !) Quand je me suis mariée en 1990, à l'âge de 22 ans, je me débrouillais quand même pas si mal.

Au fil des années, j'ai eu mes enfants : une fille et six garçons. Le cadet est âgé de cinq ans et il est à la maternelle. Ma fille a 17 ans. Elle est en 5^e secondaire. Parmi les cinq autres, j'en ai un qui reste à la maison, car c'est moi qui lui enseigne. Il est dyslexique. Notre rêve, c'est qu'il puisse réussir sa sixième année pour pouvoir ensuite réintégrer l'école régulière l'an prochain. Et, bien sûr, il y a toujours des devoirs, des leçons, etc. Disons que les enfants me tiennent assez occupée !

Je suis toujours restée à la maison, pendant tout le temps où j'avais des bébés, donc, pendant environ 16 ans ! J'ai pleinement profité de ces belles années et je ne regrette rien. Je suis une maman comblée ! Mes enfants sont comme la prune de mes yeux. Je les ai toujours aidés du mieux que je pouvais. Je m'assurais qu'ils avaient toujours du linge propre et chaud, de bons repas, beaucoup d'amour, etc. Puis un jour, j'ai réalisé que quelque chose manquait : de l'argent !

Plus ils grandissaient, plus ça coûtait cher ! Et, avec le cégep qui s'en venait, je ne voyais pas comment on pourrait arriver à tout payer avec seulement le salaire de mon mari. J'ai décidé d'aller me chercher un emploi, mais j'ai vite réalisé que ça ne marcherait pas longtemps. Au salaire minimum, on s'endettait plus qu'autre chose et, en plus, je me fatiguais davantage. L'expérience n'a duré que quelques mois, mais ça a éveillé quelque chose en dedans de moi : le goût de trouver mon indépendance. Le peu d'argent que j'avais gagné, c'était à moi ! Je pouvais gâter mes enfants, m'acheter de petites choses et on arrivait à la fin du mois plus aisément, etc. En gros, c'était merveilleux !

L'expérience a semé une petite graine que je nourrissais. C'est devenu une plante avec des feuilles qui étaient formées d'argent, d'une vie sociale, d'un cercle d'amis et, pourquoi pas, d'une éducation, d'une carrière ? Je pouvais enfin aller me chercher

l'éducation que j'avais toujours désiré avoir. Je me suis dit : « Oui ! C'est possible ! ». Malgré le fait que je savais d'avance ce que ma démarche allait exiger, j'ai foncé ! J'ai fixé les buts et les rêves que je voulais réaliser tant pour moi que pour les enfants, dans le présent comme dans l'avenir.

« Voir tout un monde dans un grain de sable,
Et la beauté du ciel dans une fleur.
Tenir l'infini dans la paume de ta main,
Et l'éternité, pour une heure. »

William Blake

Aujourd'hui, j'ai 41 ans. Je sais qu'il n'est jamais trop tard pour finir nos études et chercher une carrière, peu importe notre statut dans la vie, nos obligations, etc. C'est certainement plus facile à faire quand on est jeune avant d'avoir la charge d'une famille, une hypothèque, etc. Mais, c'est faisable : j'en suis la preuve. Je suis reconnaissante pour tout ce que j'ai, incluant la chance d'apprendre ! On n'a rien pour rien, dans ce monde, et on sera toujours récompensé selon les efforts qu'on y a mis. L'autre jour, j'ai lu ceci et c'est resté dans ma mémoire : « **Les gens qui réussissent sont ceux qui créent les circonstances au lieu d'attendre qu'elles surgissent.** » Mon message à tous est simplement ceci : terminez vos études ! Celles-ci vous donneront la clé qui débarrera la porte de votre avenir.

Amitiés,

Mary Buiting, Présecondaire
Enseignante : Maude Gilbert, CEA Ste-Justine

15. Les obstacles de la vie

Ma famille habitait dans le sud, plus précisément dans la région Del Huila. C'était dans les années 80, quand ma mère et mon père se sont connus. Ils sont partis de la maison de mon beau-père dès qu'ils ont eu leur premier enfant.

Mes parents, Elsa et Manuel, ont bâti leur propre maison près de la demeure de mon beau-père et de mes deux oncles, Alonso et Adolfo, dans la ville de Pitalito Huila.

Ensuite, ils ont commencé à faire des travaux sur la ferme où ils ont bâti leur maison. Il s'agit du terrain dont mon père a hérité. C'était l'unique endroit où ils voulaient établir leur famille.

Ils ont cultivé beaucoup de plantes : du café, du plantain, du yucca, etc. Avec ces produits, ils ont pu vivre avec leur enfant qui, à cette époque, avait six ans.

Après, ils ont eu une famille nombreuse de sept enfants : trois garçons et quatre filles. Je suis l'avant-dernière fille.

Je me souviens que lorsque j'avais quatre ans, ma mère est partie vivre avec un autre homme dans la même province. Elle a amené seulement ma plus petite sœur qui s'appelait Senaida Guaca Piamaba, mais ma mère a changé son nom et son prénom. Maintenant, je ne sais plus comment elle s'appelle.

Mes frères et moi avons grandi. Mon frère le plus vieux, qui s'appelle Nelson, est parti travailler dans une autre ville. Celui qui le suit, Manuel Guaca, était dans l'armée colombienne. Diosara, la plus vieille de mes sœurs, est partie travailler dans la capitale de Bogota avec une cousine qui a continué l'école. Edinson est resté avec moi à la maison.

Quand j'avais huit ans, mon frère Manuel, alias Manolo, avait demandé à mon oncle Adolfo si je pouvais aller vivre avec lui.

Mon oncle a dit oui, alors, je suis partie à cet âge-là. Je suis entrée à l'école avec mes cousines, Claudia Milena et Yudi Patricia, qui sont devenues ma nouvelle famille. Le temps passa. En 2007, mon frère Manolo m'a demandé si je voulais faire un voyage avec lui et sa femme Feni Mendez. Je lui ai dit oui, mais je ne savais à quel endroit. En octobre 2007, il m'a appelée et m'a dit : « Fais tes bagages et viens à Bogota, on va aller au Canada. » « Ha ! Ha ! Comment ça au Canada ? »

Tout de suite, je me suis mise à faire mes bagages et je suis partie à Bogota. Mon frère a dû faire beaucoup de choses pour moi à l'ambassade canadienne, dont une demande d'autorisation de mes parents. Durant ces démarches, j'ai aperçu ma mère, elle se trouvait dans le parc de la ville quand je l'ai vue. Je n'ai rien ressenti, c'était comme si j'avais vu une personne normale que je n'avais jamais connue.

J'ai beaucoup de remerciements à faire à la femme de mon oncle, Enelia, parce qu'elle m'a traitée comme une de ses filles. Je me sentais très fière et heureuse d'être sa fille adoptive. Grâce à elle, aujourd'hui, je suis une personne avec de bons principes, de la morale et une bonne éducation.

Finalement, mon frère Manolo et moi avons voyagé. Nous sommes très heureux ici avec les gens, ils sont tellement gentils. Maintenant que je suis au Québec, et quand je pense au passé, je me demande pourquoi ma mère nous a laissés. Parfois, quand je suis triste, je me demande si ma vie serait plus facile si elle était avec moi.

Je pense que les femmes qui abandonnent leurs enfants pour s'en aller avec une autre personne devraient se demander en premier ce que sera le futur de leurs enfants et s'ils vont souffrir. C'est mieux de bien réfléchir avant de mettre un enfant au monde.

*Mabel Guaca Pamba, Présecondaire
Enseignante : Nadia Bédard, Centre Monseigneur-Côté (Victoriaville)*

16. N'abandonne jamais !

Tout d'abord, je tiens à vous informer que mon intention en écrivant ce texte est de montrer aux gens que quoi qu'il arrive dans la vie, il ne faut jamais abandonner nos buts, car tout est possible. Il suffit simplement d'y croire, d'investir beaucoup d'efforts et de se donner les outils pour y parvenir.

Lorsque j'étais plus jeune, je n'avais pas de problèmes d'apprentissage ni de problèmes de comportement, mais je souffrais par contre de difficultés d'intégration sociale liées à de fréquents déménagements. Même si l'école est en tout premier lieu un établissement d'apprentissage, elle demeure aussi un lieu de socialisation. Donc, en ne m'intégrant pas aux autres, j'ai vite perdu ma motivation et l'école est devenue très pénible. Peu à peu, j'ai commencé à manquer mes cours pour finalement abandonner complètement à l'âge de 15 ans. Mais comme l'âge limite de fréquentation scolaire obligatoire est de 16 ans, j'ai dû y retourner, j'ai été intégrée aux 16-18 ans, pensant que ça se passerait mieux...

À 16 ans, j'ai eu mon premier « chum » sérieux. De plus, j'étais en conflit avec mon beau-père, donc je suis partie en appartement. J'ai dû me trouver un travail et c'est à cet instant que j'ai vraiment « lâché » l'école.

À 17 ans, j'avais ma première fille. Puis à 19 ans, j'ai eu ma deuxième raison de vivre : ma seconde petite puce. Une année est passée et après avoir perdu notre appartement à Longueuil, nous sommes déménagés chez la mère de mon conjoint, à Sorel. Nous nous sommes ensuite trouvé un appartement et moi, je me suis déniché un emploi au Recyclo-Centre ; il s'agit d'un programme d'intégration pour les gens n'ayant pas (ou peu) de scolarité ou d'expérience de travail. J'y ai fait une insertion de six mois. Par la suite, j'ai dû remplir une demande à l'assurance emploi, car le travail que j'avais obtenu après mon insertion ne m'offrait pas suffisamment d'heures pour subvenir à nos besoins. À un moment donné où je discutais avec une amie de son éventuel retour aux études, je me suis

mise à penser à mes enfants, à plus tard aussi, lorsque je devrais les aider à faire leurs devoirs ou lorsque je leur dirais l'importance d'aller à l'école. Quel exemple je donnais, moi ? Mais je craignais de ne pas avoir l'énergie nécessaire pour travailler à temps complet en plus d'aller à l'école. C'est là que j'ai découvert le programme offert par le Centre local d'emploi : il payait mes livres, mon transport, ma gardienne ainsi qu'une allocation bihebdomadaire nous permettant de respirer un peu...

Le 23 octobre 2007, je faisais mon retour dans le monde scolaire. Remplie de volonté et de détermination, je m'engageais à terminer mon secondaire 5. Je devais commencer par le commencement, le secondaire 1. Lorsque monsieur Claude Desautels, conseiller en formation, m'a remis mon profil, j'ai senti un peu de mon courage qui essayait de s'enfuir, car la liste me paraissait aussi longue à conclure que l'Everest peut paraître long à gravir. C'est à cet instant que je me suis dit : « OK, on respire, une chose à la fois et tout ira bien ! » De toute façon, je m'étais fixé comme but d'être infirmière et j'avais vivement l'intention de l'atteindre.

À l'époque, je demeurais avec un conjoint toxicomane. La vie à la maison n'était pas des plus faciles ! De plus, j'avais mes petites puces, qui sont maintenant âgées de trois et de cinq ans. En plus du conjoint et des deux enfants, je travaillais comme préposée aux bénéficiaires dans une résidence pour personnes handicapées. Alors, 30 heures de cours par semaine, un conjoint pas reposant, deux enfants en bas âge et un emploi à 20 heures par semaine ont donné comme résultat : une dépression suivie d'une tentative de suicide. Il m'a fallu dix jours au département de psychiatrie pour comprendre que « superwoman » n'existait pas et que dans la vie, nous devons établir nos priorités. Ainsi s'imposaient des choix, car j'avais toujours comme but de devenir infirmière diplômée. Alors, quelques mois plus tard, je devenais mère monoparentale de deux enfants. J'ai abandonné le travail pour me consacrer entièrement à mes études. Me voilà maintenant, un an plus tard, en français et en anglais de secondaire 4 et avec mes maths de 4 terminées ! Je suis très fière du chemin que j'ai parcouru et, surtout, de ne pas avoir abandonné malgré toutes les embûches.

Enfin, la morale de cette histoire est que tout le monde peut atteindre son but, quel qu'il soit. La persévérance vaut la peine !

*Judy Loubert-Sarrasin, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Johanne Seers, CEA Sorel-Tracy*

17. Gabrielle

Par un beau matin ensoleillé, une petite famille de la ville préparait son déménagement pour aller vivre à la campagne. Une belle journée, chargée pour eux. Daphnée était l'adolescente de cette famille. Elle n'était pas vraiment d'accord pour partir de la ville, mais dut s'y faire rapidement puisqu'elle devait suivre ses parents. Les bagages terminés, en route pour leur nouvelle maison ! Tous étaient très fiers incluant le petit frère de Daphnée, Thomas, âgé de quelques mois. Plusieurs heures de route à faire, mais rien ne les décourageait.

Ils étaient enfin arrivés après ces quelques heures de route. Une maison immense. Si parfaite... une maison de rêve ! On aurait dit qu'elle venait d'être construite. Dès que la clé fut insérée dans la serrure, les bagages se sont mis à s'installer rapidement ! La journée passa très vite. Premier dîner dans cette maison, premier souper, première nuit. Daphnée n'était pas vraiment à l'aise dans sa nouvelle chambre. Une grande chambre repeinte, qui semblait être une ancienne chambre de « petite fille ». Elle se sentit très bizarre, mais elle s'endormit aussitôt, épuisée de cette longue journée. Durant son sommeil, elle entendit une petite fille pleurer. On aurait dit que cette voix venait de la chambre. Elle pleurait et pleurait... ce qui réveilla Daphnée. D'un coup, plus rien ! Pourtant, elle était seule dans cette chambre, mais elle ne porta pas attention à ce bruit étrange et se rendormit.

3 h 12 : Encore une fois, elle entendit cette petite fille, mais tout près d'elle. Daphnée se réveilla à nouveau en sursaut et alluma la lumière de sa chambre.

« Y'a quelqu'un ? » s'exclama Daphnée encore endormie. Pensant qu'elle était dingue, elle se rendormit à nouveau.

4 h 12 : Le ricanement de la petite fille la réveilla. Daphnée n'en pouvait plus et commença à trembler. Elle se demandait d'où cette voix provenait. Elle ralluma sa lumière. « Je suis Gabrielle, tu veux jouer avec moi ? » était peinturé sur son mur. L'adolescente, prise de panique, hurla et courut vers la chambre de ses parents. Elle réveilla Évelyne, sa mère...

« Rendors-toi ma chérie, il est 4 h 15 ! »

L'adolescente retourna dans sa chambre. Plus rien n'était écrit sur le mur ! Elle décida de passer la nuit éveillée, seule sur son lit, à trembler. Les heures passaient, la lumière toujours allumée. Elle se disait que ce n'était qu'un cauchemar, elle éteignit la lumière aussitôt. Les heures passaient et rien ne se produisait.

Le lendemain matin, Daphnée ne cessa de vouloir expliquer à sa mère ce qui c'était passé, mais personne ne la croyait. Ses parents devaient sortir faire leurs achats et laissèrent Daphnée seule à la maison. Assise dans le salon, fatiguée, elle s'endormit devant la télévision d'un sommeil assez profond. Tout d'un coup, plusieurs cassements, claquements de portes, des objets tombaient au sol, comme si la maison était possédée. Daphnée, qui dormait, ne se rendit compte de rien. Tout était cassé par terre. Comme si des amis avaient fait la fête chez elle. Tout était à l'envers. Les parents, revenant de leurs achats, découvrirent que la maison était un bordel.

– Daphnée ! ! ! hurla Jack, son père. L'adolescente se réveilla et s'étira. Les parents hurlaient et Thomas pleurait sans arrêt.

– Mais MMAIS ... J'ai rien fait moi ! ! ! répliqua l'adolescente.

– TA CHAMBRE ! ! ! cria de colère, Évelyne.

Pourtant Daphnée n'avait rien à voir avec ça ! Elle n'en pouvait plus, monta à sa chambre et cria à Gabrielle : « Tu vois ce que tu fais, je suis punie à cause de toi !!! Oui, je veux jouer avec toi maintenant. Allez, viens !!! », dit-elle provocante et confiante. Rien ne se passa.

La deuxième journée passa très vite. Daphnée n'avait pas faim. Elle passa la journée dans sa chambre. Elle attendait de faire face à Gabrielle. Heureusement que Daphnée avait appris la confiance en soi. Elle sortit de sa chambre et alla s'excuser auprès de ses parents.

« Maman ? ... Papa ? ... » La maison était redevenue normale. Tout était bien placé. Comme si rien ne s'était passé. Jack était assis dans le salon écoutant la télévision.

« Papa ? ... J'aimerais m'excuser pour... » Elle ne finit pas sa phrase. Aucune réponse. Daphnée s'approcha de plus en plus vers son père.

« Papa ? » Jack tourna sa tête rapidement, la peau pâle, les yeux démoniaques, lui disant : « tu veux jouer avec moi ? »

Sera-t-elle la prochaine... ?

À suivre...

Danny Blanchet, 1^{er} cycle
Enseignante : Stéphanie Aubert, Centre Sainte-Thérèse

18. En noir et blanc

Aujourd'hui, le ciel est gris comme mon esprit. Je m'ennuie, je réfléchis je cherche à donner un sens à ma vie. Où j'en suis... qui je suis ? Je me demande ce que je fais ici, dans une ville que je ne connais pas. En direct de mon deux et demie, je suis seul avec un téléphone qui ne sonnera pas. Je n'ai plus de travail, aucune envie, aucun ami, depuis qu'elle est partie, je ne pense qu'à m'enlever la vie. Elle m'a quitté pour un autre, sans nul doute par ma faute, par ce que j'ai fait, par ce que je n'ai pas fait. Je suis triste, malheureux et je vis d'innombrables regrets. Je l'ai tenue pour acquise, croyant qu'elle serait toujours là. Mon amour est parti, elle s'est enfuie loin de moi.

Je n'arrête pas de penser à elle, à moi et au passé. J'aimerais la serrer dans mes bras, lui dire « je t'aime » puis l'embrasser. J'aimerais la serrer dans mes bras, lui demander de me pardonner, lui dire à quel point je suis désolé. J'aimerais la serrer dans mes bras, mais elle n'est plus là. Je respecte son choix et je ne lui en veux pas. Je sais qu'elle m'aimait, mais aussi qu'elle souffrait. Elle a décidé de choisir et enfin cesser de souffrir à cause de moi.

Elle a souffert de moi, de mes frustrations, de mes peines et de ma colère. Durant plusieurs années, je lui ai fait vivre l'enfer. J'ai mis de côté celle que j'aimais pour voler vers ce que je désirais, ce qui me détruisait. Pourtant, le bonheur était à la maison. La femme que j'aimais m'attendait et espérait. Elle attendait avec l'espoir qu'un jour je prenne la décision que ça en serait fini à tout jamais de la drogue et de la boisson.

Je suis aujourd'hui coupable de ma consommation. Cette maladie qu'est la toxicomanie, elle m'a pris et m'a tout pris. Guidé par mes désirs, guidé par mes envies, je peux dire que j'ai perdu le sens et le contrôle de ma vie.

Avec le temps, je me suis retrouvé seul, loin de ma famille et sans amis. La consommation a fait de moi un esclave, elle a fait de moi qui je suis.

J'ai beaucoup de difficulté à affronter la réalité. Mon cœur est envahi d'une immense culpabilité. J'ai fait souffrir beaucoup de gens et j'en paie le prix maintenant. Dans ma vie, j'ai eu, mais j'ai aussi tout perdu. Comme dans un film où j'étais le méchant, j'ai hérité du scénario perdant. Tout au long de son défilement, le générique de ma vie me rappelle les personnages avec qui j'ai partagé l'écran. Il y avait de bons acteurs et d'autres moins intéressants. Avec eux, j'ai vécu de bons et moins bons moments. À travers un drame bouleversant, mon personnage se questionne à savoir où il en est vraiment : est-ce un film ou la vie véritablement ?

La vie, ce n'est pas du cinéma. J'ai envie de changer de rôle et de prendre le contrôle. Je deviens réalisateur et je crée mon propre scénario. Je suis l'auteur d'une histoire où je deviens le héros.

Pour être en mesure de vivre pleinement, je dois accepter mon passé humblement, je dois me centrer sur le moment présent, trouver la paix intérieurement. Je me suis égaré, perdu, alors, il est temps d'apprendre à me connaître et apprendre à m'aimer. Je dois vivre avec mes défauts, mais aussi reconnaître et exploiter toutes mes qualités. Je dois accepter la vie avec ses difficultés, accepter la vie telle qu'elle est et surtout accepter à m'en contenter. La vie s'offre à moi avec toutes ses possibilités. Je n'ai qu'à les saisir, y croire et continuer de rêver.

J'ai mis trop de rêves de côté et j'ai envie de les réaliser. Cheminer dans la vie... avancer... me réaliser. Depuis toujours, je rêve de voyager, de voir le monde et de le visiter. Je rêve d'amitiés, je rêve d'aimer et d'être aimé. Je rêve de fonder une famille, avoir une femme et la chérir. Avec elle, partager mes envies, avec elle partager ma vie. Je rêve d'avoir des enfants et pour eux être un père présent. Je rêve à tous ces beaux moments et là, maintenant, j'y crois sincèrement.

Je veux vivre vraiment et en profiter à 100 %.

*Éric Thibault, 2e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Édith Letendre, Centre St-Michel*

19. J'étais trop jeune...

J'étais trop jeune à l'époque pour saisir l'importance réelle de poursuivre mes études. Trop jeune pour me soucier d'un avenir meilleur, d'une vie professionnelle enrichissante et prospère. En quelque sorte, ma naïveté m'aveuglait sans même percevoir qu'il y avait, pour moi, une place derrière ce voile.

N'ayant complété qu'une quatrième secondaire, j'ai suivi une formation professionnelle, sachant que les perspectives d'emploi étaient bonnes, même si je n'avais aucune connaissance de ce métier. Durant tout mon secondaire, je n'avais aucune vocation qui m'interpellaient, ni d'ambition particulière qui m'aurait motivé à acquérir une « discipline » dans mes études. Je n'avais pas le désir d'apprendre, ni de méthode d'apprentissage adaptée pour moi. J'étais trop jeune aussi pour voir en moi un potentiel qui m'aurait permis d'aller plus loin. Je n'avais jamais osé espérer un niveau de scolarité supérieur, un poste important et déterminant au sein d'une compagnie quelconque. Je m'étais résigné à me contraindre à devenir un travailleur d'usine, sans vouloir dénigrer le travail manuel. Pourquoi n'ai-je pas trouvé cette flamme qui, à entendre parler plusieurs, brûle en nous comme un feu sacré... ?

Je devais probablement aussi être trop jeune pour même entrevoir toute cette connaissance qui m'échappait, tout ce savoir qui compose une vie. Simplement être capable d'exprimer à sa tendre moitié par des mots qui n'ont d'égal que votre amour envers elle, être capable de répondre à votre enfant quand il vous demande naïvement si « la lune peut tomber sur la terre ». Pour moi, l'apprentissage de la vie, conjointement lié au savoir, peut faire de nous une personne meilleure, une personne mieux outillée pour comprendre la vie qui nous entoure. Si dans les livres nous avons quelquefois des réponses, nous avons aussi nécessairement des questions. En me demandant si j'étais trop jeune pour me rendre compte de mes choix, n'avais-je pas là une partie de la réponse ?

J'ai donc travaillé douze ans (de ma vie) en usine, comme l'employé numéro 462. Je gagnais quand même très bien ma vie, mais je me surprénais dans mes pensées évasives à voir un autre moi, un moi qui me ressemble plus, qui m'inspire et qui me valorise. C'est alors que me vinrent des regrets, étant dans une profession dont la seule chance d'avancement était mon rang en ancienneté dans la compagnie. Je n'avais plus aucun intérêt pour ma performance et pour la qualité de mon travail. Mes choix, non prémédités et précipités en ce qui a trait à ma vie professionnelle, refaisaient surface.

J'étais sans doute trop jeune pour voir venir ces regrets, cette impression qu'on n'a pas suivi le bon parcours, cette ironie de la vie qui nous souffle à l'oreille nos erreurs passées par rapport à nos choix, ces choix qui font partie de nous et que nous devons assumer. Étais-je trop jeune pour avoir confiance en moi et me voir au rang des meilleurs ? Avais-je les capacités d'être de ceux qui réussissent, d'être de ceux dépassent leurs limites, d'être ce moi qui me séduirait tant aujourd'hui ? Mais vivre dans le regret est à la fois pénible et déchirant. Mieux vaut vivre dans le rêve.

Un jour, mon destin bascula soudainement, un accident de la route changea ma vie. Après plusieurs tentatives de réadaptation, des spécialistes de la santé m'ont expliqué que je devrais continuer à vivre avec des séquelles permanentes. À l'intérieur de moi, tout s'écroula. La sécurité professionnelle que je m'étais forgée malgré mes regrets venait de s'envoler en fumée. Que devais-je faire à présent ? N'était-ce pas là l'occasion que j'appréhendais tant ? Le destin me donnait-il une seconde chance ou n'était-ce seulement qu'une dure épreuve dans la vie d'un être humain ? J'avais deux choix : m'apitoyer sur mon sort ou bien confronter la peur de recommencer ma vie. À 32 ans. L'incertitude et la frustration de me voir ainsi contraint à quitter mon emploi me plongèrent dans une angoisse profonde. Étais-je trop vieux pour recommencer ?

Hé bien non ! Je suis présentement aux études et j'ai ciblé pour une orientation professionnelle stimulante qui m'apportera une multitude d'opportunités de poursuivre jusqu'à l'université. J'obtiens d'excellents résultats scolaires, supérieurs à ce que je croyais malgré

des problèmes de concentration. Je me sens renaître et capable d'affronter cet univers dont j'ai tant rêvé. Dois-je en vouloir à la vie de cette transition qui me fut imposée, ou bien simplement admettre avec humilité que les choix effectués dans le passé ne faisaient que justifier le fait que j'étais peut-être trop jeune... ?

*Jimmy Poulin, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Diane Pouliot, CEA Saint-Prospier*

20. La malédiction du prince

Par une journée ensoleillée, dans une vallée lointaine au pays de Kamas, un peuple s'affairait aux préparatifs de départ, vers l'énorme château de pierres, où l'une de ses filles devait être choisie pour se marier avec le fils du roi Drakmar le cruel.

Les hommes chargèrent les victuailles et les présents pour le souverain et le prince Dariel. Les femmes plus âgées préparèrent chacune de leurs filles pour qu'elles soient les plus belles de toutes pour l'heureux événement. Quand vint le soir, ils firent un feu, mangèrent, burent et dansèrent. Au matin, les pères aidèrent leurs filles à s'asseoir dans les caravanes, tous avec le sourire en voyant ces jeunes dames habillées de magnifiques robes de satin parsemées de couleurs attrayantes et fabriquées dans les meilleures étoffes du pays.

Enfin, après deux jours de route, ils arrivèrent au château. L'énorme pont-levis s'abaissa pour laisser entrer les gens dans la cour, il y avait dompteurs, charmeurs, compteurs, musiciens et troubadours. La joie régnait parmi les individus, le roi Drakmar apparut au balcon du palais. Le souverain, d'un air maussade, invita les personnes à sa table. Ils discutèrent longuement, après un bon repas, des décisions du royaume et du mariage.

Au même moment dans les appartements du prince, dans un instant de mécontentement au sujet de son union, le prince donna un

violent coup de poing sur le vase vieux de quatre-vingts ans qui était placé sur l'un des piliers de sa chambre et qui se brisa en millier d'éclats. Les domestiques ayant peur pour le descendant du roi, ils appelèrent sa nourrice pour qu'elle puisse le calmer. Quand elle arriva, il était dans tous ses états, sa crise empirait chaque seconde. Ne pouvant plus attendre, elle l'agrippa solidement en lui disant des paroles réconfortantes comme le ferait une mère. Dariel, ne voulant pas blesser celle qui l'avait élevé et aimé comme un fils, se calma.

– Dis-moi jeune prince, pourquoi es-tu ainsi ? lui dit la nourrice.

– C'est mon père, il veut que je me marie avec une femme que je n'aime pas ! lui répond Dariel.

– Et c'est pour ça que tu étais dans tous tes états. Allez, habille-toi, tu sais comment ton père n'aime pas les retards et, qui sait, peut-être en aimeras-tu une.

Le prince fit ce que sa nourrice lui dit et il s'habilla avec un air songeur. En arrivant au banquet, il s'assit. Le roi fixa son enfant d'un regard froid, comme s'il savait ce qui s'était passé dans ses appartements. L'heure venue, le roi se leva sur un signe de sa main, les gens se turent et il fit entrer les dames dans la grande salle. Tous les regards se sont fixés sur Dariel. Ne sachant plus trop quoi faire, il se rendit vers les femmes et regarda avec la plus grande attention.

L'une d'elles l'intrigua, elle avait des mains magnifiques, mais elles n'étaient pas frêles. Sous son apparence de princesse se cachait une personne forte car, dans son pays, la famille royale ne possédait pas de château, mais habitait une grande chaumière comme les habitants et travaillait comme tous les autres villageois.

– Dis-moi belle dame, quel est ton nom ? lui demanda Dariel.

– Je me nomme Lina ! Dites-moi pourquoi me choisir et pas une autre ?

– Il se dégage quelque chose de mystérieux de vous et je ne peux l’expliquer.

Au même moment, les deux grandes portes de la salle s’ouvrirent et se fracassèrent contre les murs, et un vent glacial envahit toute la pièce, les invités regardèrent vers l’entrée avec un air inquiet. En un instant, un inconnu apparut de nulle part, le regard maléfique et habillé d’une simple armure de cuir sombre, son visage caché sous un capuchon. Drakmar se leva et dit : « Encerclez-le ! » Au même moment, on entendit le bruit des armures, une fois encerclé, ils pointèrent leurs lances sur l’inconnu. L’homme vêtu de noir se mit à ricaner et dit :

– Pauvres humains, pensez-vous vraiment m’arrêter avec ces quelques soldats ha ! ha ! ha ! Vous, pitoyable roi, il y a plusieurs années, mon maître vous avait puni de votre insolence et aujourd’hui, il veut votre réponse. Vous soumettez-vous dit l’étranger ?

– Tu diras à ton maître que je ne me soumettrai jamais à sa volonté ! Gardes, tuez cet impudent dit Drakmar ?

Le premier soldat attaqua avec force, mais fut projeté un instant contre le pilier près de la grande porte, puis un deuxième, et un troisième. Tous furent battus en quelques secondes. Au moment où il voulut fondre sur le roi, Dariel se mit sur son chemin. Atteint d’un coup puissant l’inconnu se plia en deux. Il commença à rire et le prince, son orgueil étant blessé par ces rires blessants, lui donna un solide coup de pied et il fut projeté violemment contre un mur qui se fissura. Les invités, ayant l’air surpris devant cet exploit, le regardèrent avec crainte, car il était dans une colère noire. Dans un moment d’inattention, l’homme le prit par le cou et le souleva de terre, serrant de plus en plus, et lui dit (un sourire aux lèvres) :

– Tu demanderas à ton père pourquoi tu ne peux sortir du château et ce qui s’est passé il y a plusieurs années dans ce petit village nommé Vrek. Vous, roi, je reviendrai, soyez-en sûr, ha ! ha ! ha !

Il disparut et le prince tomba sur le sol, se releva en tenant sa gorge. Il se tourna vers son père avec le visage intrigué : « Pourquoi cet homme m'a dit tout cela ? » Le roi le regarda et lui fit signe plus tard. Dariel écouta et retourna à ses appartements. En arrivant, sachant ce qui s'était produit quelques minutes avant, la nourrice le prit dans ses bras, le réconfortant pour calmer les derniers brins de colère qui existaient encore. Dariel la réconforta en disant qu'il allait bien. Au même moment, son père entra dans la chambre.

– Il est temps que tu saches mon fils, quand tu avais dix ans, tu es parti avec quatre soldats vers le village Vrek pour des raisons diplomatiques. J'ai eu la visite de son maître ce jour-là et j'ai refusé de me plier à ses demandes. Pour me punir, il t'a jeté un sort. Chaque fois que tu ressens une émotion trop forte, tu perds le contrôle. Cette journée-là, tu as tout détruit ce village en quelques secondes. Pourquoi ? Je ne le sais pas. Ce jour-là, tu as perdu la mémoire. Je ne t'ai jamais rien dit pour te protéger ! dit le roi.

– Alors, c'est pour cela que j'étais enfermé au château et que je ne pouvais sortir de l'enceinte du palais ! dit le prince.

– Oui, c'est ça et j'ai pris la responsabilité de la destruction de Vrek !

Alors, Dariel prit la décision de partir pour trouver comment annuler ce sort pour son bien et celui des autres. Le roi ne chercha pas à le faire changer d'avis. Il prépara vivres et eau, prit des habits chauds et des couvertures. Dariel sortit dans la cour du château, fit ses adieux et partit vers le nord en sachant que son père le regardait partir du grand balcon.

À suivre...

Patrick Richer, Présecondaire
Enseignante : Marie-Anna Charbonneau, Centre Christ-Roi

21. La lutte d'une petite fille

L'histoire que je vous raconte, c'est mon histoire, celle de Lynn, une petite fille vivant à Schefferville dans le nord du Nouveau-Québec et née en avril 1964. En premier lieu, c'était une naissance normale. Personne ne se serait douté que mon existence allait changer après quelques mois de vie et que la maladie allait prendre le dessus. Pourquoi j'étais malade ? Qu'est-ce que j'avais ? Que de questions pour une enfant de huit ans ! Seul un médecin compétent pourrait me répondre. Ce n'était pas facile de me soigner, car mon bilan de santé n'avait pas encore été complété.

Après quelques mois de vie heureuse, les complications commencèrent. Je n'avais pas de selles normales, du moins comme celles de la plupart des bébés. Les cris et les pleurs ont commencé aussi bien le jour que la nuit. Ma mère alla consulter le médecin à l'hôpital et il lui répondit qu'elle ne savait pas s'occuper de sa fille. Pourtant, elle en avait deux autres plus vieux ; un petit garçon de quatre ans et une petite fille de onze mois et vingt et un jour, et elle n'avait aucun problème avec eux. J'ai passé mon enfance dans les hôpitaux et même quand on allait en vacances, je devais souvent me rendre à l'hôpital de la région. Un jour, à l'hôpital de Schefferville, nous avons changé de médecin. Ce nouveau docteur, le docteur Bois, après quelque temps, commença à s'interroger et, surtout, à s'inquiéter. Il trouva cela anormal que je passe autant de temps dans les hôpitaux. Il a donc décidé de m'envoyer à l'hôpital Sainte-Justine à Montréal, en septembre 1972. Pour une enfant du Nord, âgée de huit ans, Montréal était très loin. De plus, apercevoir en arrivant cette grande ville ne pouvait que me surprendre et me la faire comparer avec la mienne beaucoup plus petite. Quand je suis arrivée à Sainte-Justine, le docteur Blanchard me fit passer une série de tests et d'examen. Les résultats n'étaient pas très concluants. Il me donna un mois à vivre, ce qui fit réagir aussitôt ma mère.

Par la suite, le docteur Blanchard décida de faire une intervention chirurgicale qui n'avait jamais été pratiquée sur une enfant de mon âge. Ma mère accepta l'opération, car les chances étaient

bonnes et s'il ne faisait rien, je pouvais mourir empoisonnée, car mon intestin avait atteint son élasticité maximum et pouvait éclater. Par la suite, l'opération se passa très bien et seul le temps allait dire si cela serait une réussite. Cela consistait à faire une colostomie temporaire qui était un moyen de contourner ou couper la section malade de l'intestin afin de lui permettre de se reposer et de guérir. Lors de cette procédure, les médecins pratiquèrent une ouverture à la surface de l'abdomen appelée « stomie ». Je dois certainement vous dire que ce n'était pas évident pour une jeune enfant de cet âge.

Après quelques mois à Montréal, Noëlla, ma mère, dut repartir, car elle avait deux autres enfants à la maison qui avaient besoin de leur maman eux aussi. Elle retourna donc à Schefferville un mois avant le temps des fêtes. Quant à moi, je passai Noël à l'hôpital avec les autres enfants qui n'avaient pas pu sortir. Également, il y avait les infirmières et les infirmiers qui prenaient toujours leur travail vraiment à cœur ainsi que les bénévoles. Ces gens-là étaient vraiment importants pour nous qui venions de villes éloignées. Il va sans dire que nous nous ennuyions beaucoup. Le lendemain de Noël, ma tante est venue me chercher pour m'amener chez elle à Tracy où je passai deux jours. Ensuite, elle me ramena à l'hôpital. Une surprise m'attendait : quelques jours avant la nouvelle année, l'infirmière en chef m'a annoncé que je serais chez moi pour le jour de l'An. Je devais préparer mes bagages et j'en avais vraiment beaucoup. Les infirmières et les bénévoles avaient apporté beaucoup de cadeaux. Elles m'avaient même donné des bouteilles de ketchup pour cacher le goût de la nourriture que je n'aimais pas la plupart du temps. Au moment de partir, les infirmières me montrèrent à faire les pansements sur ma colostomie et me rassurèrent sur mon état de santé.

Par la suite, je passai de bons moments avec ma famille que je n'avais pas vue depuis le mois de septembre et ma mère depuis un mois. J'ai dû malheureusement retourner à l'hôpital pour une autre période de deux à trois mois pour faire enlever ma colostomie et ce fut difficile. Le départ de Schefferville fut également compliqué, mais l'arrivée à l'hôpital a été plus facile que prévu, car j'étais dans une chambre avec trois jeunes filles provenant de villes différentes. Leurs parents m'avaient adoptée étant donné que je n'avais pas les miens

près de moi. Quand ils apportaient des présents à leur fille, je recevais les mêmes. C'était formidable et cela m'aidait à passer au travers.

En septembre 1972, j'étais hospitalisée à l'hôpital Sainte-Justine pour une anomalie congénitale. Je passai donc six mois à Montréal pour des opérations diverses. Ce combat pour ma vie aura été la leçon qu'une enfant de huit ans n'aurait jamais imaginé recevoir. C'est bien des années plus tard que l'on s'en rend compte. Maintenant, j'apprécie ce que la vie m'offre. Quand j'entends dire que quelqu'un se décourage facilement ou peut avoir quelques idées noires, cela me rend folle de rage. Il y a tant de joies et de bonheur à découvrir tout au long d'une vie et même si l'on doit se battre pour y arriver, n'est-ce pas plus valorisant ? Voilà toute l'histoire d'une petite combattante.

Lynn Robitaille, *Alphabétisation*
Enseignante : Janine Gagnon, *Mitis/Neigette*

22. C'est sans cinquante maux

Il marchait droit devant, s'en allant tout flandrin. Il ne regardait pas demain et ne voyait pas hier. Il était flagada et semblait flapi. Pourtant, munificent, il ne suffisait pas de donner pour recevoir. Il s'arrêta sur son chemin pour regarder le paysage. Le pays s'agenouilla devant ses yeux et son regard se perdit...

Il y a plus de sept cent cinquante mots qui dévalent la pente. C'est sans attente, ni fardeau que je remonte la pente. Pourquoi devrais-je me taire et ne pas être ce que je veux être ? Le respect sur cette terre se fait paraître dans ma tête. Je n'ai peut-être pas d'expérience, mais j'ai conscience que la confiance se fait chercher plus que l'on ne pense. Une chance que j'ai mon crayon, ma petite science et mon salon parce que la patience, je la trouve trop lente dans l'attente. Si tu peux m'entendre, je veux atteindre les attentifs parce que je suis attisé et il faut que je m'attendrisse. Il faut que je sois

compréhensif pour décrire ce que je vois quand je suis pensif. Si je suis passif, c'est donc que je veux la paix dans le monde, mais mon seul vœu serait d'avoir la paix dans mon monde. Venez me rejoindre, je ne porte pas le moindre jugement. Il n'y a personne que je pointe, viens-t-en voir si je mens ! Si tu ne l'as pas oublié, je suis « sans préjugé », mais tu ne sembles pas être capable de te le rappeler, alors je vais te le remémorer...

J'étais assis dans l'oubli, assoupi et tout petit. Je me suis regardé dans le miroir parce que je voulais savoir. Je me suis fait casser, émietter et piétiner. On ne m'a pas ménagé, donc je me suis défendu. Personne ne m'a cru quant à ce que j'avais vu, c'était bien loin de « l'évolution » de nos rues. Je me suis élevé au-dessus pour regarder la vie trop crue. J'ai voulu voir où j'étais rendu et non pas vous passer dessus. Je veux tout sauf être déçu. J'ai viré la page et visé ma rage pour crier plus grave. C'est grâce à quoi si je suis là ? C'est grâce à moi si je suis ... encore là ! C'était infaisable de vivre l'effroi, le froid... et puis, même si parfois je regardais un peu bas, je crois que la croix dans mon cou est un de mes choix pour au cas où...

Tout ça peut ne rien vouloir dire, car le pire est que le pouvoir ne peut en rien t'appartenir. Même si je respire, je ne peux pas prévoir ou prédire ce qui se passera ce soir. Je peux quand même prévenir et en venir à me dire : je suis sûr qu'il fera noir. Je l'ai vu dans le miroir. J'ai regretté des soirées à fêter et à boire, pourtant même le temps ne m'en apporte pas autant. Ces instants que je vivais, j'en profitais pleinement, car j'étais dans le moment présent. Je vous fais un présent en présentant mon âme et si pour vous ceci est un drame, n'attendez pas que je sorte une lame. Cessez toutes ces larmes et doutes ! Je ne veux plus de larves, je veux des gens qui avec moi, lavent l'immonde. C'est immoral le mental. J'en arrache à penser au passé dépensé, mais arrêtez de penser que vous pouvez me déraciner. Je me suis dépassé et je suis maintenant sûr de quelque chose, la vie n'est pas rose et j'ai envie d'écrire des proses avec mon avis même si elle englobe trop de choses. Je n'ai pas toujours quelque chose à dire, mais j'ai toujours quelque chose pour rire. Dans l'humour, j'aime les délires qui prouvent tout à dédire certains dires. Direct là, je peux écrire un mémo avec mes maux dans mes mots,

mais l'enfer n'est pas de mes affaires. À l'envers d'une page, je tire des contextes, peut-être un petit peu complexes dans des textes, mais il ne faut surtout pas me croire ! Les réflexes dans ma tête sont des reflets de concepts vers ma gloire.

Souriant sans raison, sous le vent des saisons, seulement sa raison, il fut conscient, mais surtout bien souriant ! Oubliant tout le temps de cet instant présent, il se gratta la tête un moment avant de suivre le vent. Il savait de toute façon que rester là n'était pas la solution et que dépenser autant de son présent le ferait dépasser le bon moment en y étant trop intensément avec les questionnements. Encore souriant, suivant le Soleil levant, il se leva et reprit sa route...

SarkaS

*Sébastien Bélanger, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Julie Bergeron, Centre Le Retour (St-Félicien)*

23. Le souvenir de ma mère en 756 mots

Je suis né en 1939 sur une ferme appartenant à mon grand-père maternel. Ma mère se surpassa afin d'assurer ma subsistance, mon éducation et mon bonheur.

Avec des moyens réduits, Joséphine Alexandre a beaucoup travaillé, assuré l'équilibre psychologique des siens et se dévoua comme aidante naturelle pour ses parents, tous deux décédés à un âge vénérable.

Grâce à ma mère qui possédait un diplôme d'enseignante, dès la rentrée scolaire, nous, les enfants, avons déjà sommairement appris à écrire et compter en plus de savoir lire, de sorte que l'adaptation dans ce milieu nouveau nous était facilitée.

Les fêtes de Noël, de Pâques, ainsi que les anniversaires de naissance de chacun revêtaient une atmosphère de plaisir et de gaieté

qu'il est impossible d'oublier. L'odeur du sapin naturel, la crèche style ancien, les cadeaux-surprises de même que les réveillons incomparables me sont encore aujourd'hui source de joie et de sentiments merveilleux. Arrivés à la maison après la messe de minuit, ma mère nous répétait cinq ou six fois : « Joyeux Noël ! Joyeux Noël ! Joyeux Noël ! » et ça m'énervait. Dire que maintenant je m'ennuie tellement de ne plus entendre cette douceur.

Annuellement, à mon anniversaire, le 15 juillet, le gros coq, roi de la basse-cour, était sacrifié et c'était une grande fête. Les promenades et pique-niques dans l'érablière ou aux confins des boisés de la ferme restent également inoubliables. Ma mère nous initiait à toutes sortes de découvertes. Les écureuils : « Tu peux dire que tu l'as vu de tes yeux vu celui-là », les grenouilles, les nids d'oiseaux, les insectes, les papillons, les champignons, les fleurs, les plantes, les arbres, tout était beau avec ma mère. Elle nous apprenait à tout apprécier, même les « tabarouettes » de maringouins qui n'avaient, semble-t-il, qu'un seul petit inconvénient, celui de nous piquer sans aucune méchanceté, pendant deux ou trois secondes. On dansait en se tenant par la main autour des gros arbres et quand on en trouvait un plus gros, on recommençait en chantant : Sur le pont d'Avignon.

Femme pratique et efficace, ma mère n'en avait pas moins, sans excès, un côté féministe qu'elle défendait par l'exemple. À la regarder agir, on ne pouvait qu'admirer et acquiescer à l'idée que la femme était tout au moins égale à l'homme, sinon supérieure.

Ayant, un jour, dans mon adolescence, commencé à lui parler des belles actrices d'Hollywood, de Jayne Mansfield et compagnie, elle me surprit en me racontant des histoires sur Greta Garbo, Lucrece Borgia, Joséphine Bonaparte, la reine Victoria et sur d'autres femmes célèbres. J'en revenais tout simplement pas.

Ma mère étant agricultrice avant tout, l'amour, le respect et le bien-être des animaux lui importaient beaucoup, ce qui explique facilement mes études à la Faculté de médecine vétérinaire et mes réussites dans cette profession.

Les valeurs humaines de ma mère passaient par l'éducation, l'instruction et une paisible stabilité familiale. Je crois aussi que ma mère et ses parents étaient reconnus comme étant des paroissiens exemplaires et engagés. Elle était fière d'avoir vu ses quatre enfants réussir des études supérieures, ce qui était un des buts de sa vie.

Sur les questions existentielles, ma mère disait qu'il valait mieux ne pas s'en faire et que le futur serait aussi plaisant que le présent. D'une vie positive et agréable, il ne pouvait que ressortir et advenir du bon.

Plus je reviens sur mon passé, plus je réalise que ma mère a tout fait pour me voir réussir, parfois presque malgré moi. Sans ses encouragements répétés, son support financier et son soutien moral, je ne serais pas parvenu à me réaliser comme je pense l'avoir fait.

Ma mère louait mes efforts, même si souvent ils étaient négligeables. De gros reproches et des menaces, elle ne m'en a pratiquement jamais faits, elle s'y prenait autrement, par le dialogue dans la douceur, avec parfois un grain de fermeté pour être certaine d'avoir été comprise. J'en suis venu à reconnaître que le désir de ma mère de me rendre heureux et considéré dans la société était sans limites.

Les trop rares fois où à la suite de mes études je l'ai visitée, ma mère me recevait avec beaucoup d'enthousiasme. À ma demande, elle me jouait du Schubert et nous discussions littérature. Elle écoutait volontiers mes bavardages et se montrait indulgente devant mes extravagances. Elle parlait peu, observait, pensait beaucoup et savait comment aimer.

Ma mère étant décédée et ma vie avancée, je pense de plus en plus à elle et espère qu'au moment de ma mort elle sera présente pour me recevoir, encore une fois.

*Raymond Dufour, Intégration sociale
Enseignante : Suzanne Blouin, Centre Louis-Joliet*

24. Une famille en cadeau

Je m'appelle Simon Gabriel. Je suis d'origine montagnaise de Sept-Îles. Quand j'avais huit ans, j'avais une vie très difficile. J'ai fait dix familles d'accueil, je n'étais pas capable de parler. Je suis un enfant qui était dans la misère à cause de ma mère qui n'était pas capable de s'occuper de moi. Après ça, ils m'ont trouvé une famille adoptive. Quand je suis arrivé chez mon père, je ne le connaissais pas au début, mais j'étais très chanceux d'être adopté par lui. À huit ans, je ne parlais pas beaucoup. Il m'a envoyé en orthophonie et c'est comme ça que j'ai appris à parler. Mon père a adopté mes autres frères aussi. Je suis le plus vieux d'une famille de six garçons. J'ai un frère qui vient du Mexique, deux viennent d'Haïti, un du Vietnam et le dernier du Guatemala. Nous avons fait beaucoup de voyages dans le sud avec toute ma famille. Je suis très chanceux de pouvoir voyager comme ça, ce ne sont pas tous les parents qui peuvent faire ça avec leurs enfants. Je suis allé voir des parties de hockey à Montréal, au Centre Bell, avec mes frères et mon père. Mon père est très courageux de nous avoir adoptés et de nous avoir donné une famille. J'ai déjà eu plusieurs emplois. Je suis retourné aux études depuis deux ans pour avoir une meilleure « job » plus tard. J'aime travailler en équipe avec les autres étudiants de la classe. Je me suis amélioré en lecture. J'aime apprendre plein de choses et faire des activités avec le groupe et les professeurs. Je participe beaucoup dans la classe en rendant service aux autres. Aujourd'hui, j'ai trente et un ans et je vis en appartement tout seul, je suis célibataire. Je vais avoir une maison bientôt et je vais être plus autonome. Je veux finir mon année et puis aller au secondaire.

*Simon-Gabriel Spénard, Alphabétisation
Enseignante : Michèle Reid, Centre A.W. Gagné*

25. Qui suis-je ?

Je suis l'être qui, un jour, eut une peur bleue, une peur comparable à celle d'un soldat pris entre les feux croisés de l'ennemi, qui lentement l'entoure pour pouvoir mieux le cibler. Je suis celui qui, à la suite de cette angoisse, a tout abandonné pour tenter de sauter des étapes qui lui semblaient insurmontables, celui, croyant aller plus vite que son temps, qui courait à pas de nain pendant que la société avançait à pas de géant.

Toujours sans le savoir, je fus l'Être humain qui crut avoir triomphé, mais qui ne savait pas que cette frayeur, qu'il avait fui par le passé, allait le suivre jusqu'à ce qu'il l'ait affrontée.

Une crainte qui, malgré les avertissements de tous, m'a fait tout lâcher et m'a donné envie de me laisser aller au gré du vent, en espérant m'accrocher à un avenir meilleur !

Je suis la personne qui s'est suspendue à plus d'un arbre en espérant y trouver la gloire qui m'apporterait le bonheur, qui m'apporterait loin de l'épouvante que je croyais inutile d'affronter.

Et chaque fois, épuisé par l'évolution d'une société qui change plus rapidement que la technologie, mes arbres d'illusions furent coupés, un à un, pour finalement m'éveiller à la réalité.

Je suis l'individu qui ne voulait pas admettre qu'il fallait confronter cette terreur qui en a déjà fait capituler plus d'un avant moi. Je suis le mortel qui, malgré sa grande certitude, a combattu à l'opposé du champ de bataille. Je suis le déserteur qui avait cru s'enfuir vers une contrée plus verte et avoir un bon travail, un toit, des enfants et de l'amour.

Le rêveur homo sapiens que j'étais désirait avoir plus, mais ne faisait que désirer en rêvant. J'étais celui qui voulait, mais qui ne pouvait pas admettre qu'il ait tort. Une créature, oui je me sentais comme une créature face à une planète remplie de cultures différentes et de grands savoirs qui m'étaient totalement inconnus.

Cette pensée me fit peur et je me retrouvai dans la position où, pour la première fois, j'avais déposé les armes, où le soldat était pris entre deux feux ennemis, mais cette fois en y ajoutant des mitrailleuses, des gémissements d'obus qui allaient s'écraser et qui, en un instant, allaient exploser à quelques mètres de lui.

Tout à coup, le soldat en mauvaise position que j'étais se mit à réanalyser toute sa vie et se souvint d'une phrase ou d'une expression qu'il avait souvent entendue dans son passé : « Il faut être un homme, un vrai pour admettre qu'on a eu tort. »

À la suite de toutes ces remises en question, je décidai de me lever pour aller au combat, au front, vers l'inconnu où je n'avais pas encore osé une action. Je devins l'être, l'Être humain qui, par le simple fait de se lever pour aller attaquer ses peurs qui l'attendaient depuis déjà trop longtemps, devint enfin un homme saisissant qu'il n'est jamais trop tard pour comprendre, apprendre et admettre.

Un homme qui, avec sa nouvelle sagesse, ne désirait qu'une chose dans son esprit rempli d'espoir et de réussite : lutter contre toutes ses craintes, les anéantir toutes pour pouvoir enfin avoir droit à la victoire qui lui permettrait de mériter son petit bonheur, un travail, un toit, des enfants et de l'amour. J'avais repris le volant de mon voilier et par les voiles, pris le contrôle du vent.

Maintenant, je suis un homme qui essaie de ne pas s'acharner sur les erreurs du passé et qui tente de les utiliser pour se construire un lendemain rempli de succès et de joie.

Depuis, je suis l'Être humain qui se lève chaque jour pour livrer son propre combat, qui a pris goût à cette guerre, qui ne fait aucun mort, aucun blessé. Car rendu au front, je fus celui qui constata qu'il n'y avait rien à craindre sur ce champ de bataille. Autrefois, j'avais regardé cette frayeur avec les yeux d'un jeune homme, d'un puceau de la vie qui avait vu une montagne insurmontable, n'étant en fait rien de plus que les dunes de la vie.

Toutes les terreurs qui nous donnent envie de fuir pour ne pas vivre l'échec ne sont que des notes d'expérience de la vie que l'on ajoute à notre propre mélodie. Je suis l'homme qui a récemment découvert que le lotus était l'une des plus belles fleurs au monde, qu'elle pousse dans la boue et que, plus la boue est épaisse et visqueuse, plus le chef-d'œuvre qui en sortira sera prodigieux.

Je suis l'homme qui est fier de s'être éveillé à la réalité, qui a un toit, des enfants, une femme et, depuis quelques mois, un avenir rempli de succès...

Je suis étudiant dans un centre pour « adultes ! »

*Réjean Sauvé, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaire
Enseignant : François Choquette, Centre des Maskoutains*

26. Chutant libre

Le ciel était bleu au-dessus de la prairie ce jour-là. Tous mes sens étaient à un sommet de stimulation. J'avais mis ma combinaison de vol, puis mon harnais. Nous approchions du Cessna qui nous attendait.

En arrivant, l'instructeur avait fait l'inspection de nos boucles, nos courroies et nos épingles, puis, particulièrement pour moi, mon extracteur. Ce saut serait ma première chute libre et ce serait moi-même qui devrais lancer ce petit parachute. Jusqu'à maintenant, c'était l'instructeur qui avait fait l'ouverture de mon parachute quand j'avais sauté de trois mille pieds.

Ce jour-là, nous allions grimper à cinq mille pieds et je voleais librement pendant cinq longues secondes. Mes six premiers sauts accomplis, j'avais pratiqué les sorties de l'avion en sautant d'une table de pique-nique, appris à atterrir sans me casser la cheville ou pire encore. Je savais l'importance de la stabilité de mon corps dans

l'air quand le parachute ouvre, les points de sécurité au cas où le parachute principal n'ouvrirait pas, ainsi que les étapes pour ouvrir le parachute de secours. On ne pense jamais en avoir besoin.

J'étais toute fière, car ma grande sœur était venue de Calgary pour me regarder.

Tout à coup, le moteur du Cessna a démarré, j'avais le cœur battant au rythme des ailes du colibri comme toujours avant le décollage. Puisque je serais la dernière à sortir, c'est moi qui suis entrée la première. Les trois autres étudiants sauteraient à trois mille pieds. Nous avançons tous sur nos genoux au plus proche de l'avant de l'avion pour faciliter le décollage. Le petit avion rugissait bruyamment. Il avançait sur la piste. Le blé dans le champ passait de plus en plus vite jusqu'à ce que, tout à coup, nous soyons aéroportés. Une fois que nous étions à une hauteur de cinq cents pieds, le pilote nous a donné le signal et nous nous sommes placés aussi confortablement que nous le pouvions.

Pendant qu'on monte en altitude, on visualise ce qu'on fera au moment où on sautera, vu qu'on a juste quelques secondes pour réussir tant de mouvements.

Le Cessna est passé trois fois au-dessus de la zone de chute, puis il restait seulement le pilote, l'instructeur et moi à grimper à cinq mille pieds. Ça serait donc à mon tour de me lancer. Mon cœur battait fort. La porte s'ouvrit. Le vent rugit à travers la carlingue. J'approchai de la porte. Je me plaçai en position sur la marche sous l'aile. Le vent de l'hélice me frappa fortement.

Je regardai l'instructeur dans les yeux. Il cria : « Prêt ! Fixe ! Vas-y ! » Je lâchai l'avion ! Je me mis dans la position stable d'un arc et je commençai le compte : « Arc mille ! Deux mille ! Trois mille ! Lance mille ! Arc mille ! Vérifie mille ! » Je me mis raide pour l'ouverture... Rien !

J'ai continué à tomber en chute libre !

Ça m'a pris une fraction de seconde pour réaliser qu'il fallait agir. J'ai vérifié encore ce qui se passait sur mon dos. Tous les points de sécurité défilèrent dans ma tête. J'étais étonnamment calme. Je n'avais que l'extracteur qui traînait en arrière. La prochaine étape serait de tirer le manche de secours. Il faut entrer les deux mains en même temps pour garder la stabilité. Mes pensées étaient très claires. Je pliai mes bras. Je saisis le manche. Juste sur le point de le tirer, je voyais du coin de mon œil le moindre mouvement...

PAF ! CRAC !

Mon parachute principal a ouvert ! Grâce à ma bonne vision périphérique, je n'avais pas deux parachutes ouverts. Cela aurait été grave ! J'avais le manche de secours toujours dans ma main. Je l'ai resserré et j'ai déclenché mes freins.

Tout ce que je pouvais entendre à ce moment-là était mes fortes respirations, puis le battement réconfortant de la toile du parachute.

Soudain, je suis devenue consciente de la proximité de la terre. J'ai entendu le monde en bas applaudir, j'ai cherché la cible et j'ai eu juste assez de temps pour m'aligner et atterrir face au vent.

Ma sœur accourut vers moi en pleurant et en riant en même temps. Elle m'embrassa fortement en déchargeant toute son inquiétude. Moi, j'avais été calme et sereine, mais ceux qui m'ont regardée de la planète ont eu peur que je meure.

*T. Lee Wright, Francisation
Enseignante : Denise Grenier, CEA Pavillon De La Salle*

27. Ma plus belle histoire : ma deuxième naissance

Le 4 février 2002, j'ai dix-huit ans ce jour-là et on me libère du centre jeunesse après six années de détention. Bonjour la vie ! Le soleil est au rendez-vous pour réchauffer la peau de mon visage et le parfum de l'air est si doux à mes narines. J'attends ce moment depuis tellement longtemps. Je ne sais pas par où commencer. Je suis empli d'un sentiment de liberté inexprimable qui me saoule. J'ai envie d'un bon plat dans un restaurant digne de ce nom, je veux voir ma sœur, voir tous mes amis pour leur dire que je suis de retour. Je dois à tout prix fêter cette journée afin de la rendre encore plus mémorable. Je crois que je vais amorcer le tout en allant déposer mes vêtements et mes effets personnels chez ma mère qui m'a offert son hospitalité si gentiment. Je pourrai par la même occasion offrir à ma sœur de m'accompagner pour mon petit repas, si elle est présente à la maison bien sûr. Allez c'est parti !

Je me retrouve sur la route, assis dans la voiture de Pascale, ma travailleuse sociale, qui a bien voulu venir me chercher. Je vois le décor défiler sous mes yeux émerveillés. On dirait que je goûte chaque détail de cette belle nature québécoise. La neige est si blanche qu'elle m'aveugle, les sapins si verts qu'ils contrastent dans cette clarté. Mon cœur est sur le mode sensibilité maximum. Il y a tant d'émotions qui s'emparent de mon corps, de ma tête et de mon esprit. L'appréciation de la vie est la seule drogue intéressante de ce monde. Je me dois de la recommander à tout être humain.

On approche, je peux voir la maison familiale devant nous. Un sentiment de stress s'empare de moi tout à coup. Pourquoi donc ? Je crois que ça fait si longtemps, c'est comme l'inconnu pour moi... Heureusement, cet état d'esprit disparaît au moment où ma sœur court pour sauter dans mes bras. À sa réception, je n'ai déjà plus aucun souvenir de mon malaise. Il n'y a rien de mieux que l'amour de notre famille pour apaiser nos peurs. L'accolade semble durer une éternité, mais elle est si agréable. Ensuite, c'est au tour de ma mère de me démontrer sa joie causée par mon retour. Je l'embrasse en lui

promettant d'être un homme sage à l'avenir et de prendre soin d'elles avec tout le respect qu'elles méritent. C'est le minimum que je leur dois. Une fois les retrouvailles terminées, mes bagages déposés, j'entreprends d'inviter ma sœur au restaurant comme prévu. En voyant l'envie et la pointe de jalousie dans les yeux de ma mère, je l'invite aussi. Plus nous sommes de fous, plus on rit. La discussion s'oriente alors vers un débat afin de choisir un restaurant convenable pour l'occasion. Notre choix s'arrête sur un buffet chinois où nous allions lorsque moi et ma sœur étions de jeunes enfants. Le passé pourra refaire surface sous forme de souvenirs. C'est un nouveau départ pour la suite de mon aventure.

Sur le chemin, je suis impressionné cette fois par la ville qui semble avoir grandi depuis mon départ, il y a de cela six ans. Soit les bâtiments ont rapetissé ou c'est moi qui ai grandi. En réflexion, je me dis que la deuxième option semble plus plausible. À notre arrivée au restaurant, je reconnais la machine remplie de peluches à l'entrée. Je me précipite à sa rencontre pour y gagner une des figurines dans le but de l'offrir à ma sœur. Après trois essais, je réussis enfin à en retirer un ourson rose qui fera parfaitement l'affaire. À ce moment, ma sœur se dirige vers moi comme si elle avait deviné que ce petit trésor était pour elle. Elle me connaît encore très bien après toutes ces années de séparation ! Je lui remets donc le présent en me dirigeant vers une table que la serveuse nous a désignée. En enlevant mon manteau, je demande à la serveuse de nous apporter trois Shirley Temple. Cette boisson tant appréciée au cours de mon enfance. Ensuite, je pars à la conquête des cuves de nourriture auxquelles j'ai rêvé si souvent durant mes six années d'incarcération. Il y a des nouveautés que je n'avais jamais vues ; par contre, ce qui attire le plus mon attention, ce sont les moules à la sauce tomate qui me font toujours autant saliver.

Je m'en sers une grande assiette en guise d'entrée. Quel beau et succulent début ! Durant le repas, entre les nombreux services je dois le dire, je discute avec ma famille des expériences, bonnes et mauvaises, que j'ai vécues durant ma détention au centre jeunesse. Parfois, ce sont des rires aigus qui s'échappent de la bouche de ma sœur, parfois ce sont des larmes qui coulent sur les joues de ma mère,

cependant rien n'est assez triste pour gâcher ce beau moment. À la fin du repas, je vois ma mère glisser sa main dans sa sacoche pour en retirer son porte-monnaie. Ce que je lui interdis doucement de faire en lui disant que c'est moi l'homme de la famille maintenant et qu'il me fera plus que plaisir de régler la note, aujourd'hui comme pour le reste de ses jours. Je glisse quelques billets dans le calepin de facture tout en finissant mon Shirley Temple.

En sortant, j'ai plus de chance avec la machine en gagnant la peluche du premier coup. Un petit koala gris et très doux. Celui-ci sera pour ma belle petite maman que j'aime tant. En plus, il se trouve que c'est son animal favori.

Voilà comment se déroula mon retour au foyer familial. Pour ce qui est de la rencontre de mes anciens amis, c'est une autre histoire. Quoi qu'il en soit : le passé fut difficile, mais l'avenir me réserve ses plus belles histoires.

*Steve Grenier Bourgeois, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignant : Pascal Leboeuf, Centre St-Michel*

28. Notre maison

Notre maison est si haute que le ciel est son plafond. Nous avons de petites fenêtres qui sont les étoiles des cieux. Elle est aussi vaste que la terre, du dessus jusqu'au dessous. Notre table est la table du pain béni, nos lits sont des nuages de dentelle, nos planchers sont feutrés, nos murs sont de velours. Nous sommes bercés par les vagues des grands océans. Notre cour est immense ; ce sont les verts pâturages, les blés d'or agités par le vent, les fleurs des champs, je me sens transportée. Les arbres des forêts lèvent leurs bras au ciel nous donnant ainsi un peu de fraîcheur.

Nous entendons le plus beau de tous les concerts : les oiseaux du ciel viennent se poser sur nos pommiers en fleurs et chantent pour nous ; la nature se fait belle pour nous deux. Nous montons dans les cimes des arbres et, de là-haut, nous apercevons nos amis du monde entier. Nos cœurs battent à l'unisson et tous, par l'écho, nous entendent chanter et prier. Nous avons la foi, l'amour, l'espérance, la charité. Notre amour ne se divise pas, il se multiplie. Nos bras sont toujours ouverts, nous vous invitons tous à chanter l'amour. Notre foyer est réchauffé par la chaleur de notre amour, éclairé par le soleil qui illumine nos jours.

La lune se lève spécialement pour nous, elle nous regarde à travers les branches, éclaire nos nuits de doute ainsi que nos nuits blanches et tout s'envole à tire d'ailes loin de nous dans la nuit noire. Les portes de notre maison ne sont jamais fermées. Les portes de notre cœur sont si grandes ouvertes ; elles sont à la dimension du monde dans le cœur de notre maison. Il y a de l'espace pour tout le monde, peu importe la couleur de leur peau : les gens heureux, les malheureux, les malades, les mal-aimés, les épuisés, ceux qui travaillent trop, et ceux qui se cherchent. Venez tous dans notre maison, il y a de l'amour, du pardon, de la tendresse, de l'écoute. Venez à nous et nous trouverons ensemble la route du bonheur.

Notre maison si grande, si haute, n'est pas parfaite. Sans cesse, il faut en prendre soin, ne rien tenir pour acquis. Plusieurs événements peuvent nous surprendre à tout moment : une tempête venue du large, une maladie grave, une peine intérieure, la perte d'un être cher. Chaque jour, il faut la solidifier, faire le ménage, agrandir, réparer, arroser, enlever les mauvaises herbes, semer le bon grain.

En fermant mes yeux, mon cœur danse dans le vent. Mon cœur bat d'espérance en espérance. Le vent fait balancer les blés d'or et nous apporte l'odeur des fleurs des champs. Notre maison si grande et si haute est envahie par la brise légère, la pluie caresse mes cheveux. Une colombe nous apporte la paix du monde. Elle se pose près de notre rosier en fleurs, sans peur des épines. Elle se pose dans l'espérance, près de notre maison si grande et si haute qui fait chanter nos jours. Tout s'illumine en nous et autour de nous.

Il fait bon vivre dans notre maison. À la voir, tout nous attire. Cette maison si grande, si haute nous regarde avec tendresse. Ce sont ceux qui sont à l'intérieur qui font vivre cette maison et être ce qu'elle est : le monde entier. Notre maison n'est pas une prison : l'intérieur, l'extérieur, tout respire la tendresse, la douceur, la compréhension. Nous faisons chanter nos jours au chant des ruisseaux qui apportent l'eau si pure au monde entier pour que grandissent l'amour, le partage, la foi et le bonheur.

Un jour, Jésus est venu visiter ma maison, notre maison, sans nous avertir. Tout est apparu plus beau en moi, en nous et autour de nous. Il n'a pas regardé mes faiblesses, mes manquements, mes limites, mes défauts. Jésus a regardé droit dans mon cœur et il y a vu le fond de mon âme. J'ai tressailli, j'ai senti que j'étais aimée telle que j'étais : un bien-être extraordinaire m'a alors envahie. C'était si grand, si beau, si profond ta visite en moi ! Ma maison, mon âme, mon corps, c'est la douceur, une tendresse, une paix intérieure, un bonheur immense.

La certitude était présente en moi : c'était Toi ! Je donnerais le reste de ma vie pour que pareil bonheur soit renouvelé. Tu as pénétré mon âme de ton feu immense, tu habites ma maison, mon âme. Je te remercie pour la vie que tu m'as donnée, pour la joie, le bonheur de notre couple. Nous voulons être témoins que la vie de couple est paisible et que c'est un projet formidable. Ça vaut la peine de construire notre bonheur lentement. Pour y accéder, il suffit d'y croire tous les deux.

*Yvette Bélanger, Intégration sociale
Enseignante : Caroline Berger, Centre Louis-Jolliet*

29. À mon fils

Sorel-Tracy, le 2 décembre 2008

À mon fils,

Je te demande pardon... Je voudrais être une meilleure maman, mais je ne sais plus comment... Je ne sais même pas si j'ai déjà été une bonne mère d'ailleurs. Ce dont je suis certaine, c'est que parfois la vie me semble injuste ; comment une mère peut-elle aimer autant ses enfants, aussi fort, et les aimer aussi mal ?

Je donnerais n'importe quoi pour racheter mes erreurs. Je voudrais être cette maman que tu mérites ! Hélas ! Jamais on ne m'a appris à aimer, j'ai donc dû apprendre par moi-même et je crois avoir appris de travers.

Jamais je n'ai voulu te blesser et je ne te blâme pas de m'en vouloir parfois, même souvent. Je mérite les coups, même les insultes, lancés contre moi, et ce, même si mon cœur est lourdement éprouvé en ce moment. Je te demande aussi pardon, mon fils, de vouloir que tu deviennes un être bien au lieu de devenir quelqu'un de perdu comme moi, pardon de vouloir te regarder avec autant de fierté, pardon que malgré les malentendus et les disputes, tu restes tout de même l'artisan de mon bonheur. Chaque fois que je veux baisser les bras, je les relève encore plus haut à ton grand désespoir et même si je doute encore plus fort que, dans ces moments, mon amour, aussi dérangeant soit-il, redouble de force.

Mon fils, si je pouvais avoir mal à ta place, si je pouvais verser tes larmes et subir tes peines, je le ferais sans hésiter, mais la vie n'est pas ainsi. Je voudrais t'apprendre ce que je n'ai pas appris, je voudrais te donner ce que je n'ai pas eu, je voudrais t'inventer des joies qui n'existent pas, mais je suis impuissante devant ces injustices.

Quand je ferme les yeux, je t'imagine si grand, si fort, si volontaire... mais moi je verse trop souvent des larmes à force d'in-

compréhension. J'ai peur qu'un jour je veuille te serrer contre moi et que je me rende compte que je t'ai perdu, toi mon fils, qui fut une petite étoile dans mes yeux lorsque tu dormais dans mon ventre. Je t'ai donné la vie et tu as sauvé la mienne. Je t'ai laissé prendre ton envol en coupant mes ailes. J'ai entendu les battements de ton cœur en saignant le mien. Je t'ai aimé à t'en adorer en oubliant de m'aimer moi-même.

Je n'ai jamais arrêté d'espérer que tu deviennes quelqu'un de grand sans jamais même une seule fois te demander vraiment ce que toi-même tu souhaitais. J'ai agi en égoïste avec de grandes attentes et de grands rêves... J'ai agi en égoïste, j'ai agi en mère ! Aujourd'hui, je souhaite de tout mon cœur que tu sauras aimer et faire confiance à la vie, je souhaite que tes larmes ne se changent pas en glace et que ton cœur ne devienne pas de pierre.

Et même si tu as parfois le mal de vivre en raison des injustices qui se dresseront devant toi, sache, mon fils, que malgré mes erreurs, malgré toutes mes maladresses, je serai là pour toi, solide comme un roc, car mon amour n'aura point de faille ! Moi, j'ai toujours cru faire ce qu'il y a de mieux pour toi, je serai récompensée si tu deviens celui que tu aspires à devenir.

Affectueusement,

Ta petite maman !

*Nicoll Durand, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Anne Millette, CEA Sorel-Tracy*

30. Arriver à s'en sortir...

Aujourd'hui, je me suis réveillée auprès de toi et ma seule envie était d'y rester pour toujours, mais j'ai des amis à revoir, nous nous rejoindrons ce soir.

Alors, je prends le chemin le plus grand, le plus sombre tout au fond de moi. Je vois cette lumière, mais je préfère rester dans mon nid, ma bulle.

Au-delà de l'enfer qu'il y a à l'extérieur, je vois ici mon paradis avec les anges qui volent tout autour de moi et qui fredonnent un air que je crois connaître !

Moi qui suis là et qui attends. Attendre quoi ? Je ne sais pas, peut-être que tu me manques déjà même si cela ne fait qu'une heure que je ne t'ai pas vu.

Je vois encore ton visage qui me regarde, je vois quelque chose dans tes yeux, mais je n'arrive pas à bien le percevoir, encore un point d'interrogation.

Un dilemme se pose à moi : que vais-je faire ? Moi qui suis si curieuse... J'essaie de trouver et je cherche, et cherche et recherche toujours plus pour ne pas rester dans le doute.

Après plusieurs moments, je décide de passer à autre chose, je vais voir mon amie Mary... Elle, elle est super, elle me fait tout oublier durant quelques moments qui me semblent passer un peu trop vite.

Quand je suis avec elle, je suis une autre personne, j'ai envie de m'envoler au-delà des frontières, de ma limite interdite, ma barrière rouge...

Elle ne rit pas de moi, elle sait que j'ai vraiment besoin d'elle pour m'en sortir. Bientôt, c'est notre anniversaire et j'espère que tu ne m'oublieras pas, car je te jure que je vais être au rendez-vous !

Bien que je t'aime beaucoup, il me faut y aller, car j'ai mon ami H qui m'attend et je suis déjà en retard...

Alors, je lui dis que nous nous reverrons demain !

H, c'est quelqu'un de bien spécial, car lorsque j'ai envie de m'amuser, il est toujours prêt, il m'attend.

Même s'il est quelquefois bien obscur, il ne dit pas non pour un petit brin de folie.

Lui, je le connais plutôt bien, car nous sommes amis depuis notre tendre enfance. C'est lui qui m'a présentée à Mary. Il est, comme on le dirait, l'amour de ma vie.

Il hante tous mes rêves les plus sournois. Il raconte que même en enfer, il y a un paradis. Il me fait sourire même si je n'en ai pas envie.

Bientôt 20 h et je dois rejoindre ma troisième amie, et non la moindre : Ecstasy.

Alors, je lui dis que nous nous reverrons une autre fois.

La passion qu'il y a entre moi et Ecstasy est inexplicable. C'est de pouvoir allumer le feu avec de l'eau. C'est de pouvoir revivre après s'être noyée. Elle, elle est là pour me détendre et plus ça va, plus nous sommes proches.

J'aime bien m'endormir le soir et l'avoir vue quelques instants avant d'aller me coucher...

Elle m'aide à me plonger dans un sommeil profond, si profond qu'il m'arrive d'avoir un peu de peine à me réveiller, car je suis si bien.

Elle me fait toucher les étoiles et même qu'hier, elle m'a donné ce qu'il y a de plus beau : pouvoir m'évader pour toujours.

Alors, je suis là, couchée dans mon lit et je ne bouge plus.

Le jour se lève, il y a les oiseaux qui gazouillent et cette fraîcheur matinale que je ne sens plus.

J'essaie d'ouvrir les yeux, mais je n'y arrive plus. Ici, c'est tout noir, j'essaie de crier, mais il n'y a aucun son...

Je sens une présence auprès de moi, et je crois que ce sont mes amis qui viennent me rejoindre pour m'emmener au-delà de la lumière au bout du tunnel.

Cette lumière veut s'éteindre même si je n'en ai pas envie.

Mais il y avait un ange et il m'a ramenée dans le vrai paradis, avec ma famille.

Et voilà qu'elle est morte, cette mauvaise force en moi. Après tout ce que j'ai vécu, j'ai décidé que maintenant, je me reprenais en main.

J'ai ma famille pour me soutenir dans cette dure épreuve qui a fait que je me suis droguée !

Je vais d'abord commencer par le début, recommencer à zéro... les secondes, les minutes, les heures, les jours, les mois et les années, qui feront de moi un être meilleur.

Aujourd'hui, je repense quelquefois à mes trois amis et que juste pour quelques instants de plaisir, j'ai failli y laisser ma vie...

*Véronique Chamberland-Coutu, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignant : Yves Danis, CEA Sorel-Tracy*

31. Quand la mort vient nous chercher...

On ne sait jamais quand la mort viendra nous chercher. À quel moment, à quelle heure, ça, on l'ignore. S'engager sur la route nous expose à plusieurs situations qui pourraient nous coûter la vie. Il y a les automobilistes qui conduisent en état d'ébriété, ceux qui roulent l'hiver avec des pneus non adaptés, il y en a même qui conduisent à toute vitesse sans se soucier de la vie des autres et il y a ceux qui s'endorment au volant. Le 16 décembre 2007, je me suis endormie au volant de mon automobile et cela a failli me coûter la vie.

L'accident...

Il était midi et je finissais de travailler. Après douze heures de travail, je sentais la fatigue qui prenait le dessus sur moi. J'avais une heure et demie de route à faire pour me rendre chez moi. Je me disais que ce n'était pas si pire que ça et que je serais capable de me rendre avec de la musique assez forte ou avec la fenêtre ouverte de manière à laisser passer le vent froid de l'hiver. J'étais loin de me douter que cet après-midi-là, je ne rentrerais pas à la maison.

Alors, j'ai pris le chemin du retour. Mes paupières étaient lourdes. Je luttai constamment contre le sommeil. Je me répétais qu'il ne m'en restait pas long à faire. Et c'est à vingt minutes de chez moi que mon chemin s'est arrêté. Je me suis endormie au volant et quelques secondes avant d'entrer en collision avec l'autre véhicule qui roulait en sens inverse, je me suis réveillée, mais il était trop tard pour penser à freiner. Les deux véhicules sont entrés en collision et l'impact a été extrêmement violent. Prise entre le volant et le siège de mon auto, je me suis dit que ma vie allait se terminer ici, qu'il ne me restait plus qu'à attendre que quelqu'un ou quelque chose vienne me chercher. J'avais de plus en plus de difficulté à respirer, alors j'ai su que je n'en avais pas pour longtemps.

Quelques minutes plus tard, les secouristes sont arrivés. J'ai été transportée d'urgence à l'hôpital de Saint-Georges-de-Beauce.

Les médecins ont pu constater que j'étais gravement blessée. J'avais une hémorragie interne. Ils m'ont installé un drain dans chaque poumon parce que les deux étaient perforés. Ensuite, on m'a mis un drain au cœur parce que l'enveloppe de celui-ci était remplie de sang. Avec tout ce liquide autour de mon cœur, mes chances de m'en sortir étaient de dix pour cent seulement. Ils m'ont intubée et, aussitôt que mon état s'est stabilisé, j'ai été transférée à l'Hôpital Laval de Québec.

En arrivant, j'ai passé un tacco et une résonance magnétique pour voir si j'avais d'autres blessures graves. Ils ont vu que j'avais le fémur droit fracturé à trois endroits, un os du pied cassé également, ainsi que trois côtes et un autre os dans le bas du cou. Ils m'ont transférée à l'hôpital de l'Enfant-Jésus pour que je puisse être opérée à la jambe. Ils ont installé une tige de métal et l'ont vissée sur mon fémur. Ensuite, j'ai été conduite à ma chambre aux soins intensifs.

Couchée dans mon lit, immobile, incapable de parler ou de faire un geste quelconque, j'ai trouvé ça vraiment dur. Tous les jours, chaque seconde était un combat, car je devais lutter contre la mort pour tous ceux que j'aimais, en particulier mon fils de deux ans. Chaque jour, ma famille venait me visiter. Même si, à cause de la morphine, on dort beaucoup et on perd la tête de temps en temps, on a besoin de la présence des gens qu'on aime. J'avais besoin de sentir que je n'étais pas seule. Mais ce que je désirais le plus, c'était de voir mon garçon. Je répétais sans cesse : « Je veux voir mon garçon, je veux voir mon garçon. » Personne ne comprenait en raison du tube qui traversait ma gorge pour m'aider à respirer. Alors, j'ai essayé de l'écrire, mais j'ai vite constaté que je n'étais plus capable de le faire.

Quelques jours plus tard, on m'a « désintubée ». J'ai alors compris que mon état s'améliorait. Je pouvais maintenant parler. Mon frère est arrivé et la première chose que je lui ai demandée, c'est : « Est-ce que la personne que j'ai frappée est décédée ? » Je me demandais si cette personne était morte par ma faute. Alors, il m'a rassurée en me disant que l'homme s'en était sorti avec une blessure mineure au menton. J'étais soulagée. J'ignore comment j'aurais réagi s'il m'avait annoncé la mort de cet homme. J'aurais eu beaucoup de

difficulté à m'en remettre, sachant que mon manque de vigilance avait causé la mort d'une personne.

Aux soins intensifs, un jeune infirmier s'occupait de moi. Toutes les trois heures, il venait m'injecter une dose de morphine. Toutes les fois qu'il m'en donnait une, il devait inscrire la quantité et l'heure qu'il était au moment de l'injection. Un soir, il a vu que j'avais de fortes douleurs au thorax, alors, il a décidé de me faire une autre injection, une heure après celle qu'il venait de me donner. L'infirmier ne l'a pas noté sur sa feuille parce qu'il savait qu'il n'avait pas le droit de faire ça et que c'était extrêmement dangereux. Tout de suite, mon corps a réagi à cette surdose et j'ai régurgité. Je n'étais plus capable de tenir ma tête moi-même. Il aurait pu me tuer. Le lendemain, le docteur et lui ont discuté et l'infirmier disait qu'il avait fait ça par pitié pour moi...

Après trois semaines, j'ai commencé la physiothérapie. J'ai réappris à marcher avec ma jambe droite. J'ai trouvé ça très dur. Je pense que personne ne peut comprendre cette douleur sans l'avoir vécue. Je gardais espoir en constatant mes améliorations de jour en jour. À l'hôpital, chaque minute me paraissait une éternité. On perd complètement la notion du temps. Ça en prenait très peu pour me décourager. C'est pour ça que c'est très important d'être bien entouré dans un moment pareil. Je passais mon temps à penser à mon fils. Il me manquait énormément. Il fallait que je me contente de quelques photos. Je regardais toutes ces cartes que les gens m'avaient données. Je ne pensais pas qu'il y avait autant de personnes qui tenaient à moi.

Six semaines s'étaient écoulées. Je me portais un peu mieux. Le docteur était venu enlever le dernier drain. J'ai vite ressenti un malaise à l'épaule. Ils m'ont fait une radiographie et une infirmière est arrivée un peu plus tard pour m'annoncer que je faisais un pneumothorax et qu'il devait m'installer un autre drain le plus vite possible. Je me suis vite découragée et je me suis mise à pleurer. J'avais l'impression de reculer au lieu d'avancer !

J'ai été conduite d'urgence à la salle d'opération. Le chirurgien m'a assurée que je ne sentirais rien, mais c'est tout le contraire

qui s'est produit. Je ressentais absolument tout. J'avais senti la coupure du scalpel et le tuyau qu'il insérait par cette plaie. Il tissait celui-ci à travers mes côtes jusqu'aux poumons. Je sentais une forte pression au thorax. Je tremblais sur la table d'opération tellement j'avais mal.

La nuit suivante, je n'ai pas été capable de dormir. J'avais très mal. C'était comme des coups de couteau dans mon corps. La morphine ne me soulageait pas. Je n'osais plus bouger parce que c'était trop douloureux. Mon bras gauche ne pouvait plus lever. Le lendemain, tout était rentré dans l'ordre. Enfin ! Deux jours après, ils m'ont transférée encore une fois à l'hôpital Laval où évoluaient des spécialistes en maladies cardiaques. Comme l'aorte de mon cœur avait été endommagée lors de l'accident, ils devaient me faire passer une résonnance magnétique pour s'assurer qu'elle avait bien cicatrisé. Ensuite, une dame est venue me chercher dans ma chambre pour m'amener dehors afin que je puisse prendre le transport adapté qui faisait la navette entre les deux hôpitaux. Aussitôt arrivée dehors, c'était comme si je découvrais un nouveau monde. Ça faisait longtemps que je n'étais pas allée à l'extérieur. J'ai dit à la dame : « Wow ! Il y a des arbres, des maisons, de la neige et des nuages dans le ciel ! » Elle avait trouvé ça drôle. C'était comme si je n'avais jamais vu ça de ma vie. Enfin, je pouvais respirer le bon air !

Une semaine après, tout s'annonçait bien pour moi. Les résultats de la résonnance étaient satisfaisants, j'étais maintenant capable de me déplacer seule à l'aide d'une marchette et j'étais un peu plus autonome. La médecin est venue me voir pour m'annoncer qu'elle me donnerait mon congé dans une semaine si tout se passait bien. J'étais tellement contente que je n'arrêtais pas de rire pour rien ! J'allais enfin retourner chez moi, auprès de mon enfant.

Finalement, j'ai déménagé chez mes parents parce que, physiquement, je n'étais pas capable de m'occuper de mon garçon. J'avais beaucoup de difficulté à prendre soin de moi, alors je pouvais encore moins m'occuper de quelqu'un d'autre. J'ai fait six mois de physiothérapie. Malgré tout, l'accident a laissé des séquelles. J'ai des problèmes avec ma cheville, des pertes de mémoire et des difficultés

avec ma vue. Je devrai vivre avec ça le reste de ma vie, mais je me console en me disant que ça aurait pu être pire.

Aujourd'hui, je ne suis plus la même personne. J'ai changé ma façon de voir les choses. Je profite de chaque instant que la vie m'offre. Je vis à fond tous les jours. Je remercie le Seigneur de m'avoir donné une seconde chance.

J'ai décidé d'écrire mon histoire dans le but de sensibiliser les automobilistes. « Si vous sentez la fatigue monter, ne prenez pas la mauvaise décision de prendre la route au risque de mettre votre vie et celle des autres en danger, car c'est un geste que vous pourriez regretter le reste de votre vie. Que ce soit en raison de la fatigue, de l'alcool ou pour n'importe quelle autre raison, ne conduisez pas votre voiture si vous n'êtes pas en état de le faire... parce que la vie, c'est ce qu'il y a de plus précieux au monde ! »

Note : Cette journée du 16 décembre 2007 restera toujours gravée dans ma mémoire. Je ne l'oublierai jamais. Ça a été la fin de mon ancienne vie, mais le début d'une autre qui, jusqu'à maintenant, est une réussite !

*Sandra Veilleux, 1^{er} cycle
Enseignante : Maude Gilbert, CEA Ste-Justine*

32. Confession

C'était l'hiver. En ce vendredi soir, le froid nous glaçait les os. J'avais de la difficulté à avancer avec toute cette neige. Je croyais que ça aurait été facile de marcher jusqu'à la taverne, mais je m'étais vite rendu compte que je m'étais trompé. J'avais la moustache gelée et grisonnante. Mes doigts étaient engourdis et la taverne était encore à quelques kilomètres d'où on se trouvait. Le vent soufflait de son plus fort et la neige nous fouettait comme de petits grains de sable qu'on nous lancerait au visage. Nous étions à peine capables de voir à quelques mètres devant nous. C'était un véritable soir de tempête.

J'étais avec Henri la plupart du temps. Un autre homme pour qui l'argent n'est pas le plus important. Lorsqu'on passe ses journées à fouiller les poubelles, l'argent n'est plus un problème. Nous ne sommes pas devenus ce que nous sommes aujourd'hui à cause du destin, mais bien par choix purement personnel. Pourquoi vivre dans les rues, sans nourriture pendant des jours ? Sans toit pour nous loger, sans médicament pour nous soigner, sans rien, ni personne. Car la vie est cruelle et nous réserve parfois des surprises qui, bien malgré nous, nous changent à jamais. Je peux dire que j'ai tellement eu honte de la race humaine qu'aujourd'hui, je préfère m'exclure de cette société qui est contrôlée par des requins qui, à la moindre petite goutte de faiblesse, déchirent, broient et tuent leur proie. Ces hommes sans pitié lorsqu'on parle de « MONEY ».

Henri était un homme simple. Il adorait jouer avec son harmonica. Dans les rues, sur le bord d'un feu, dans le fond d'une ruelle ou même sur le toit d'un immeuble, l'endroit était toujours approprié. Nous avons trouvé un abri pour nous protéger du vent le temps de nous réchauffer autour d'un feu avant de reprendre la route.

– Henri, donne-moi tes allumettes, j crois que j'ai perdu les miennes à cause de mes trous dans mes poches.

– Les v'là ! Eille... J'tai pas dit ça... j'ai trouvé un billet de loto à terre !

– J'suis sûr que tu gagneras rien !

Comme je l'avais dit, je détestais l'argent. Comment un homme peut croire qu'il peut gagner des millions avec quatre dollars ! L'argent rend le monde tellement aveugle qu'il viole violemment nos ego sans qu'on s'en rende compte. Nous devenons jaloux de voir notre voisin se payer des grosses voitures et sommes fiers seulement lorsque nous arrivons à nous payer une voiture plus grosse. L'argent, c'est comme l'alcool, plus on en boit, plus on veut en boire. On peut toujours finir la soirée saoul, mais le lendemain, c'est la gueule de bois qui nous ramène à la réalité pour nous rappeler que notre corps n'est pas fait pour les excès.

– Tu sais pas !... m'avait-il répondu.

Il avait bien raison. Nous étions repartis trente minutes après cette discussion pour reprendre la route vers cette foutue taverne et, après quelques heures de marche interminables, nous étions arrivés. Les habitués de cette taverne étaient généralement pauvres. Nous étions des habitués. Nous connaissions le « boss » de la place et, une fois par semaine, il nous payait nos consommations. Henri avait demandé le journal pour vérifier son billet. Pour voir si un billet jeté par terre pouvait contenir les numéros gagnants.

– Ha ben TABARNAK... ! J'ai tous les numéros, crisse... ! À soir, on en vire une, sacrament !

J'avais de la misère à le croire, mais il avait raison. Il venait de gagner vingt millions. Lui, un fond de ruelle malpropre, un rejet de la société dont personne ne connaît l'existence. Mais l'argent rend le monde aveugle. Et avant ma mort, je dois me confesser.

« Henri, je suis tellement désolé de t'avoir tué cette soirée-là. Ton amitié valait beaucoup plus que cet argent maudit. Moi qui le détestait, moi qui trouvais que l'odeur des poubelles était meilleure que celle de l'argent, et, pourtant, j'ai trahi mon meilleur ami pour celui-ci... »

*Dimitri Guénette, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Louise Éthier, Centre L'Impact*

33. Le rêve brisé de Cendrillon

Il était une fois, il était cent fois, il était mille fois, des jeunes filles naïves qui croyaient qu'un beau prince viendrait, sur un cheval blanc, les délivrer de leur vie misérable. Voici l'histoire de l'une d'entre elles.

Julie était l'aînée d'une famille dysfonctionnelle, où chacun ne vivait qu'en pensant au jour où il pourrait enfin quitter la maison paternelle.

La mère, débordée, gardait régulièrement Julie à la maison. Les tâches ménagères ne déplaisaient pas à la jeune fille. De toute façon, elle n'aimait pas l'école : les cours l'ennuyaient, les autres enfants la ridiculisaient et l'enseignante manquait de vigilance pour veiller sur tout son petit monde. Ainsi, Julie rêvait du jour où, elle aussi, aurait mari et enfants, dans une maison accueillante où chacun aurait sa place.

Un bel après-midi d'été, le destin se présenta sous l'apparence d'un homme charmant qui cherchait une bonne à tout faire. On lui avait dit que Julie était travailleuse, débrouillarde. Il fut séduit par la retenue de la jeune fille. Il la trouva même jolie, avec les rougeurs qui lui montaient aux joues.

Elle avait déjà entendu parler du coup de foudre, mais n'avait pu que se l'imaginer : ce n'était pas pour elle, le grand amour ! Un frisson lui parcourut l'échine, son cœur battit à tout rompre, elle avait peine à tenir sur ses jambes ! Maintenant, elle savait !

Tout de suite, Julie se sentit prête à suivre ce beau monsieur. Mais elle déchantait vite lorsqu'elle apprit qu'il était marié, père de trois enfants d'âge scolaire et que sa femme malade ne quittait presque plus sa chambre.

Avec un pincement au cœur, Julie décida tout de même d'accepter l'emploi. Sa mère ne perdit pas une minute pour lui dire

qu'elle devrait lui donner la moitié de ses gages. Elle n'avait pas le choix !

Sans plus réfléchir, Julie partit vers sa nouvelle vie. Levée tôt, elle allait aider à l'étable pour, ensuite, revenir en toute hâte à la maison, préparer les enfants pour l'école et servir le déjeuner à la malade. Jour après jour, ce n'était qu'un éternel recommencement. Elle avait échangé un enfer contre un autre. Elle se sentait tellement seule...

Puis un jour, par inadvertance – ou peut-être pas – son patron lui prit délicatement la main. Elle sentit comme un courant électrique lui parcourir le corps. Ce qu'elle avait essayé de nier lui revenait en plein visage : elle était folle amoureuse de cet homme.

Sa raison lui disait de prendre ses jambes à son cou et de s'enfuir aussi loin qu'elle le pourrait, mais son cœur, sa solitude, la rendaient vulnérable, avide de tendresse et d'amour.

Ce qui devait arriver, arriva : elle se retrouva enceinte, au grand désarroi des amants. Elle décida de s'avorter. Aiguilles à tricoter, fortes tisanes, lourds travaux, tous les moyens étaient bons pour parvenir à ses fins. Puis une nuit, une douleur atroce la réveilla, suivit une hémorragie ; elle perdait le bébé.

Pratiquement mourante, Julie revint chez ses parents où sa mère, avec des « remèdes de bonne femme », réussit à lui sauver la vie. Elle se rétablit lentement, se languissant de son amant.

Elle finit par lui écrire, lui disant qu'il représentait tout pour elle. Il vint la chercher au grand désespoir des parents de Julie. Ils eurent deux autres enfants qui grandirent avec ceux du premier mariage. L'épouse malade habitait toujours avec eux.

Un jour, Julie réalisa qu'elle n'était et ne serait jamais que la servante : en service de jour comme de nuit... Malgré tout, durant ces années, elle avait réussi à se mettre un peu d'argent de côté.

Suffisamment pour prendre un petit logement dans la ville la plus proche.

Secrètement, elle contacta son père qui, profitant du fait que l'homme de la maison était occupé dans ses champs, vint chercher sa fille et ses enfants pour les conduire à leur nouveau logis.

Avec l'aide d'organismes de soutien, Julie réussit à se trouver du travail, à donner à ses enfants un milieu plus ou moins stimulant. Elle eut des amitiés enrichissantes, mais n'eut plus d'amoureux : son cœur appartenait toujours à son bel amour...

*Noëlla Migneault, Alphabétisation
Enseignante : Gilberte Le Blanc, Mitis/Neigette*

34. La Reine des mots

Une langue en musique, une langue dont je suis fière. Je suis une fille bien ordinaire et c'est d'ailleurs pourquoi, aujourd'hui, je vous partage l'amour que j'ai pour la Reine des mots, la langue qui m'a vue naître, une française qui m'a bercée et qui me berce toujours. Elle est digne en son âme, elle grave ses accents dans les écrits de nos auteurs, de nos chanteurs, elle a les mots pour le dire, elle est le poète qui m'habite depuis toujours. Écrire, composer et la chanter sur des notes au gré du temps, graver son histoire pour des siècles et des siècles. Les mots sont bénéfiques à ceux qui les écoutent, ils touchent les cœurs, ils racontent, ils consolent, ils nous unissent. Ils grandissent et nous aident à évoluer en chacun de nous. Enlevons les barrières, élevons-nous, écoutons notre intérieur qui nous parle à chaque jour de notre existence. Les paroles s'envolent, mais les écrits restent. À tout jamais, les écritures rendent hommage à ce que nous sommes. La planète est riche de l'avoir en son sein. Qui sait ? Deviendrons-nous meilleurs à l'entendre ? Oui, je crois, que de paroles j'ai dites croyant qu'elles s'étaient envolées. À mon grand étonnement, longtemps après, j'ai compris qu'elles avaient porté des fruits, qu'elles avaient fait grandir plusieurs êtres sans le savoir. C'est

important le retour des bons sentiments, malgré la haine et l'incompréhension des actes posés par chacun de nous, une langue qui aime et qui transmute cet amour à nos familles d'âmes. Cette langue est vraie par ses mots, elle a la vérité absolue. Gardons-la précieusement ancrée en nos cœurs, elle nous guide et nous fait grandir. Merci d'être là ! Protégeons-la, cultivons-la avec toutes les énergies qui nous habitent. Je n'ai peut-être pas tout le vocabulaire que j'espérais, mais mon cœur est déterminé à découvrir la magie des mots. Peu m'importe les ponts à traverser, l'eau a toujours suivi son cours. Ne perdez pas la richesse d'une langue si belle, défendez-la, aimez-la, car toute la vie elle vous sera fidèle, elle sera votre amie, votre confidente, elle restera éternelle en vos cœurs. Ne vous en servez que pour trois desseins : « guérir, bénir et prospérer ». C'est la chanson du bonheur, une note sur laquelle on peut danser. Elle est le jardin de nos cœurs, le miroir de l'âme, elle est la parole rassurante que l'on dit à un ami, elle est consolatrice, elle est notre mère. C'est une perle au fond de l'océan, un trésor inestimable, l'arbre qui est devenu grand à travers le temps, la sève qui l'a nourrie, les racines de nos ancêtres. Elle a les mots pour vous le dire. Mon cœur s'emballe juste à l'écouter. Elle est ma maison, mon territoire, mon horizon, elle est le tout de tout, sans elle, je ne suis rien. Elle a apprivoisé mes pensées, mes amours, mes confidences et mes amis, elle habite même mes rêves les plus fous. Moi, mes souliers ont beaucoup voyagé, ils m'ont portée de l'école à la guerre, c'est dans l'escalier que je suis montée un peu plus haut, un peu plus loin. Encore des mots, toujours des mots. Oui, Frédéric, quand tu me rappelles les amours de nos vingt ans, si on chantait ensemble, heureux d'un printemps. Ah ! Dis-moi ce qui ne va pas. Emporte-moi, dansons joue contre joue. Une langue belle qui, avec le temps, avec le temps, a fait de moi une diplômée, une femme nouvelle, celle qui se construit des ponts et les traverse avec fierté. Mon père est, et restera toujours vivant. Celui comme Félix Leclerc l'a si bien dit, l'hymne au printemps, celui qui éclot et qui jamais, au grand jamais, ne cesse de reflourir, semant ses pistils aux quatre vents. Je veux rendre hommage à tous les poètes par ma belle histoire, je crie ma passion, mon amour à la liberté des mots, l'amour qui nous lie à nos auteurs, compositeurs et interprètes. Même la guitare que je côtoie chaque jour m'a parlé et c'est à travers la langue de chez nous qu'elle m'a confessé sa plus belle histoire. La voici.

La guitare

Toi, mon géniteur, tu as fait de moi la voix universelle
Mon rythme de vie s'accorde à celui de l'humain
Nous ne formons plus qu'un à la table d'harmonie
Tu m'as créée de toutes pièces, je suis unique, je suis guitare
Tu me fais chanter en jouant sur mes cordes sensibles
Tout est romance, tout est doigté
Prends-moi dans tes bras, valsons ensemble
Tout mon corps vibre sous tes doigts
Viens avec moi faire chanter le monde
J'ai toute la gamme à leur faire écouter

*Céline Lessard, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Johanie Fortin, Centre Mgr-Beaudoin*

35. Peur inoubliable

Les yeux levés vers le ciel ensoleillé, au milieu de cette ville surpeuplée, je contemplais les immenses édifices qui longeaient le chemin de ma destination. Le trajet fut très difficile, car mes rondeurs de femme enceinte, sous cette chaleur étouffante, étaient très lourdes à supporter. Je descendis, dans un grand soupir, les nombreuses marches qui se présentaient devant moi avant de monter, avec plaisir, dans le métro. Malgré la foule qui se trouvait sous cette carcasse de métal abîmée, je trouvai siège tout près des portes coulissantes. Tout en annonçant la prochaine station, le métro se mit en route quelques secondes après la fermeture des portes.

Je regardais paisiblement, par la fenêtre qui se trouvait à ma droite, les affiches de films à venir lorsque je le sentis ralentir sous mes pieds. Soudain, sans avertissement, il s'immobilisa brutalement et les portes se verrouillèrent. Un moment de silence s'installa, mon cœur se mit à battre tel un tambour dans une « parade ». J'entendis un grincement qui me faisait penser à un vieux plancher de maison

usée. Je figeai sur mon banc jusqu'au moment où les haut-parleurs se mirent en fonction. Je tendis mon oreille attentivement vers le plafond, je voulais bien comprendre le message divulgué au travers de ce crissement qui m'inquiétait de plus en plus. L'annonce faisait part que la structure du tunnel était en mauvais état et, qu'à certains endroits, il y avait menace d'effondrement. Au même moment, avant que le message soit terminé, quelques débris tombèrent sur le wagon où je me trouvais. Malgré le fait de savoir qu'un appel au secours avait été effectué, la panique se fit ressentir en dedans de moi.

Seulement un quart d'heure venait de passer à la suite de l'affreuse nouvelle et je pouvais déjà, dans ce petit espace inconfortable, ressentir la tension monter autour de moi ainsi que l'angoisse que le monde éprouvait. Les gens souffrant de claustrophobie, eux, devenaient hystériques. L'agitation des gens combinée à mon affolement déclenchèrent mes contractions qui n'étaient prévues que deux semaines plus tard. J'essayai, dans ce climat humide et chaud, de ne plus paniquer pour faire diminuer celles-ci, mais la foule ne m'aida guère.

Dans la douleur, j'ai senti entre mes jambes enflées par la grossesse, un liquide chaud comme si je venais d'uriner. Mon cœur se mit à palpiter énormément, car je venais de perdre mes eaux.

Voilà déjà trois quarts d'heure que j'étouffais dans ce métro à l'odeur de sueurs et les secours n'étaient toujours pas arrivés. Mon pantalon beige était tout mouillé et taché à certains endroits de sang. Je me suis mise à pleurer, pleurer de peur, car je ne voulais pas accoucher dans ce lieu infect. J'étais terrorisée à l'idée que si je perdais trop de sang, je pourrais perdre mon petit bébé, ce petit être que j'ai tellement désiré. Mes larmes coulèrent sur mes joues et allèrent se déposer sur mes lèvres asséchées. Personne ne remarqua ma tristesse qui se dessina sur mon visage apeuré par les événements. Ils étaient trop préoccupés à trouver une manière de sortir de cet enfer.

Quand les secours sont arrivés, j'étais sans réaction, figée dans mes pensées, me disant que je ne verrais peut-être jamais le bout de son nez. L'ambulancier essaya, tant bien que mal, d'obtenir

des informations sur mon état, mais sans succès. Les émotions que je venais de vivre me laissèrent sans voix.

Sans tarder, l'équipe de secours procéda à l'évacuation du métro. L'équipe commença par les gens comme moi qui devaient se rendre à l'hôpital le plus rapidement possible. À mon arrivée, des infirmières d'une gentillesse rare comme une pierre précieuse m'attendaient. Elles m'aidèrent à me déshabiller, car je devais me rendre très vite à la salle d'opération. J'avais perdu beaucoup de sang et je devais subir une césarienne d'urgence.

Je me réveillai quelques heures plus tard. Le médecin était à mes côtés et un sourire réconfortant pouvait se lire sur son visage. Il me décrivit le déroulement de mon accouchement en détail : la difficulté à respirer que mon bébé a éprouvée, les deux minuscules convulsions qu'il a eues après la naissance ainsi que les deux transfusions de sang qu'il a dû m'administrer.

Aujourd'hui, je profite de tous les petits moments que Dieu m'accorde avec mon petit ange descendu du ciel... ma fille Maryka.

*Julie Harvey, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Louise Éthier, Centre L'Impact*

36. Bartazus

Ce soir-là, Thomas est très agité. Demain sera un jour spécial, car il fêtera un anniversaire : son anniversaire. Dix ans, c'est important pour un garçon de son âge. Il a invité ses meilleurs copains à faire une petite excursion en forêt avec son père.

À l'heure du coucher, Thomas ne peut s'endormir, il est trop excité. Vers minuit la fatigue l'emporte et Thomas s'endort. À son réveil, il est sept heures, il bondit de son lit, s'habille à toute vitesse et réveille son père. Thomas ne tient plus en place. L'horloge est

comme endormie et n'avance pas assez vite. Vers neuf heures, ses amis arrivent et partent aussitôt.

Thomas ne se doutait pas en se levant qu'il vivrait une aventure qu'il ne pourrait oublier. Pendant leur marche, Benoit, le papa de Thomas, raconte qu'il y a une légende dans cette forêt.

– Il y a très longtemps, des Kyarios – des hommes avec un gros nez, un drôle de visage et de cheveux faits en racines d'arbres – sont à la recherche d'un œuf jaune avec des formes rouges très bizarres nommé Bartazus.

Les enfants sont intrigués par la légende.

– Benoit, est-ce que l'œuf a été trouvé ? demandent les jeunes en même temps.

– Les Kyarios le cherchent toujours, car il y a une créature à l'intérieur qui peut sauver leur peuple.

Les enfants n'arrêtent pas de se parler de la légende.

– Je sais que vous êtes excités, mais il est temps de reprendre la randonnée, dit Benoit.

Les enfants entendent des craquements, regardent partout mais ne voient rien. Benoit voit la déception des garçons et propose de manger une collation.

Arrivés près d'un vieil arbre, les enfants s'assoient pour grignoter. Tout en mangeant, les jeunes parlent encore de la légende et ils aimeraient bien qu'elle existe. Benoit est heureux de voir l'ardeur de leur conversation, car ils pensent moins aux animaux qu'ils n'ont pas vus. Après la collation, ils reprennent la randonnée.

Benoit voit un renard au loin et le dit aussitôt aux garçons. Ceux-ci sont fous de joie : ils voient enfin un animal ! À partir de ce moment, ils voient plusieurs petits animaux. Les enfants espèrent voir

un animal impressionnant. En regardant au loin, Thomas voit une ombre passer.

- Papa ! J’ai vu une ombre !
- C’est sûrement un cerf, fiston.

Thomas, très heureux, avertit ses amis qu’il a vu un cerf. Les jeunes marchent lentement derrière Benoit : ils veulent aussi voir le cerf. Ils sont très attentifs et ne regardent pas où ils marchent. Thomas trébuche sur une branche et tombe près d’un arbre. L’arbre est gigantesque et a un gros trou à sa base à l’allure de terrier.

En se levant, Thomas regarde dans le trou et voit quelque chose. Il introduit sa main et sort deux morceaux de ce qui ressemble à un œuf brisé. Il est jaune avec des formes rouges ressemblant à des écritures anciennes. Les garçons se regardent et pensent à la légende. Thomas veut montrer à son père ce qu’il a trouvé, mais celui-ci a disparu. Il est tellement excité qu’il est indifférent à l’absence de son père. Les enfants regardent l’œuf attentivement et se demandent si c’en est un vrai et quel genre de créature il peut contenir. Attentifs à leur découverte, ils n’aperçoivent pas une présence près d’eux. Thomas lève finalement les yeux et voit un mystérieux bonhomme ; visage bouffi, gros nez et cheveux étranges.

- Kyarios ? dit Thomas d’une voix hésitante.

Ses amis se retournent et voient ce surprenant bonhomme, ils sont captivés et apeurés en même temps. Cette bizarroïde créature s’approche et pointe ce que Thomas a dans les mains.

- Bartazus ! dit la créature d’une voix rauque.

Les jeunes regardent l’œuf et n’en croient pas leurs yeux. Thomas recule et trébuche à nouveau. Il regarde sur quoi il est tombé et voit un drôle d’animal à travers les feuilles.

- Un dragon ! crie Thomas.

Ses amis voient un animal par terre. Ça ressemble effectivement à un dragon.

– La légende existe ! La légende existe ! hurlent les enfants en sautillant.

Thomas se penche tout doucement, regarde attentivement l'animal. Ses amis sont près de lui et ne font pas de bruit.

Thomas touche au dragon et fait une drôle de mimique.

– Est-ce qu'il est vivant ? demandent ses amis en même temps.

Thomas prend le dragon : il le montre à ses copains qui le touchent et s'aperçoivent qu'il est en caoutchouc. Thomas lève les yeux, voit son père près du Kyarios et tous deux se mettent à rire. Ce que les jeunes pensaient être le Kyarios est un ami de son père déguisé.

Les jeunes se mettent à crier, déçus que ce ne soit pas vrai.

– Joyeux anniversaire, Thomas ! Le dragon est pour toi.

Thomas saute dans les bras de son père.

– C'est une superbe farce, papa.

Ses amis sont tous d'accord avec Thomas, espérant quand même qu'un jour la légende soit vraie.

*Chantal Paquet, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Catherine Horth, Centre L'Odyssée (Bonaventure)*

37. Pénombre

La grandeur de notre succès ne se calcule que par le bilan de l'œuvre accomplie...

Il y a quatre ans, le destin m'a permis de rencontrer un homme qui alla changer ma vie. Parsemée d'amour, d'embûches, d'ambition et de volonté, nous nous hasardions, un an plus tard, dans l'aventure d'une vie commune. Notre passion fit son œuvre et nous donna la chance d'être d'heureux parents d'une petite princesse.

Notre Cassandra vient au monde en octobre 2006. Elle était notre raison d'être, notre fierté et la force qui nous poussait à avancer. Cette ténacité était puisée tout au fond de l'étincelle qui habitait ses yeux. Nous étions impatients d'accomplir nos rêves avec cette délicate parcelle de bonheur à nos côtés. Elle fit ses premiers sourires suivis de ses premiers fous rires. Ces fabuleux moments qui nous font tellement prendre goût à la vie sont tout simplement inoubliables ! Je me souviens particulièrement d'une de ses premières marques d'affection : elle avait ses bras cramponnés au cou de son papa, elle le tenait fermement avec une telle tendresse, tout en ayant la tête délicatement penchée sur son épaule... Ce délicieux souvenir restera à jamais gravé dans ma mémoire puisqu'il a contribué à la dernière photographie père, fille...

Après son départ, tout mon monde est devenu soudainement vide, illégal et dépouillé de tout sens, car je ne comprenais pas. Le temps m'a paru si long, mais il fut si court quand je prends le temps d'y repenser... un an déjà. Les secondes ont hanté chaque regard qui se posait sur moi et ont fait jaillir sans aucune exception tout ce qui nous reflétait. À vrai dire, je n'ai ni repris goût à la vie, ni renoncé à mes promesses. Je construis pas à pas mon chemin en prenant soin de ne jamais mettre de côté ce que nous nous étions fixés comme objectif.

L'écriture fut la seule amie qui m'a guidée dans ma solitude. Elle a su saisir les bons moments et recueillir les plus injustes sans

juger mes émois. Elle m'a permis ainsi de surmonter cet obstacle que nous ne pouvons malheureusement pas soustraire de notre vie.

Puis vint le temps des fêtes, onze jours plus tard. Dans la maison, un souffle froid régnait, saupoudré de larmes qui perçaient chacune de ses traces... À l'écho de ces instants de souffrance, on pouvait sentir cette volonté de vivre, celle qui me conduisit vers la raison, celle à qui je dois chaque seconde de récréation : Cassandre.

Elle n'avait que treize mois et deux semaines ! Je me devais de prendre le peu de force qui me restait et de persister, pour deux. Ce fut une trajectoire ombrageuse, délicate, ornée de détermination, car je n'ai pas abandonné. Elle fut mon courage dans les temps durs, mon emblème lors de la bataille et le porte-bonheur qui accompagnait chacun de mes pas.

Puis, les années défilèrent, mais elles ne seront pas en mesure de dérober ce qu'il nous a légué. Je lui ai fait le serment de transmettre ses empreintes de générosité à notre fille.

Bien qu'il me faille, d'ici ce jour, vivre avec transparence cette épreuve, il n'en reste pas moins qu'aucune journée ne se consume sans que je sois condamnée à m'y résigner.

Les regrets ont bordé ma tristesse et rongé ma mémoire, il m'a fallu beaucoup de soutien et de renfort pour avoir la capacité de peser le pour et le contre et d'en faire une image moins dévastatrice dans cette balance. Les suppositions qui enrobaient ce moment tragique m'ont tourmentée voire même obsédée, j'ai versé tant de larmes avant de comprendre qu'il me fallait les ranger tout au fond de ma tête et réapprendre à vivre seconde par seconde sans manquer de souffle.

Plus tard, quand elle me le demandera, je lui décrirai son père comme un humble personnage qui lui fit don d'exister au cœur d'une famille qui sera digne de l'amour qu'il aurait pu lui apporter. Je veux qu'elle puisse en être fière, qu'elle sache combien elle fut ce

qu'il eût de plus précieux, inestimable, parfait, important, irremplaçable et à quel point elle le rendait heureux.

Bien que ces souvenirs ne resteront qu'un vague paysage dans sa mémoire, rien ni personne ne pourra nier qu'elle est bel et bien la petite princesse à son papa, car si on prend le temps de regarder tout droit dans ses yeux, nous y retrouvons l'ombre de son reflet...

*Marilyne McNeil, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Michèle Tremblay, Centre C.-E.-Pouliot*

38. Loboloba

Naît l'essence

Il était une fois un pommier
Mère chantait pom pom pom pom
Tel est le nom résonnant la sainteté, fruit de l'amour et de l'immortalité
Je n'étais alors qu'un petit noyau enraciné en son ventre
M'épanouissant au rythme du tempo de son cœur enchanté
Elle avait pour rituel de se réfugier au gré de sa solitude
Sur un îlot tapissé d'une étrange petite fougère
dont je portai le nom
Côte à côte
La métamorphose de la femme bientôt pleine et
celle de la petite fougère
Formaient un duo divin
Suivant le même tempo, nous étions accordées

Croissance de lune

La vérité était née de mon imagination
Le reste n'étant qu'un mensonge
Ma meute n'était nulle autre que l'essence mystique de mes créations

Mes yeux de maman se posaient comme un papillon
Tout doucement
Partageant vie et amour sur tout ce qui était là autour
Un jour de pluie, je me mariaï à la vie
Ajna la fleur déploya ses pétales
Et de son parfum naquit un dessin
Celui de mon loup éternel
La symphonie des gouttes de pluie
Me fit danser au paradis de l'amour authentique
Lune Soleil en tango
Je te retrouverai sur le chemin de l'arc-en-ciel
Bénis, nous sommes unis

Éclipse

Ce n'était qu'un rêve
La réalité qui s'était imposée était à l'opposé de ma vérité
J'étais réduite, un chevreuil dans une meute de coyotes
Je me sentais en danger... je devais me cacher
Sous une peau de coyote s'est glissé mon corps vierge
Cœur banni et yeux meurtris
L'essence de mon âme a plongé dans l'oubli
L'esprit du chevreuil s'est éteint ici
Au seuil du diable sans merci
Mon cœur dur et froid comme l'iceberg
Ô miroir, je vois ma mort
Et sans plus de réflexion
Me voilà dans ma tombe

Illusion

Ressuscitée sous les décombres falsifiés de ma désillusion
La foi m'était revenue
Au nom du pardon, je vous salue esprit
C'est un vampire charmant qui m'a réveillée
Posant ses crocs sur mes lèvres bleutées
Sous l'apparence de mon loup se cachait ce loup-garou
Qui fit fondre la glace de mon cœur

De sa prouesse, il ingurgita l'eau sacrée qui en découla
Jusqu'à la sécheresse... puis me mit au rebut

Instinct

Dans l'obscurité, je m'étais égarée
Je déboulai, le reste de la chute menant droit à la cave
Bombardée de graines sacrées déjà enracinées, je les sentais germer
Dans ma chair, mon sang, mon utérus, mon souffle... tous en chœur
Sous l'apparence d'obstacles de précieuses perles maintenant dévoilées
Je saisis l'écho de mon solo
L'âme en extase
Je déployai mes ailes au vent de la renaissance

Domaine des bouleaux

Une petite chapelle élevée dans un cimetière
Pour entreposer les morts durant l'hiver
S'était enracinée au bord de la mer
Chapelle ardente
La dernière vague de mon passé
M'y fit échouer
J'ai passai l'été de l'introspection à la résurrection
Ornée d'un feu charnel
J'y ai retrouvé mon loup fidèle

Loboloba

Sous la lueur de cette flamme immortelle
Le temps éteint y révéla mon destin
Nos yeux reflétaient l'univers entier béni par cet océan d'amour divin
De ses larmes, il éteignit ma soif
Du haut de la montagne, son souffle nous transcenda
Des milliers d'étoiles pour témoins
L'arc-en-ciel nous maria
Et filante notre étoile se glissa à nos doigts
Un voile tissé par l'union éternelle nous enveloppa
Au nom de Loboloba

Lobito-Lobita

Caressant doucement le rythme de nos cœurs amoureux

Corps fusionnés

Nous pénétrâmes dans la caverne de l'amour sacré

Y semant deux petites âmes divines

Elles savent déjà que

« Jamais on ne sépare ceux qui s'aiment simplement »

1 + 1 = 1

*Prêle Lamontagne, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Hélène Gagnon, Centre Paul-Albert Jean*

39. Ma plus belle histoire

Bonjour, je m'appelle Sandy

J'ai décidé de vous faire part de quelques tranches de ma vie, lesquelles constituent, pour l'instant, ma plus belle histoire. Certains diront que c'est peu original mais, pour moi, c'est ce qui fait qui je suis, comment je perçois la vie et pourquoi j'aime encore la vie ! Quelques années ont passé mais, depuis, sont passés mes ennuis.

Je suis une enfant qui a vu le jour le 4 mai 1984, d'une mère de 17 ans et d'un père de 18 ans. Assez jeunes, vous direz, et bien, oui ! Mais la plus belle chose est que ces deux êtres humains ont décidé de me donner la vie. Je leur en suis reconnaissante. Le problème est qu'à ma naissance, ma mère a commencé à étudier la religion des Témoins de Jéhovah, ce qui a fait d'elle une fervente disciple de cette religion. Devant le refus de mon père d'adopter cette doctrine, ma mère le quitta. J'avais peut-être deux mois, ma mère me garda avec elle. J'ai grandi dans la religion dès ma naissance, ce qui

fut très dur pour une petite fille qui voulait vivre et commettre des erreurs.

À mes 16 ans, j'ai eu le courage de dire à ma mère que je ne voulais plus faire partie de cette religion. Le résultat, et bien, j'ai été placée dans deux familles d'accueil ; une période de ma vie que certains qualifiaient de surhumaine à 16 ans. Pourtant, pour moi, tout était tellement léger, c'était comme ça. Je n'avais pas peur d'être laissée à moi-même. Aujourd'hui, c'est complètement différent ; je persévère. J'étais à bout de tout ce cirque qui ne menait qu'à la même chanson... Je voulais plus pour pouvoir me donner la chance de croire en moi.

Les années qui ont passé depuis ont été des années de survie, de quête d'amour et d'appartenance : des moments très douloureux. J'avais, en quelque sorte, arrêté de vivre et je vivais pour les autres. J'ai vécu d'énormes obstacles, j'ai eu des murs à surmonter, mais toujours par rapport aux autres, jamais pour moi. À dix-huit ans, j'ai retrouvé mon père... malheureusement. Je m'attendais à beaucoup mieux de ces retrouvailles. Il aurait pu être là pour m'encourager et me dire que j'étais capable, que même si je n'étais pas parfaite, j'en valais la peine et non tout le contraire. C'était encore pire que tout. Mais, à l'intérieur de moi, je savais que j'étais plus que tout ce qu'il disait, mais comment trouver la force d'y croire ? Heureusement, j'ai été capable de m'entourer de bonnes personnes, ce qui a fait que la lumière au bout du tunnel ne s'est jamais éteinte. Ce qui est triste, c'est que je n'ai rien fait de mal, j'ai juste écouté mon cœur, mes convictions, et les deux êtres les plus importants de ma vie n'ont pas pu m'épauler dans mes choix.

Mais j'ai appris à vivre et à être forte, ce qui fait qu'à 24 ans, j'ai décidé de me donner une chance et de croire en moi. Si vous saviez comment je me sens en ce moment ! Être capable d'écrire, d'avoir confiance en moi, c'est tout un exploit ! Je me donne enfin le droit d'être et de m'accepter comme je suis avec la foi que j'ai, de retourner à l'école, de compléter mon diplôme d'études secondaires, de faire en sorte que je sois fière de moi. Voilà que j'ai enfin compris que je devais me le prouver à moi et à moi seule, que la confiance

commence par la volonté et que tout peut être possible quand on croit en soi. Une étape dure ! Car être toute seule est toute une épreuve, mais la plus belle à surmonter quand on a les outils et l'estime de soi !

Évidemment, je n'ai pas fini de grandir, d'apprendre, de faire des erreurs. Ce n'est qu'un début. Je le sais. Ce qui est formidable, pour la première fois en huit ans, j'ai quelque chose de positif à raconter sur ma vie présente et cela me suivra dans le futur. JE ME SUIS FINALEMENT DONNÉ LE DROIT D'AVOIR CONFIANCE EN MOI ! Enfin, j'ai une étape dans ma vie à travailler et c'est pour moi. Après tant d'épreuves et tant de discipline de ma part, je le fais pour moi et pour personne d'autre. Le jour où j'aurai des enfants, j'espère être capable de leur apprendre à avoir confiance en eux et de toujours croire qu'avec de l'amour, on peut vivre « sa plus belle histoire ».

Aujourd'hui, je dois remercier plusieurs personnes remarquables, car elles font partie de ma vie encore et toujours ! Merci à Marie-Claude, Pierre, Denis, Pierrette, Nathalie, Julie, Yan, Emman, Martin. Grâce à vous, je souris à la vie !

*Sandy Simard-Szigeth, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Claudine Grenier, Centre L'Accore*

40. Ma mère d'amour

Nous avons tous une mère biologique, c'est bine connu. Mais certains d'entre-nous, comme moi, ont la chance d'avoir aussi une mère d'amour. J'entends par là qu'il ne suffit pas de mettre au monde un enfant pur que celui-ci vous considère comme une mère.

Alors, laissez-moi vous présenter ce que j'ai vécu avec celle qui, à mes yeux, est ma deuxième mère, ma mère d'amour. Du haut de ses cinq pieds et un pouce, elle est sans contredit une grande

dame. Notre histoire commence au mois de décembre 1971 par une douce journée d'hiver. C'est à cette date que je vis le jour. À ce moment-là, elle était déjà la nouvelle femme de mon père. Notre première rencontre fut au travers de la vitre de la pouponnière de l'hôpital à Montréal. Ce fut, dès lors, le début d'une belle et grande histoire d'amour. À cette époque, je vivais durant la semaine chez ma mère biologique et, les fins de semaine, chez mon père. Les cinq premières années, nous étions deux, les deux sœurs, et c'est à deux que nous allions chez nos parents.

Mais une tragédie vint me prendre ma grande sœur par un doux printemps de 1976. Lors d'une sortie de famille à la cabane à sucre, ma sœur aperçut une mare glacée et décida d'y glisser. Comme d'était le printemps, la glace non solide se brisa sous ses pieds. Elle tomba dans cette eau froide, juste assez profonde pour y rester prisonnière. Cela prit quelque temps avant que les adultes présents s'aperçoivent de son absence, la croyant partie se laver les mains. Lorsqu'ils la retrouvèrent, il était trop tard, on ne put que constater son décès. Ce drame entraîna une suite d'événements malheureux, comme la séparation de mon père et de ma mère d'amour. À la suite de cette situation, mon père me refusa tout contact avec elle. Heureusement que ma mère biologique qui est, elle aussi, une femme extraordinaire, comprit très rapidement que sa fillette de cinq ans souffrait énormément de cette séparation de cette femme qui, dans le passé, avait été pour elle une rivale, mais qui, pour sa fille, représentait une deuxième mère.

Ma mère prit alors l'initiative de me laisser communiquer avec ma mère d'amour. Alors, un de ces bons matins (cinq mois après), elle me composa, sur le téléphone, le numéro et j'appelai.

À l'autre bout, la sonnerie se fit entendre :

« Bonjour », dit-elle.

Et de ma voix douce de fillette de cinq ans :

« Bonjour ! C'est moi, est-ce que je peux aller chez toi, s'il te plaît ? Maman dit que si tu veux, tu peux venir me chercher. »

C'est surprise, mais fort contente d'entendre enfin ma voix qu'elle me répondit positivement sans même y penser.

Ce fut là le départ d'une belle aventure qui, aujourd'hui encore, nous unit.

C'est environ toutes les trois semaines que nous avons rendez-vous. D'abord, cela s'est fait en secret de mon père, avec la complicité de mon grand-père paternel qui reconnaissait bien, lui aussi, l'importance de notre relation.

Et, par la suite, mon père n'eut d'autre choix que de l'accepter.

En 1979, maman m'envoya vivre chez papa pour mieux se reposer de sa troisième grossesse qui me donna une petite sœur. Presque au même moment, ma mère d'amour partit faire un voyage autour du globe qui dura 18 mois. Lorsqu'elle partit, je mesurais à peine cinq pieds, je lui arrivais à l'épaule. Durant ce voyage, elle pensa à moi souvent. Je reçus de toutes ses destinations, une carte postale ou une lettre, sur papier original du pays, de la Thaïlande, du Pérou, des Îles Fidji, de Singapour et j'en passe. J'ai même reçu une petite robe magnifique que, malheureusement, je ne pus jamais porter, car j'avais trop grandi. À son retour, elle resta surprise de constater que je la dépassais maintenant d'une tête au moins. Je suis ensuite retournée de nouveau chez maman, car la troisième femme de papa était enceinte à son tour, j'allais avoir un petit frère cette fois.

Arrivée à l'adolescence, ma vie continua de plus belle à me bouleverser : 12 ans, en 1^{er} secondaire et adolescente jusqu'au bout des doigts. Ma mère, ne sachant plus quoi faire avec moi, m'envoya vivre de nouveau avec mon père qui, à ce moment, était célibataire et seul en appartement. Sans le savoir, ce fut pour moi le début d'une année très difficile. Au bout de trois mois à peine, mon père se sentit à son tour dépassé par mes comportements et décida, par une idée

de génie, de m'envoyer vivre chez mon oncle, son frère, qui vivait à la campagne avec sa femme et leurs quatre filles. Malheureusement, cette idée ne fut pas des plus géniales. Me sentant « garochée » d'un côté puis de l'autre, mon adolescence prit de plus en plus de place dans nos vies. Je me rebellai à un tel point que personne, même avec tout leur bon vouloir, ne me comprenait ou ne venait à bout de me garder. À son tour, mon oncle jeta l'éponge.

Encore une fois, mon grand-père dut intervenir en ma faveur. Il prit donc l'initiative d'appeler ma mère d'amour et lui soumit le problème. Comme elle l'avait déjà fait par le passé, elle pensa à moi comme une mère (biologique) et elle prit la décision de me garder chez elle. Elle me fit une place dans sa vie, dans son cœur, et ce, pour le temps dont j'ai eu besoin. Aux yeux de la loi, elle devint alors ma tutrice légale. Ce fut là la plus belle chose qui me soit arrivée depuis longtemps. Je venais de « m'embarquer » dans ce qui allait être les trois plus belles années de ma vie !

Durant ces trois ans, la tâche ne fut pas simple ni pour l'une ni pour l'autre. J'ai dû apprendre le respect, la discipline et l'engagement. Nous avons dû, toutes les deux, faire des efforts considérables pour ne pas nous détruire. Elle vivait seule depuis longtemps et je ne m'étais jamais sentie bien nulle part. Des compromis ont dû être faits par chacune de nous. Mais elle m'a aidée à me connaître et elle m'a transmis de bonnes valeurs que je garde encore aujourd'hui.

Je vais vous expliquer pourquoi cette dame est si grande à mes yeux. Elle est tout simplement devenue celle qu'elle voulait grâce à sa détermination et à son courage. Elle a fait des choix de vie parfois très difficiles et elle a su les assumer. Pour réussir à faire ses études secondaires et entreprit celles pour devenir enseignante en français. Ce qu'elle dit d'ailleurs quelque temps au secondaire. Elle enseigna également l'expression dramatique au primaire. Elle décida ensuite de poursuivre des études pour devenir avocate. À ce moment-là, j'habitais chez elle. Mais, pour y arriver, elle devait aussi travailler, elle trouva donc un poste comme chargée de cours en grammaire à l'UQAM (Université du Québec à Montréal).

Alors durant trois ans, elle a mené de front ses études, son travail et mon éducation. Je me souviens bien de l'UQAM, j'en garde de beaux souvenirs. Déjà, à l'âge de cinq ou six ans, je me promenais dans les corridors de cette université. Adolescente, j'y ai fait ma première manifestation. Eh oui, je manifestais avec le SCCUQ (Syndicat des chargés(es) de cours de l'Université du Québec). C'est avec un grand sentiment de fierté que je me tenais là avec ceux qui défendaient leurs opinions sur la place publique. J'avais fait plusieurs pancartes et je me souviens que j'avais eu beaucoup de plaisir. Je réussissais aussi très bien à l'école, car j'étais bien encadrée et je n'avais d'autre choix que d'étudier, avec un professeur comme mère, vous imaginez !

Aujourd'hui, je peux affirmer que c'est grâce à elle si je suis de nouveau sur les bacs d'école, que je suis déterminée à réussir enfin mon DES et que j'ai envie de me rendre au cégep faire des études pour devenir éducatrice spécialisée.

Alors, à toi ma mère d'amour, merci du fond du cœur.

*Yanick Larochelle, 1^{er} cycle
Enseignante : Louise Renaud, Centre Christ-Roi*

41A. Maudite misère...

On dit que la vie n'est que poussière...
Moi, j'dis que c'est juste d'la maudite misère !

Un beau jour, t'arrives sur cette terre
Sans choisir ton père ni ta mère...
Au début, ils sont tellement fiers
Qu'ils vireraient la terre à l'envers
Pour être bien certains de te satisfaire...

Mais avec leurs « jobs » pis leurs p'tites affaires,
T'as pas encore fêté ton septième anniversaire
Pis déjà tu leur tapes sur les nerfs
Et si, au travail, difficile était l'atmosphère...
C'est toi qui en paiera la note le soir !

Tu auras droit à ta raclée hebdomadaire,
Simplement, si tu as oublié un jouet par terre,
Encore pire, si t'as eu un échec en maths hier !

À l'école, où tu pensais reprendre un peu d'air,
T'es la risée du primaire au secondaire
Parce que ton linge « fite » pas dans l'air !
Les jeunes te bousculent dans la cour arrière
Parce qu'y savent ben, que t'as pas assez de caractère !

Au fond de toi, tu veux juste leur plaire,
Mais ce qu'on t'a appris comme valeur première,
C'est de t'fermer la gueule, pis t'laisser faire !
Maudite misère...

Sachez, chers pères et mères,
Que certains enfants n'oublieront pas c'calvaire...
Que ça restera gravé dans leur mémoire,
Et qu'il y en a encore un qui s'est enlevé la vie hier
Parce qu'il n'était pus capable d'la maudite misère.

À l'avenir, au lieu de pogner les nerfs
Et de lever le poing en l'air,
Rappelez-vous donc du temps où vous étiez si fiers
Qu'ils puissent au moins voir un petit rayon de lumière
Sur cette terre,
Qui « supposément » n'est que poussière.

*Mélanie Charrette, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Louise Éthier, Centre L'Impact*

41B. L'homme de sang

Tout était calme sur la route cette journée-là. J'avais pris deux jours de congé à l'école pour aller prendre soin de mon père hospitalisé à l'hôpital Sacré-Cœur de Montréal. C'était tout un défi pour la petite campagnarde que je suis d'aller me promener dans cette jungle où les trottoirs sont bondés de gens aux couleurs de peau toutes différentes les unes des autres.

Soudain, en arrivant à un coin de rue, les pompiers bloquaient la circulation, car une voiture en flammes risquait d'exploser, non loin, sur la rue parallèle à la mienne. N'ayant aucun sens de l'orientation pour retrouver mon chemin, je ne voulais pas faire de détour par les petites rues avoisinantes. Je décidai donc de me stationner et de prendre le métro pour être certaine de ne pas me perdre dans cette ville remplie de gens qui, à mon avis, n'avaient pas l'air très sociable.

Rassurée par l'homme au guichet d'information de la station, j'étais maintenant sûre de mon itinéraire. En descendant les escaliers roulants, les gens qui étaient supposés être calmes en attendant le transport en commun couraient et criaient dans tous les sens : « À l'aide ! Au secours ! »

Mon corps s'était alors crispé, mes genoux se sont mis à trembler lorsque j'ai vu des ambulanciers à genoux près d'un homme ensanglanté. Prise de panique, j'ai voulu aller me réfugier dans les toilettes publiques qui étaient tout près de moi.

En ouvrant la porte, mon sang s'est glacé ! Un homme de race noire dans la trentaine était au lavabo en train de se laver les mains, dévêtu de son manteau et aucun chandail sur le dos. Lorsque mes yeux ont voulu fuir les siens, j'ai vu ses mains et le comptoir qui étaient pleins de sang. Mes jambes n'étaient plus assez fortes pour supporter mon corps qui semblait s'engourdir. J'ai cru que je perdais connaissance quand il m'a dévisagée et m'a lancé :

« Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? Sors d'ici ! »

J'étais en présence du suspect qui essayait d'effacer les preuves !

Le souffle coupé, je suis ressortie des toilettes en courant, obsédée par ce dont je venais d'être témoin. Soudain, un crissement de freins de wagon se fit entendre, mon sauveur était arrivé ! Les portes du métro commençaient à s'ouvrir et je fonçai en leur direction sans les perdre des yeux. Enfin arrivée, je m'étais assise sur le premier banc près de la porte. Je suppliai Dieu de faire en sorte que les portes se referment, espérant que le cauchemar finisse.

Les portes commençaient à se refermer quand une énorme main la bloqua ; c'était lui ! Le monstre m'avait retrouvée et s'était assis en face de moi. Je ne voulais pas voir ses yeux me darder de son regard déterminé. J'étais morte de peur, car c'était écrit noir sur blanc dans ses yeux qu'il voulait ma peau ! J'avais le cœur qui voulait me sortir du corps quand j'ai remarqué que j'étais arrivée à destination... Je suis sortie du wagon, j'ai monté les marches roulantes à la course jusqu'à ce que mes pieds touchent la dernière marche du haut. Rendue dehors, j'ai regardé derrière moi : il n'y était pas.

L'hôpital, lui, était juste là, devant moi. J'étais blanche comme un drap en entrant dans la chambre de mon père, mais il n'eut pas le temps de remarquer que j'étais sans voix, car deux infirmières étaient en train de lui parler. Il me dit alors : « Bonjour Mélanie ! Merci d'être venue d'aussi loin pour moi. J'ai malheureusement une mauvaise nouvelle... Le médecin m'a dit que je devrais être opéré d'urgence, les infirmières sont en train de me préparer. »

Je m'approchai de lui, le rassurant en lui disant que tout se passerait bien.

Ayant la gorge sèche et besoin de me calmer, je lui demandai où était la salle de bain... Il me fit signe qu'elle se trouvait derrière l'infirmière. La crainte, la panique, la folie que j'avais ressenties diminuaient. Assise sur le couvercle de la toilette, je reprenais mon souffle. Comme je mis la main sur la poignée pour ressortir, j'ai entendu une voix d'homme qui me rappela celle qui me hantait

depuis mon face à face avec l'homme du métro. Il n'avait pas lâché prise, il m'avait retrouvée !

« Bonjour, monsieur Bernard ! Je suis le chirurgien Larry McKey. Je suis vraiment désolé de ce retard. Imaginez-vous donc qu'en m'en venant, ma voiture a pris feu sur la route ! J'ai dû prendre le métro et, comme si ce n'était pas assez... une bagarre a éclaté et j'ai été obligé de porter secours à un homme qui s'est fait poignarder ! Étant donné que mes mains étaient pleines de sang, j'ai dû prendre quelques minutes pour les laver. Le torse nu, je me suis aperçu que je m'étais trompé de toilettes quand une jeune femme est entrée. La pauvre... Je crois qu'elle était tellement gênée, elle n'a jamais voulu me regarder lorsque je l'ai recroisée dans le métro ! »

*Mélanie Charrette, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Louise Éthier, Centre L'Impact*

42. L'histoire inoubliable d'une vie perdue

J'ai décidé d'écrire ce texte à la mémoire d'un bon ami d'enfance pour lui dire que même si cela fait déjà cinq ans qu'il nous a quittés, nous pensons beaucoup à lui et nous l'aimons.

Né en 1982, David était l'aîné des enfants de la famille. Il avait passé son enfance à dessiner des voitures et à monter des automobiles de collection. C'était vraiment sa passion. Il comptait ouvrir un garage et modifier des autos ; l'automobile était réellement son domaine favori. Mais un événement inattendu vint gâcher tous ses rêves.

Un an avant son décès, il me parlait sans cesse de la voiture qu'il voulait acheter, car c'était sa première. La journée qu'il l'obtint, il était vraiment fier. Il décida d'aller au casino avec son ami et sa sœur, puisqu'il n'y était jamais allé.

Revenant du casino dans sa nouvelle voiture, il se dirigea vers le boulevard Saint-Luc pour aller reconduire son ami Simon et entreprit un virage à gauche, lorsqu'un véhicule provenant du sud le heurta de plein fouet à plus de 160 km/h.

Il était environ six heures du matin lorsque sa sœur reçut un appel des soins intensifs de l'Hôpital Charles-Lemoyne de Longueuil. Elle répondit et apprit cette terrible nouvelle. Elle fut secouée par ce drame. Sa mère et ses sœurs se dirigèrent immédiatement vers l'hôpital. Arrivées là-bas, elles apprirent que David avait un traumatisme crânien sévère et une commotion cérébrale.

Moi, j'appris cette tragédie vers dix heures du matin aux informations : « Un accident est arrivé à Saint-Jean-sur-Richelieu vers minuit la nuit dernière. Un jeune homme de 22 ans a été frappé par un homme ivre. » Je sus que c'était lui ! La nuit précédente, j'avais fait un rêve. Je me trouvais seule sur l'autoroute, lorsque je vis des crabes traverser dans le brouillard. Puis, je m'approchai de l'auto et je vis David le cou cassé. Il me demanda : « Aide-moi ! » Je ne sais pas si c'était une prémonition, mais je savais ce qui devait arriver. Ce rêve est encore la chose la plus bizarre qui soit arrivée dans ma vie. En route vers l'hôpital, tout mon corps tremblait. Dans ma tête, je me disais que ce n'était pas lui, qu'ils s'étaient trompés. Mais rendue à l'hôpital, j'eus la confirmation que c'était réellement David. Il était tellement dans un mauvais état que personne ne pouvait le voir, sauf sa famille et ses amis proches. Comment me sentais-je après tout ce bouleversement ? Je n'avais tout simplement plus de mots pour exprimer ma frustration.

Un peu plus tard dans la journée, les médecins opérèrent David pour une fracture ouverte du fémur. Après l'opération, les médecins débranchèrent le respirateur artificiel pour voir si David était capable de respirer par lui-même et c'est à ce moment que l'on sut qu'il était décédé. C'était vraiment troublant, car tout s'était passé tellement vite, nous n'arrivions pas à réaliser tout ce qui s'était produit.

Aux funérailles, parents et amis se réunirent pour apporter du soutien à la famille. Nous parlions de la bonne personne que David était et de combien il comptait pour tous. C'était difficile d'accepter qu'une personne que nous connaissions depuis longtemps nous ait quittés du jour au lendemain, surtout, en sachant que David était totalement innocent dans tout cela. Il y avait un énorme manque, car nous étions habitués à le voir chaque jour, à entendre sa voix.

Moi, je vais toujours me souvenir de lui comme une personne humble et galante. Quand je pense à tout le temps que j'ai passé avec David, je dirais qu'il avait prédit sa mort. Il avait préparé un album sur lequel il était inscrit « Ma vie ». Il m'avait aussi confié qu'il regrettait toutes les choses qu'il avait faites à ses parents. De plus, sa chanson préférée était *Untitled* de Simple Plan. Par pure coïncidence, le vidéoclip et son accident étaient la même chose : David fut heurté de plein fouet à 160 km/h par un homme saoul qui avait brûlé deux feux rouges et qui s'en est sorti indemne. Chaque fois que cette chanson passe à la radio, des frissons traversent mon corps, car c'est le seul souvenir que j'ai de lui. Bref, cet événement m'a ouvert les yeux sur le fait que la vie peut s'arrêter n'importe quand et qu'il faut en profiter au maximum pendant qu'il en est encore temps.

Kéo Sopheap, 1^{er} cycle
Enseignante : Sabine Gervais, Centre La Relance

43. Un amour impossible

Mais où était-il ? Telle était la question qui lui trottait dans la tête depuis les dix dernières minutes. Il était censé venir la chercher pour aller faire des courses, vu qu'elle ne pouvait sortir seule en voiture à cause de ses soi-disant troubles de mémoire graves et de son vieil âge. L'homme, qu'elle appelait « l'homme de sa vie », était le seul qui lui rendait visite et la sortait de sa « maudite » routine. Elle profita de ces dix minutes de retard pour trouver d'autres astuces

pour enfin séduire son prince charmant. Ses nombreuses tentatives de conquête, toutes sans succès, n'ébranlaient aucunement sa détermination.

Une préposée vint cogner à sa porte pour lui faire part de l'arrivée de son prince. Elle ouvrit la porte, plus excitée qu'une gamine. Elle sortit de l'édifice à toute vitesse pour éviter la pluie qui s'abattait sur la ville. À la suite de son entrée dans le véhicule, elle s'empressa de lui demander un câlin. Il accepta sans problème. Il était habitué, elle l'aimait tellement. Puis, ils partirent.

Il avait du mal à conduire, la pluie rendait la route glissante et peu visible. Finalement, ils arrivèrent dans le magasin, complètement mouillés. Elle était si heureuse d'être dans un magasin où plus de cinq cents sortes de laine s'offraient à sa vue. Elle pensa alors à un plan de séduction infailible : elle allait lui tricoter un foulard pour qu'à l'arrivée des grands froids, il soit au chaud pour venir la voir. Elle lui fit part de son plan et lui demanda de choisir une couleur à sa convenance, mais il refusa. Il ne voulait pas lui faire perdre son argent pour quelque chose qu'elle ne savait faire. Il l'amenait ici seulement parce qu'elle raffolait des nombreuses couleurs qu'offrait ce magasin. Elle était déçue que son plan de séduction ait encore échoué. Malgré le refus de son prince, elle ne lâcherait pas prise. Elle lui fit parcourir toutes les allées pour lui trouver une couleur qui lui conviendrait. Il lui pointa un gris bleuté. Le sourire jusqu'aux oreilles, elle ramassa la laine et se dirigea immédiatement vers la caissière. Il l'arrêta et lui dit qu'il acceptait qu'elle lui tricote un foulard, à la condition que les frais lui reviennent. Malgré cette condition qu'elle jugeait inappropriée, elle accepta. L'achat réglé, ils prirent le chemin du retour.

Dans le véhicule, elle ne cessait de lui dire comment elle serait heureuse avec un homme dans sa vie. Elle mentionna que contrairement à plusieurs de ses congénères, elle avait conservé sa beauté et même sa sensualité. Cette déclaration gêna quelque peu le prince. Il essaya, malgré tout, de se concentrer sur la route au lieu de porter attention aux paroles de la dame à sa droite. Sans la regarder, il lui demanda si son cœur appartenait déjà à un homme. Une lueur d'espoir se manifesta dans les yeux de la dame. Elle allait peut-être

avoir une chance avec le prince qui animait ses rêves. Sa mémoire défaillante ne lui rappela aucun moment de sa vie où elle était tombée amoureuse. À la suite de la réponse négative de la dame, il lui demanda pourquoi elle souhaitait tant être aimée. Sur ce, elle lui répondit que présentement son cœur appartenait à un homme. Il lui rendait visite et l'amenait même faire des courses. Elle ne mentionna surtout pas que c'était de lui dont elle parlait. Il se retourna pour la regarder, embarrassé, il rougit.

Peu après, il se concentra à nouveau sur la route. C'est alors que le prince remarqua qu'il se dirigeait vers un fossé. Trop tard pour l'éviter, l'automobile plongea dans le fossé et heurta un amas de pierres. Sonné, l'homme se retourna vers la vieille dame. Le corps couvert d'un liquide rougeâtre, elle était inconsciente sur son siège. Atteint à la jambe gauche, il sortit difficilement du véhicule passablement démolí. Se dirigeant vers le côté passager, il appela les secours. Peu de temps après, les ambulanciers arrivèrent sur place et aperçurent un homme affolé leur indiquant que le véhicule contenait toujours quelqu'un. Les ambulanciers se précipitèrent vers le véhicule accidenté pour en sortir la blessée. Ils sortirent la dame mi-consciente et l'installèrent sur une civière. Déboussolé, le prince prit la main de la mourante et s'excusa. Elle le regarda dans les yeux et lui murmura qu'elle désirait depuis plusieurs années lui dire qu'il était la personne la plus importante à ses yeux et qu'elle l'aimait plus que tout au monde. Elle perdait progressivement connaissance. Elle eut la chance d'entendre les derniers mots venant de son prince charmant avant de s'éteindre complètement. Les larmes aux yeux, il prit les mains de la dame fermement et lui dit tout bas : « Moi aussi je t'aime grand-maman. »

*Jean-Christophe Dagenais, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Claudine Grenier, Centre L'Accore*

44. Qui n'a jamais rêvé de voler ?

C'est dans le sable chaud de la République dominicaine qu'entre en moi toute l'inspiration de partager un long voyage à l'intérieur de l'être. Comme tous le savent, il faut parfois sortir de son milieu pour pouvoir l'apprécier et, du même coup, apprécier la différence. C'est ce que j'ai fait à quelques reprises et que je vous livre aujourd'hui.

On voit souvent les voyages comme une délivrance au niveau de sa routine, de ses obligations et j'en passe. On rêve de chaleur, de plage et de la mer, mais au fond, tout ça n'est pour moi que complémentaire à la multitude de bienfaits à en tirer.

Qui n'a pas rêvé de voyage ? Eh oui, c'est là que mon itinéraire commence. Quelques heures, la tête dans les nuages et m'y voilà. C'est fou de constater qu'en quatre heures, je me retrouve dans un autre pays. Autre culture, autre température, toute autre aventure, me voilà !

En un mot, je décrirais le premier coup d'œil comme saisissant ou plutôt frappant ! Bienvenue dans un autre monde puisqu'il serait étonnamment faux de dire : sur une autre planète ! C'est à cet instant que l'on commence à ouvrir ses horizons, car tout ce qu'on y voit est différent et c'est donc comme regarder avec des yeux pétillants d'enfant...

S'extérioriser, voilà le mot qui, pour moi, représente le mieux le voyage. Sortir de soi, s'ouvrir. Se permettre d'ouvrir les yeux pour y voir toute la beauté de la différence. Se rappeler combien la vie est belle quand on s'ouvre à elle.

La détente est énergisante et m'ouvre, me pousse, me berce vers la clarté dans mes pensées. Et c'est là qu'un rappel à la vie m'est soumis, une urgence de vivre, c'est d'ailleurs le plus beau souvenir que je rapporte avec moi.

Consciente que la vie ne procure pas toujours manifestement quelque chose de beau et de nouveau à profiter, en chaque

instant se cache quelque chose de bon à aller chercher. Apprécier la beauté, ça ne se passe pas que devant les palmiers, car c'est ce dont nous sommes entourés au quotidien. L'exemple idéal serait probablement celui où l'on fouille partout pour trouver quelque chose qu'on a perdu et qu'on se rend vite compte qu'en fait, rien n'est perdu, car cette chose est très souvent sous nos yeux voire dans nos mains...

Ressentir le soleil et sa chaleur, l'eau et le son qui en découle, la musique et son histoire, l'odeur inaccoutumée à mon nez et palper tout ce dont j'ai tant rêvé ont été, pour moi, les sensations que je ne peux oublier...

Il faut parfois mettre de côté un sens pour en faire profiter les autres. Prendre le temps de fermer les yeux et profiter du moment présent incite à les ouvrir bien plus grand lorsque l'occasion s'y prête. J'aime voyager parce que chaque fois, je me rappelle qu'il n'y a pas qu'avec les papilles que l'on savoure et comme tout est bien meilleur lorsqu'on a faim, j'irai jusqu'à dire que les voyages sont en quelque sorte l'appétit de la vie ! Je le conseille à quiconque voudrait un élan dans sa vie. Je le souffle à ceux qui se sentent endormis, voire hypnotisés par la routine, à ceux qui ont oublié que tout ce dont ils sont entourés a une couleur, une odeur et souvent même une saveur, et qu'il est si bon de savoir en profiter.

C'est peut-être en quelque sorte un moyen de faire jaillir son cœur d'enfant, avis aux intéressés ! Et c'est à ceux qui ont envie de voir des choses nouvelles, d'apprendre et de se divertir, que je conseille de voyager mais, au fond, je le souhaite à tout le monde, car qui n'a jamais rêvé de voler, de se laisser bercer ?

C'est ici la fin du voyage, d'un autre paragraphe de ma vie. Ne manquez pas le prochain vol, celui du voyage à l'intérieur, celui que tous peuvent se payer et se donner, je l'espère : le goût de prendre son envolée...

*Audrey Brochu, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Jacinthe Roy, Centre Le Granit*

45. Voyage dans un rêve

Je m'installe confortablement. Tout est fin prêt, je prends la manette, démarre la console et me transporte une fois de plus dans un rêve dont je souhaiterais ne jamais me réveiller.

Un petit coin de paradis tantôt parfumé d'une exquise odeur sucrée, maintenant empli de cadavres écorchés. Mon père fut assassiné, ma mère enlevée et ma sœur aveuglée, laissée à l'abandon dans une sombre forêt d'Albion. Le village est complètement brûlé. Par la terreur, je suis consterné. Des hommes sans pitié, remplis de cruauté pensais-je à longueur de journée. Je fus recueilli par un vieil homme aux savoirs énormes. Il m'enseigna à me défendre à l'aide d'une épée afin que je puisse retrouver ma dignité. Ma spécialité est la magie, mais je sais tirer à l'arc aussi.

À présent, je sillonne les prairies et de nouveaux pâturages, tout en découvrant de nouveaux visages en ne passant que de bons moments. Une ambiance coquette peut parfois cacher de mauvaises facettes. Une forêt, à l'apparence simple, peut abriter une multitude de créatures aux griffes tels des crochets. Un ami peut se révéler un ennemi, un ennemi peut devenir un ami. Tous mes choix auront des répercussions ; parfois, ils ne peuvent apporter que du bon. Je dois trancher... la cruauté ou la sainteté ? Seul le destin me le dira, je ne le saurai qu'une fois fait le tracé de mes pas. Je découvre des cavernes qui abritent des armes anciennes, puis me repose après des soirées qui s'arrosent, dans l'une des innombrables tavernes.

Au fil du temps, j'acquiers de l'expérience, je me suis hissé au premier rang et je propage ma puissance. J'ai aidé des marchands à traverser les bois sombres et je fus acclamé de tous à travers le monde.

Ce n'est que le début pour que ma gloire se perpétue. Des problèmes surviennent de partout, je suis le seul à prendre en charge le tout. Le grand loup-garou blanc terrorise et règne, j'arrive à temps, au bon moment pour qu'il s'éteigne. Hommes, femmes et enfants

savent reconnaître mon sublime talent. Dans l'arène, on m'applaudit en tant que héros, je donne toujours le meilleur de moi-même, c'est pourquoi je ne suis pas un zéro.

Je gravis les échelons et sors vainqueur après avoir combattu le gigantesque roi des scorpions. Mon nom se propage telle, dans le vent, virevolte une page. Par la suite, je suis pris au piège. Je ne peux plus prendre la fuite, je suis dans une cage ayant comme unique meuble un siège. On me force à faire un jeu, les gardes, ils l'aiment bien, eux. Pour nous humilier et faire rire, seulement vêtus de sous-vêtements, il nous faut courir. Si je gagne, je retrouverai la liberté des campagnes ; si je perds, on saura comment me faire taire. Je resterai emprisonné dix ans et je pourrai me libérer après tout ce temps. Un être sordide avait conçu tout ce plan, afin que je ne puisse en ressortir vivant.

On le surnomme « Jack les couteaux »... Je lui en veux à un point tel que j'aimerais voir sa tête fièrement placée sur mon bureau. Je fais des recherches pour le retrouver. Sans que je m'en aperçoive, il est arrivé pour m'enlever la vie de son épée suave. Plusieurs personnes ont tenté de l'arrêter, mais je suis le seul qui peut s'en charger. Sa puissance n'a d'égal que sa méchanceté. Après un combat surhumain, je réussis enfin à le détruire de mes propres mains. Je suis fatigué, je ne peux point marcher. Tout est fini, j'ai finalement réussi ! La paix peut enfin réapparaître, la menace ne pourra renaître. J'ai écarté tout danger avec la force de ma volonté. Beaucoup de gens ont péri, mais j'ai sauvé un nombre incalculable de vies.

Une voix se fait entendre, mais je ne la comprends pas très bien. Je crois qu'il faut que je parte... je dois lui obéir... Je presse le bouton de ma manette, enregistre ma partie, la dépose près des autres cassettes, puis déguerpis. Je me retrouve confrontée avec la triste réalité. Une vie monotone, sans rebondissement d'une journée d'automne, dans la petite ville de Lévis. Pourquoi... ? Pourquoi suis-je née dans ce monde... ? Un monde où les gens sont bornés à faire toujours la même chose, ou une routine les suit jour après jour. Pourquoi n'y a-t-il que mes jeux vidéo qui peuvent me transporter dans toutes ces belles histoires fabuleuses... ? J'aimerais tant la vivre. Une vie où l'on

ne sait jamais ce qui pourrait arriver. Une vie d'aventures où je pourrais vivre librement et être maître de mes décisions. Je ne me sens pas à ma place ici...

*Anne-Marie Ouellet, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Danielle Têtu, Centre des Bateliers*

46. La plume sacrée

Cela eut lieu lors de la visite d'un jardin zoologique dans ce pays aux mille légendes. Mais laissez-moi vous la raconter plus en détail.

Lors de ma visite au Pérou en février 2004, nous sommes allés, mon ami et moi, voir le site de Machu Picchu. Il est baigné d'une aura de sérénité et de paix, c'est peut-être que le ciel est si près de nous. À la suite de la visite des ruines, je me suis procuré un livre sur le site. Il y a une photographie de cet endroit vu d'un avion; Machu Picchu a été édifié à l'image d'un condor. Depuis cette visite, je me suis fait la promesse que si un jour je retournais dans ce pays mystique, je reviendrais chez moi avec une plume de condor.

Voilà que l'occasion se présente à nouveau. Roxanne, ma fille, et moi y avons séjourné quatre mois, de décembre à mars 2007. Mon ami est venu nous rejoindre le dernier mois. Samedi matin de la première semaine de mars, Alain nous proposa de visiter le jardin zoologique d'Arequipa, la ville où nous avons séjourné. Quelle idée géniale ; finalement, je pourrais me procurer cette plume si précieuse à mes yeux. L'endroit était idéal pour dénicher un pareil trésor.

Donc, nous sommes arrivés au jardin zoologique vers 10 h 30, il y avait beaucoup de visiteurs ce samedi matin. Nous avons commencé notre visite par les félins, puis le trajet que nous avons suivi nous a menés ensuite aux oiseaux de proie. Rendus aux cages des condors, il y avait deux grillages l'un face à l'autre. À l'intérieur de la plus petite, l'oiseau sacré reposait sur son perchoir.

Un peu plus loin à sa droite gisaient au sol deux de ses plumes. Une petite et une très grande. Incroyable ! C'était un trophée, la plus grande devait bien faire dans les deux pieds et demi. Bon sang ! Quelle magnifique plume, je la voulais pour moi ! C'est une rémige primaire, elle lui permet de planer longtemps.

Il y avait plusieurs curieux fascinés devant sa cage. L'oiseau ne bougea pas de son perchoir pour le plaisir des photographes. Il était habitué à cette routine d'admiration. J'ai trouvé qu'il y avait trop de monde devant sa cage. Alors, nous avons continué à suivre notre itinéraire.

Après quinze minutes de cette visite, j'ai demandé à Roxanne si elle voulait bien aller voir le gardien pour lui offrir d'acheter la plume, avant que quelqu'un d'autre n'ait la même idée que moi. Donc, nous sommes retournés, les trois, en direction du condor. Arrivés devant lui, il n'y avait aucun autre visiteur.

Nous étions les seuls à le regarder, espérant qu'il bougerait un peu les ailes. Hourra ! Il a sauté du perchoir. C'est curieux, j'avais la certitude qu'il nous attendait. La bête s'est alors mise à sautiller et à battre des ailes, soulevant ainsi un nuage de poussière. Étrange et magnifique tout à la fois de le voir exécuter ainsi une danse maladroite sous nos yeux, tout en se dirigeant vers ses plumes.

Alors là ! Je n'en croyais pas mes yeux. Il a pris dans son bec crochu la plus grande. Mon cœur s'est mis à battre si fort, je crois que Roxanne et Alain étaient tout aussi excités que moi. Le condor s'est approché de la grille qui nous séparait avec le trésor dans son bec (les mailles du grillage ne laissent passer qu'environ deux doigts). Il jouait à la laisser tomber au sol, puis la reprendre, tout en la mâchouillant pour nous agacer davantage.

Ce jeu dura environ deux minutes qui nous ont semblé interminables. Et là, le mot « magie » est fort, mais je n'en trouve pas d'autre pour le qualifier. L'oiseau a poussé doucement sa précieuse plume comme un présent au travers des mailles du grillage. Au même instant, Roxanne l'a saisie délicatement entre ses doigts.

Il n'y a pas de qualificatif pour décrire ce que nous avons ressenti à cet instant. Le condor nous a fait ce cadeau inestimable. Nous l'avons regardé en silence s'éloigner en sautillant vers son perchoir, s'y installer pour d'autres séances de photos.

Je l'ai regardé intensément dans les yeux, le remerciant pour tant de générosité. Aujourd'hui, quand je revois cette scène en pensée, il monte en moi un sentiment d'extrême gratitude pour la nature et l'univers, remplis de magnifiques surprises.

Si un jour vous visitez le jardin zoologique d'Arequipa, arrêtez-vous devant la cage qui n'a qu'un seul condor, peut-être vous fera-t-il une danse sacrée, qui sait... Et souvenez-vous de ma plus belle histoire.

Marie Duquette, 1^{er} cycle
Enseignante : Marie-Anna Charbonneau, Centre Christ-Roi

47. Chère sœur

Jours d'automne, jours tristes

Depuis quelques semaines, ma sœur se sent malade. Elle, si forte, si joviale, n'est plus que l'ombre d'elle-même. L'éclat de ses beaux yeux noirs est disparu. Lorsqu'elle voit de l'inquiétude sur nos visages, elle nous rassure en disant que la récolte de bleuets l'a fatiguée et qu'avec un peu de repos, tout devrait se replacer. Mais, plus les jours passent, plus son état s'aggrave.

Un jour, elle n'en peut plus. Son corps n'est plus que douleurs. Les gestes quotidiens lui volent le peu d'énergie qu'il lui reste. Se lever, s'habiller et marcher seule lui demandent un effort surhumain. Devant l'insistance de sa famille, ma sœur accepte de se faire conduire à l'hôpital.

À l'urgence, le médecin de garde décide de l'hospitalier. Son médecin de famille lui fait passer une panoplie de tests. Un doute affreux nous habite tous.

Jours de peine, jours de larmes

Le médecin, les traits défaits, dévoile les résultats des examens d'Yvonne. C'est bel et bien ce que l'on redoutait tous : le cancer des os. Cette maladie horrible va nous ravir cet être cher qu'est Yvonne. C'est une épouse, une mère, une sœur que nous allons perdre dans deux semaines, selon son médecin.

Comment lui dire ? Quel cauchemar !

Son mari décide de lui annoncer la nouvelle rapidement, afin qu'elle se prépare à cela. Cela a été terrible. Je me souviendrai toujours de sa réaction à cet instant. Son visage amaigri par la maladie. Sa voix qui nous dit : « Non, je ne vais pas mourir. Vous avez encore besoin de moi. »

Jours d'espoir, jours de fête

C'est ce qu'elle a fait. Ma sœur s'est battue et a gagné sa bataille. Yvonne a passé des instants difficiles, mais au printemps 2003, elle a reçu une bonne nouvelle : son cancer est « sous contrôle ». Elle peut faire à nouveau des projets. Elle a vécu, par la suite, quatre belles années. Elle a vu naître sa petite fille Maïka, a vu ses premiers pas, a entendu ses premiers mots.

Automne 2006, jours de peines, jours de désespoir

Yvonne est de nouveau malade. Son cancer est de retour et il est plus virulent que la première fois. Il s'est attaqué à tout son corps, ne lui laissant aucune chance de bataille. Tout ce que nous pouvions faire pour elle, c'était d'être toujours à ses côtés et de lui tenir la main dans les moments de détresse.

Quelques jours avant Noël, notre frère, Jean-Marc, lui rend visite. Quand Yvonne l'a aperçu, la lumière est revenue dans ses yeux. Un lien spécial les unit tous les deux. Ma sœur l'a recueilli chez elle lorsqu'il avait quinze ans et il est parti quelques années plus tard vivre en Ontario. Arrivé dans la chambre d'hôpital, il s'est approché d'elle et l'a serrée dans ses bras en lui disant qu'il l'aimait très fort. Yvonne, de ses mains tremblantes, s'est mise à caresser le visage de son frère. Lui faisait de même. Après quelques minutes, Jean-Marc, farceur comme à son habitude, lui lance : « arrête de me flatter le visage, tu vas me faire jouir. » Cette réplique a ramené un sourire dans le visage de ma sœur, événement si rare depuis l'automne.

Noël inoubliable

Yvonne espère fêter Noël avec son époux et ses enfants dans sa maison. Son médecin déconseille à sa famille de la sortir, car elle est trop fragile et faible. Devant sa déception, les infirmières proposent de faire le réveillon dans la chambre. Alors, en un temps record, tout a été organisé. Il ne manquait rien. Ce réveillon a été marquant pour tous ceux qui y étaient présents, car nous savions que c'était le dernier que nous partagerions avec Yvonne.

Après Noël, nous nous sommes rendu compte qu'elle était de plus en plus du côté des ombres plutôt qu'avec nous. Elle devint comateuse et très souffrante. Des équipes de deux ou trois personnes sont toujours à ses côtés, de nuit comme de jour.

Une nuit, peu avant son départ, elle a eu un rare moment de lucidité. Elle nous a demandé de nous approcher et de nous tenir la main, pour faire une prière. Elle a prononcé chaque mot d'une voix ferme. Par la suite, elle nous a signé le front d'un signe de croix en nous disant : « Je vous aime tous. » Depuis, lorsque je fais une prière, je revois sa main sur mon front et j'entends sa voix qui prie avec la mienne.

Souffrances, douleurs, pourquoi existez-vous ?

La dernière semaine a été difficile. Yvonne a souffert le martyr. Elle voyait nos parents décédés près de son lit et leur disait qu'elle n'était pas prête à partir. C'est seulement lorsque son mari lui a demandé de cesser la bataille qu'elle s'est laissée aller. C'est en larmes qu'il est venu nous annoncer le départ d'Yvonne.

6 janvier 2007, jour de délivrance, jour d'adieux

Ma sœur repose dans son lit. Son visage a retrouvé un nouvel éclat, celui qu'amène la paix après le combat. Elle semble vouloir me dire « ne pleure pas, je suis bien, car je ne souffre plus. » Elle a prouvé que la volonté est plus forte que le verdict d'un médecin.

Yvonne a laissé un mari, six enfants et plusieurs petits-enfants à qui elle manque énormément. Nous, ses frères et sœurs, ne l'oublierons jamais. Son courage nous a tous marqués.

Yvonne, tu es et tu seras toujours un modèle de courage pour ceux qui t'aiment.

Je t'aime ma chère sœur.

*Suzanne Bouchard, 2e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignant : Marien Boivin, Centre Le Parcours (Dolbeau-Mistassini)*

48. Maladie voleuse

Je voudrais vous parler de ma grand-mère, cette personne exceptionnelle qui m'a donné des ailes, celle qui m'a tout appris, m'a tout donné et m'a appris à rester patiente et à ne pas abandonner.

Depuis que je suis toute petite, elle a toujours été là pour moi. Elle est devenue mon amie, ma confidente et bien plus encore, ma deuxième mère. Je ne dis pas que mes parents n'ont jamais été là pour moi, bien au contraire, mais avec elle, c'est spécial !

Avec elle, je me sens toujours bien. Je me sens forte ! Même si je suis la dernière de la famille et, qu'au contraire de mes cousins et cousines, je n'ai pas encore de diplôme, ce qui est très important pour elle ; elle n'a aucun jugement envers moi.

Elle sait que derrière mes faiblesses, il y a une force énorme. Mais cette force, c'est elle qui me l'a toujours donnée. C'est une femme que j'admire depuis toujours. Elle est forte, vaillante, généreuse, souriante, tellement douce et sereine.

Mais depuis deux ans, tout s'est mis à changer. Au début, ce n'était que de simples détails. On les remarquait, mais on se disait : avec l'âge, c'est normal d'oublier certaines choses. Cependant, cela a empiré de plus en plus. Et un jour, j'ai dû me rendre à l'évidence qu'ils avaient tous raison, mes parents, mes oncles et mes tantes. Elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Je ne voulais jamais les croire quand ils m'en parlaient, je devenais vite agressive et j'ignorais ce qu'ils me disaient. C'est que je ne pouvais pas croire que, toi, la femme la plus forte au monde tu sois malade.

Ainsi, j'ai bien été obligée de voir la vérité en face le jour où tu ne te rappelaient plus comment faire un « pâté chinois » ! Je t'ai répondu en plaisantant, comme à mon habitude mais, au fond de moi, le cœur me serrait très fort. Et puis il y a eu les fois où tu parlais de grand-père, lui qui est décédé bien avant ma naissance.

Toutes les fois où tu ne te rappelaient plus où tu te trouvais, alors que tu étais pourtant chez toi ! Je croyais que la maladie

d'Alzheimer faisait en sorte que la personne oubliait des choses, des noms... Mais c'est tellement plus que ça !

Depuis qu'elle en est atteinte, ma grand-mère a changé de personnalité ! De ce fait, elle est quelques fois dans une autre époque. Ce que je veux dire c'est qu'elle retourne dans son passé. Par exemple, elle voit des barges au large (ce que les pêcheurs utilisaient autrefois).

Elle met quelques fois une place de plus à la table pour mon grand-père et l'attend à la fenêtre. Elle a des changements de tempérament tellement soudains. En une journée, elle peut passer de la joie à la rage et puis, à la peine. Certaines fois, elle refuse même de manger et elle nous boude et, surtout, on n'en sait rarement la raison.

Même si on sait que c'est à cause de la maladie, c'est très difficile. On ne sait pas trop comment réagir. Il y a tellement d'incompréhension.

Mais, ce qui me fait de plus en plus mal, c'est de voir que l'étincelle qu'elle avait au fond des yeux s'éteint peu à peu. La maladie d'Alzheimer est une voleuse, elle m'a volé ma grand-mère et lui vole ses souvenirs. Et le pire dans toute cette histoire, c'est qu'il n'y a aucun remède. Je ne peux donc rien faire pour elle, sauf peut-être la faire rire.

Mais peu importe ce qui arrivera, je garderai toujours le souvenir de cette femme qui m'a appris à être persévérante et à rester forte.

Grand-maman, tu as fait de moi ce que je suis : forte, persévérante, femme de caractère et ouverte aux autres. Tu feras toujours partie de moi.

Ta petite fille qui t'aime et t'aimera toujours.

*Marie-Pier Denis, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Lucie Côté, Centre L'Envol (Gaspé)*

49. Ma réussite : la réussite

Avant d'écrire ce texte, je me suis demandé quelle était ma plus belle histoire. Qu'avais-je à raconter dans ma vie ordinaire ? J'ai pensé tout de suite à ma blonde, à mon passé négatif, ensuite à l'école. J'ai réalisé que ma plus belle histoire était ma réussite ou plutôt la réussite.

J'ai été chanceuse, car j'ai eu tout ce que j'ai voulu. En vérité, la chance n'est pas le bon terme, il faut savoir la faire, car elle ne tombe pas du ciel du jour au lendemain. J'ai travaillé avec acharnement et détermination. Tout est possible quand on y croit vraiment. Le secret de la réussite est de croire en soi-même pour avancer.

Qui je suis aujourd'hui dépend de qui j'ai été et de ce que j'ai vécu. Comme la majorité des gens, j'ai eu une enfance difficile marquée par la violence psychologique et des attouchements. Ma mère sortait avec un homme qui avait le cancer, il était violent. Sans compter qu'on déménageait souvent. Je suis arrivée en Estrie en 2000. Bref, aujourd'hui, je me suis endurcie après trois tentatives de suicide. La réussite dans ces faits, c'est qu'il n'y a aucune situation dont on ne peut se sortir. Vous avez toujours le contrôle, même quand vous semblez le perdre ou vous pensez l'avoir perdu.

Comme la majorité du monde, je suis allée à l'école, mais en cheminement particulier. J'ai toujours été convaincue de ne pas être à ma place. Au secondaire, j'étais la risée de l'école. Dans la classe, on me traitait de « bollée » parce que je travaillais sans arrêt durant mes récréations, je traînais à la bibliothèque. J'étais déterminée à finir mon secondaire. J'ai alors fini mes cinq ans de cheminement et je suis retournée au secteur des adultes, ce qui est, pour moi, une réussite de vie.

L'amour joue aussi un rôle essentiel dans ma vie. Je crois que Mélanie est la femme de ma vie. J'ai traversé épreuve après épreuve, commençant par le rejet de ma mère quand elle a trouvé des lettres qui mentionnaient que j'étais bisexuelle. Je prenais aussi mal le fait d'avoir déçu mes parents que de devoir m'accepter moi-même. L'autre épreuve a été de vivre au grand jour. Une autre des plus belles réussites a été de m'accepter telle que j'étais et que mon bonheur en dépendait ; j'irais jusqu'à dire que ma survie en dépendait. Aujourd'hui, je respire la vie, je suis heureuse et j'ai retrouvé la joie de vivre. Ma mère a très bien accepté Mélanie et on se parle à nouveau. Laisser faire le temps et vivre au jour le jour ont été de grands apprentissages que je travaille encore aujourd'hui.

Mon rêve d'emploi était et est de travailler avec les animaux, mais pas avec n'importe qui, je voulais travailler avec Lise Côté de La Grande Ménagerie. Depuis l'âge de douze ans que j'aspire à cela et ce n'est qu'à l'âge de 18 ans que j'ai travaillé pour elle, mais j'avais fait des stages chez elle à l'âge de 16 ans pendant 300 heures. Je travaillais au sous-sol, dans l'élevage de perroquets toute la journée et je ne voyais que les oiseaux. Je me suis aperçue que j'avais besoin de gens autour de moi, de contacts humains et avec des animaux, donc je n'étais pas dans le bon département. Pour travailler « sur le plancher », il me fallait une connaissance des animaux encore plus poussée, donc un DEC en santé animale. Une de mes réussites a été d'essayer. Je ne la considère pas comme un échec, mais plutôt comme une expérience qui m'a fait évoluer et qui m'a permis d'avancer.

De plus, je rêve d'avoir une animalerie. Un des grands secrets de la vie est de toujours dire ce que l'on veut et non ce que l'on ne veut pas. Ne jamais cesser de rêver est aussi une réussite, car il est si facile d'être réaliste et défaitiste. Quand je rêve, j'ai plus de buts, ma vie prend tout son sens.

Finalement, je crois que la réussite est en nous, elle est en moi. Il faut y croire, la travailler et ne pas abandonner, même dans les moments les plus difficiles et les périodes de découragement, car il n'y a aucune situation dont on ne peut se sortir. Parfois, c'est le temps qui apporte les réponses et les résultats.

Moi, je crois en moi et je crois en vous.

Mais, vous, y croyez-vous ?

*Stéphanie Beaudry-Bouchard, 1^{er} cycle
Enseignante : Josée Lebeuf, Centre St-Michel*

50. La saveur de la vie devant l'immortalité

Il faisait nuit pendant que mes pensées vagabondaient sur l'humanité. Je me risquais à penser que les hommes sur terre étaient si oisifs, si imbus de leur être que je ne pouvais me résoudre à vivre dans ce monde dont la couleur était si terne. Quand je sentis mes pas me diriger vers le pont de Venise, pour mettre fin à cette vie sans amour, je levai mon regard vers le ciel étoilé de la nuit afin de prier mon ange d'apparaître et de m'emmener loin de ce monde.

Tout à coup, je vis cet homme qui m'observait en silence, ce qui ébranla mes pensées obscures. C'est alors que je remarquai qu'il s'approchait de moi avec une démarche féline. Sa carrure imposante exerçait une telle attraction que mon corps se mit à s'engourdir et je fus prise de vertige. D'un geste précis, il me rattrapa entre ses bras avant que je tombe sur les galets du pont. Comme un papillon de nuit s'affolant à la lumière du jour, mon cœur s'emballa. Je tournai le regard vers mon sauveur, pour découvrir une peau froide et d'albâtre qui me fit comprendre sa nature. C'est alors qu'il s'exprima d'une voix rauque :

« Pourquoi, toi qui es humaine, veux-tu te priver du pouvoir de la vie ? »

Je plongeai mon regard vers le sien pour lui dévoiler mon âme tourmentée. Il comprit soudain qu'il ne pouvait rien y changer. C'est avec douceur qu'il m'enlaça encore plus fort afin de bercer mon âme d'un doux sentiment de réconfort. Puis doucement, je plongeai ma tête dans le creux de son épaule, je fermai les yeux comme une enfant qui cherche la sécurité dans les bras de son père. Il émanait une telle chaleur de son être que je sentais mon âme frémir à cette ardeur dévorante. Il pressentit ma fébrilité comme si c'était la dernière feuille d'automne voulant s'échapper de la mort de l'hiver.

Il releva mon menton vers son visage captivant où la profondeur de ses yeux de jade fit fondre mes dernières barrières, me livrant tout entière à son regard perçant. Nous restâmes longuement plongés dans nos regards... Il brisa ce silence délectable lorsqu'il déposa la caresse de ses lèvres sur les miennes. Ses lèvres étaient d'une telle délicatesse qu'on aurait dit la caresse de la soie la plus satinée venant persécuter ma chair. De ses lèvres émanait une ivresse qui submergea mon âme de douce tendresse.

Ensuite, il relâcha l'étreinte de mes lèvres pour me murmurer à l'oreille sa promesse si délectable de l'éternité. Il me souffla ce nom qui restera incrusté à jamais dans ma mémoire. Le timbre de cette voix suave me transporta dans les limbes les plus reculés de l'Éden. Sur cet engourdissement, il sentit s'épanouir mon âme qui lui offrait l'allégresse de ma vie, comme une rose s'offrant à la lumière du printemps.

Ne se réservant plus, il se remit de nouveau à envahir de ses lèvres le galbe de mon cou pour y faire germer une passion ensorcelante qui enflamma mon corps, ma chair et mon être qui ne se continrent plus.

Ne pouvant plus se retenir de ressentir les battements frémissants de la vie s'écouler dans mes veines, de ses crocs, il transperça ma peau. Comme un serpent venimeux, il insérait son venin pour me

faire sienne. Je me donnai alors à lui sans aucune réserve. Dans cette étreinte, il but l'essence de mon sang pour me faire partager ses vies passées.

Il relâcha l'étreinte de ses crocs pour me laisser dériver entre la vie et la mort. Il se mordit le creux du poignet pour me faire partager son immortalité. Avec une soif sans pareille, j'enivrai mon être de cette douce onctuosité qu'était son sang.

Quelques instants plus tard, il ressentit mon cœur se déchirer devant l'immortalité. C'est avec mélancolie que j'éprouvai cette terrible vérité : que la vie avait plus de saveur en sachant qu'il y avait une fin, car c'est devant la mort que les hommes sont capables de faire preuve de bonté et c'est devant la mort que la vie a un sens et une raison d'exister.

*Alexandra LeBeau, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Lucie Melançon, École forestière de La Tuque*

51. La fée sourire

Dans une forêt, à l'automne, les arbres sont gorgés de toutes les couleurs, je m'assois à l'ombre sous les branches d'un gros bouleau. J'ai onze ans, mon père et mon jeune frère sont décédés, le premier d'un infarctus, le second « tué » par un chauffard ivre. Je ne suis qu'une enfant, mais déjà je connais les souffrances de l'âme... comme on peut les connaître à cet âge.

Une larme !

Non, une simple goutte d'eau tombée d'une feuille ! Un vent froid se lève, un petit frisson, rien de bien sérieux, la vie continue.

Je n'ai plus le goût à rien...

J'écris de la poésie, cela panse mes blessures...

Le vague à l'âme me possède, mortel, déprimant...

Soudain, les nuages se dispersent, le soleil darde ses rayons entre les branches et s'amuse à jouer avec les couleurs de l'automne. Les jaunes et les orangés revêtent la forêt d'un grand manteau d'or. Aveuglée, je plisse les yeux ! Je l'aperçois devant moi ! Une magnifique femme aux cheveux couleur blé, une robe scintillante, ornée de minuscules pierres fines et de précieuses broderies de fils d'or qui s'entrecroisent finement sur le buste et se prolongent dans une valse de fantaisie exubérante, au bas de la robe.

Elle est là ! Me regarde, le silence...

J'aurais bien le goût de lui dire quelque chose, de la toucher.

J'ai peur qu'elle ne soit pas réelle.

Elle est si belle, parfaite !

Elle me sourit d'un sourire pur et angélique. Je tends la main pour la toucher. Je suspends mon geste.

Deux grandes ailes se déploient de chaque côté de son corps comme celles d'un papillon, transparentes et opaques à la fois, les couleurs rose, bleu et violet s'entremêlent et se fondent l'une dans l'autre près du corps. Celles-ci sont plus foncées, se figent et se transforment en une couleur translucide et claire aux extrémités. On dirait un vitrail avec ses petites veines qui courent et se marient à la perfection avec toutes ces couleurs et les formes qui se superposent.

Elle me fait signe de la suivre près d'une rivière. Elle s'arrête, et là, je vois, dans les eaux cristallines et limpides, défiler le malheur, la haine, la méfiance, le chagrin, la rancune. Et, dans ses grands yeux bleu profond, comme des lacs insondables, je lis de la tristesse et aussi de l'espoir. L'espoir que je prenne une décision. La décision

d'être heureuse malgré ce qui se passe dans ma vie, dans ma famille ou même dans le monde.

Prendre une décision !

Oui !

Bien sûr, juste une décision !

Elle me sourit de nouveau et touche mon cœur.

Je m'éveille au pied du gros bouleau où je me suis assoupie, mon crayon et mon carnet de poésie sur les genoux. Dans ma main fermée, une petite pierre, on dirait un diamant peut-être... peut-être pas... Je le ferai poser sur une croix. Je ne veux pas savoir sa valeur. Cela n'a pas d'importance, ce qui est important, c'est ce sourire que j'ai tatoué sur le cœur pour le reste de ma vie. Je vais le donner à tout le monde comme on me l'a donné à moi. Peut-être qu'un jour je me réveillerai auprès de ce bouleau, plus vieille, avec des petites rides, peut-être quelques kilos en trop, car le temps aura laissé sa trace. Mais une chose n'aura pas changé : j'aurais toujours ce sourire tatoué sur mon cœur pour chacun des humains.

*Guylaine Bergeron, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Mireille Gagnon, Centre Goyer*

52. Ma cour d'école

14 h 01 Du haut de ma fenêtre, je regarde ces petits êtres si mignons, mais tant insouciantes. Ils me rappellent mon enfance. Pantalon rose, manteau vert, tuque de laine tricotée par grand-maman. Cheveux longs, cheveux courts, petite allure de dur ou d'ange, cela important peu. Des amies, on en avait à la tonne !

C'était dans la cour de « récré » que tout se passait.

14 h 15 La cloche qui sonne. Cette grande cour noire s'anime de vie telle que jamais ! Ballon poire ou soccer, « Tag BBQ » pour les grands, personne ne s'ennuyait.

14 h 30 Du haut de ma fenêtre, je fixe ce vieil arbre dénudé de ses feuilles à l'apparence si fragile qui, à lui seul, détient tant de secrets avec le temps. Il a été vraisemblablement témoin de choses pas très catholiques comme le premier baiser d'Émilie et Marie-Soleil en troisième année, la première touche de cigarette de Marie-Ève ou, encore, la première claque qu'Émile a reçue pour avoir cassé avec la petite Marie-Soleil.

15 h 04 Déjà l'hiver qui arrive avec toutes ses péripéties qui nous guettent. Bientôt neuf ans que cette dame blanche qu'est l'hiver, m'a fait connaître ma meilleure amie, Mess ! C'était en jouant sur une butte de neige où la guerre du roi de la montagne régnait à l'époque. Mess glissait avec ses copines et, subitement, sa « crazy carpet » dévala sur cette côte blanche pour venir à ma rencontre où, tout bonnement, je l'ai arrêtée. Mess vint alors me remercier et m'invita à venir la rejoindre pour jouer et, depuis, nous ne nous lâchons pas d'une semelle. Justement hier, nous avons célébré son 18e anniversaire, quelle joie !

15 h 22 Je réalise comme ce sapin me paraissait si énorme étant jeune, je me souviens, lorsqu'il neigeait comme jamais, de le regarder valser avec la tempête... Et je me disais, à l'intérieur de moi, à quel point je voulais conserver cet instant d'éternité dans ma tête à jamais. À ce moment de la vie, rien ne m'atteignait. J'étais jeune, le monde était à mes pieds, j'avais tout pour moi, tant de choses qui m'attendaient et encore ! Le fait de penser à mon avenir m'était égal à cette époque, tant que mes amies et ma cour d'école étaient là, moi, ça m'allait !

16 h 03 L'école est terminée, finie la cour de « récré » et bonjour la maison, qui était au fond ma deuxième cour d'école à mes yeux. Du haut de ma fenêtre, je regarde les enfants s'en aller, certains vers la quiétude de leur foyer et d'autres, un peu moins chanceux, dans un milieu incertain... Pour ma part, ma famille était

parfaite. Toujours là pour m'appuyer et aussi... pour me punir. Comme lorsqu'à la récréation, j'avais envoyé un ballon dans les « bijoux de famille » de Jean-Frédéric. Un genre de défi que l'on se donnait entre filles et qui finissait par : « T'es une poule mouillée ! », vous connaissez ?

16 h 33 Il fait déjà trop sombre dehors pour que je voie la cour, d'où tant de souvenirs me reviennent, j'ai peine à croire que je suis rendue à 18 ans, assise ici à perfectionner mes mathématiques pour devenir une grande chef cuisinière ! Lorsque je les vois par ma fenêtre à faire le rang ou jouer au diamant, je me dis qu'il n'y a pas si longtemps, c'était moi qui étais là. Je finis toujours par me surprendre à penser : « Oh ! Combien je retournerais à leur place ! », mais le ferais-je vraiment ?

17 h Le temps passe si vite, il nous file entre les doigts, mais la mémoire reste. Et c'est alors qu'une brise de chaque saison vient nous bercer au creux de nos souvenirs pour ensuite nous ramener dans la réalité. Car la réalisation de soi-même commence le jour où l'on accepte de grandir et d'admettre que la vie d'adulte n'est pas remplie de nuages comme elle le présage. Notre passé, notre présent et notre futur est au creux de nos mains, à nous d'aller jouer dans la grande cour qu'est la vie.

Je suis une élève du Centre L'Envol de Berthierville, pavillon occupant des locaux dans une vieille école primaire. Notre classe donne sur la cour de récréation...

*Julie Aubin, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Enseignante : Ginette Deziel, Centre L'Envol – Pavillon Berthier*

« Tous étaient arrivés dans le calme le plus complet et en ordre devant le chaudron. Tous, à part peut-être trois jeunes patates qui ne respectaient pas la file d'attente. Le fait que ce soient des pommes de terre « nouvelles » n'allait pas excuser leur sottise. Entre sauts et bousculades, l'inévitable survint : la plus maladroite des trois tubercules s'em mêla les germes et tomba dans l'huile qui frémissait d'impatience. Ce légume venait, par accident, de bouleverser l'ordre établi. »
- Francisco Ales Gonzalez

« L'Ogououé n'était plus ce soir-là qu'un long serpent endormi. Des rayons de lune, que filtraient les hauts palmiers, se brisaient en écailles dans le sillon de quelques rares pirogues. Des milliers de chauves-souris se mouvaient en ombres chinoises au-dessus des arbres. Le coassement des grenouilles se mêlait aux ululements des oiseaux de la nuit. C'est dans ce décor équatorial que j'attendais impatientement la traversée qui nous mènerait le lendemain au docteur Schwetzer. »
Thérèse Fortier

« Son cœur battait et il reluisait de toutes ses forces, respirant à fond l'air marin, de ses quatre petits trous bien symétriques dont il avait été doté. C'était un petit bouton fraîchement frappé et fier de l'être. Tout Rond n'était pas le genre à se perdre dans la foule. Il se dissimulait dans sa petite tête bien garnie, qu'il avait, à coup sûr, un bel avenir devant lui. » - Ghislaine Poiras

« Le médecin m'annonce ce que mon corps sait déjà, il est temps de puiser dans ce qui me reste d'énergie et de pousser. Je laisse le tourbillon de sensations m'emporter, toute pudeur envolée. Je sens mon enveloppe de jeune femme qui s'ouvre et se déchire pour laisser naître une mère et son enfant. Je ne dis pas adieu à celle que j'étais, j'ouvre mon cœur à cette maman qui naît en moi. »
- Kim Danis

« Être en alerte permanente En attendant des pas Avoir peur tout le temps En étant chez soi	Essayer de ne pas pleurer Quand le mal me torture Essayer de m'effacer Et me fondre avec le mur	Me dire que c'est de ma faute Que tout ce qui m'arrive, je l'ai cherché Je me suis sans doute mal comportée Je devrais faire un effort et rester » - Karine Dubé
--	--	--

« Remplie de volonté et de détermination, je m'engageais à terminer mon secondaire 5. Lorsqu'on m'a remis mon profil, j'ai senti un peu de mon courage qui essayait de s'enfuir, car la liste me paraissait aussi longue à conclure que l'Everest peut paraître long à gravir. C'est à cet instant que je me suis dit : « OK, on respire, une chose à la fois et tout ira bien ! ». » - Judy Loubert-Sarrasin

« Dans ma vie, j'ai eu, mais j'ai aussi tout perdu. Comme dans un film où j'étais le méchant, j'ai hérité du scénario perdant. Tout au long de son défilement, le générique de ma vie me rappelle les personnages avec qui j'ai partagé l'écran. La vie, ce n'est pas du cinéma. J'ai envie de changer de rôle et de prendre le contrôle. Je deviens réalisateur et je crée mon propre scénario. » - Eric Thibault

Voici quelques extraits de textes que vous pourrez lire à l'intérieur de ce recueil, lancé pour la première fois en 2003-2004, dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation, par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer le courage et la détermination des adultes qui y participent ainsi que de toutes celles et de tous ceux qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et les enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et qui y suscitent le goût d'apprendre.

